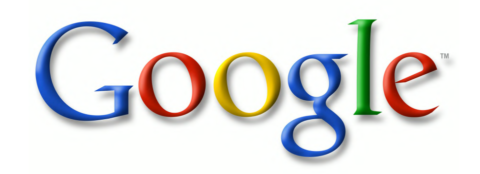
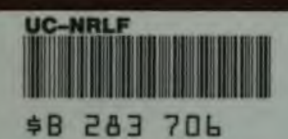
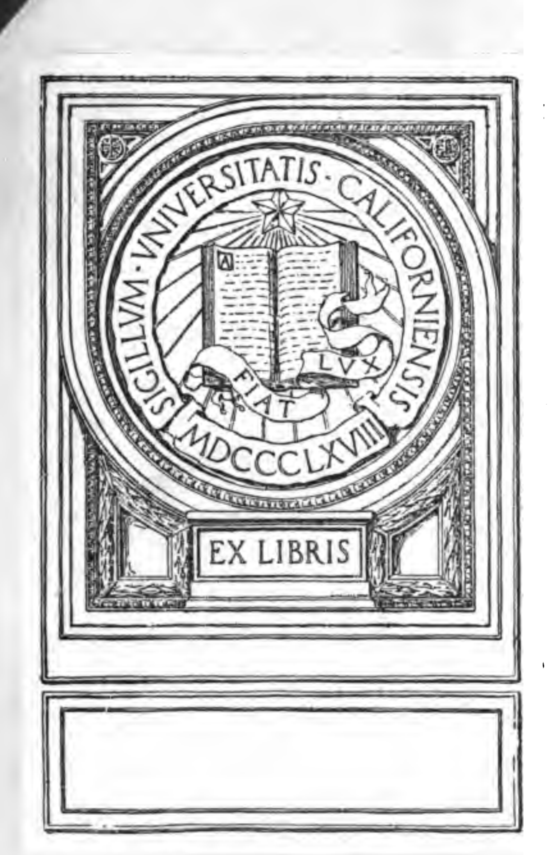

Google



UC-NRLF
$B 283 706


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

SOUVENIRS

D'UN

ASPIRANT DE MARINE


ALMA
MALAKOFF
SOUVENIRS
D'UN
ASPIRANT DE MARINE
PAR
LE COMTE PAUL DE LEUSSE
PARIS
E. DENTU, EDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19.
1867.

SOUVENIRS

D'UN ASPIRANT DE MARINE

I.

Nomination. — Toulon. — Mers-el-Kebir. — Oran. — Le général Pélissier visite le *Napoléon*. — Départ.

Escadre de l'Océan.

Le contre-amiral commandant en sous-ordre l'escadre de l'Océan,

Ordonne :

M. de Leusse (Paul), volontaire de 1re classe, embarquera, à partir de ce jour, sur le vaisseau *le Napoléon*, commandé par M. Dupouy, capitaine de vaisseau.

Fait à bord du *Napoléon*, le 1er juin 1854. L. Charner.

Voilà certes une prose bien modeste, et peu de professeurs de rhétorique pourraient en exposer à leurs élèves les beautés

cachées. Eh bien ! cependant, jamais noir sur blanc, jamais ode de Lamartine, ni roman de George Sand ne m'ont causé la centième partie des agréables émotions que ce chiffon de papier m'a fait éprouver.

Quand je dis *chiffon*, c'est par métaphore et pour arrondir ma phrase ; car l'excellent commissaire du *Napoléon* n'était certes pas capable d'expédier un ordre d'embarquement sur autre chose que sur une feuille de papier in-4°, satiné et velouté.

J'ai conservé ce précieux ordre, et quand je me sens mélancolique, je n'ai qu'à le regarder, et vite, me voilà parti pour Toulon et ma gaîté revient...

C'est que j'ai toujours voulu être marin : si loin qu'il m'en souvienne, c'était mon idée fixe, hélas ! La paresse en était une autre aussi pour moi et celle-ci ne faisait pas le compte de la première, car, pour être reçu à l'Ecole navale à 16 ans, c'est le carré de l'hypoténuse, les équations de 2e degré et l'intersection de deux plans qu'il faut avoir pour idée fixe, pour dominante.

C'est ce qui explique pourquoi je proclame M. Ducos le plus grand ministre de la marine que la France ait eu.

Si Colbert a inventé l'inscription ma-

ritime et organisé les flottes de Louis XIV, M. Ducos, lui, inventa les volontaires de la marine, n'ayant jamais navigué que dans Cooper, Eugène Sue, la *Sorcière des eaux* et la *Salamandre.*

Quoi qu'il en soit, le 1er juin 1854 je me promenais en long et en large derrière la patache, sur le quai de Toulon, en *tout-rond* et casquette galonnée, convaincu que j'allais faire sensation à bord du *Napoléon*, où je me rendais.

Je me fais cependant plus sot que je n'étais. Je tremblais, au contraire, en pensant au service que j'allais avoir à faire et auquel j'étais si peu préparé. Ce fut dans ces dispositions que j'arrivai à bord avec une douzaine d'autres volontaires, aussi novices que moi. «Messieurs, «nous dit le commandant en second, puis«qu'il faut que nous vous amenious à l'es«cadre et que vous nous embarrassiez à «bord, venez au moins le plus tard pos«sible; soyez ici lundi, nous partirons le «soir.»

Voilà comment j'ai été reçu dans la marine, et par un homme dont j'ai appris à connaître depuis la valeur comme militaire et qui a en moi un des plus fervents admirateurs de la fermeté qu'il a su montrer dans des circonstances difficiles.

Le corps de la marine, le *grand corps* comme on a dit à bord, est très-jaloux de la manière dont il se recrute, et je dois dire qu'en général les aspirants auxiliaires ou volontaires n'étaient pas vu d'un œil très-favorable.

Pour revenir à terre on nous donna, à mes camarades et à moi, le *youyou*, et comme j'étais le plus ancien de la bande, me voilà à la barre gouvernant comme on peut gouverner pour la première fois de sa vie, c'est-à-dire en prêtant fort à rire aux quatre matelots qui armaient cette petite embarcation.

Je faisais des pointes à droite et à gauche, je manquais d'aborder les embarcations qui, comme nous, rentraient au port, je passais près d'un amiral sans lever les rames ; enfin, ne sachant comment dire aux matelots de cesser de ramer et ne voulant pas le dire en simple français, j'arrivais au quai avec une telle force que je faillis briser la barque.

Ces débuts étaient peu faits pour me donner une haute idée de ma destinée ; mais j'avais 18 ans, une bonne dose de confiance en mon étoile, et j'étais persuadé que je serais amiral.

Le *Napoléon* embarquait un régiment d'infanterie qu'il portait à Oran, où il devait prendre des troupes d'Afrique et ral-

lier l'armée d'Orient à Gallipoli. J'allais donc non-seulement être marin, mais aussi soldat, tous mes vœux de jeunesse se réalisaient à la fois, et transporté des bancs du collége sur le pont d'un vaisseau de 100, je ne rêvais qu'abordages, tempêtes, actions d'éclat, aiguillettes de vrais aspirants. Enfin, figurez-vous un homme qui arrive au paradis et vous aurez une idée de ma situation morale, le soir où la grosse tour du fort Lamalgue disparaissant à nos yeux, je me dis: «pour de bon, me voici marin.»

Hélas! non, je n'étais pas marin ; car pendant 48 heures je perdis complétement conscience de moi-même. La première grosse lame venant du large me donna un mal de mer affreux, et le seul souvenir que j'ai de ces deux jours de mon existence, c'est d'avoir nagé dans le poste où une vague, entrée par un des abords, avait tout bouleversé.

Je me retrouvai en possession de mes facultés devant les îles Baléares, et la petite île d'Ivica fut la première terre étrangère que j'aperçus dans ma courte carrière.

Le soir, les montagnes des îles se perdirent dans la mer, et quand vint mon quart de 4 à 8 heures du matin, nous étions en vue d'Afrique. Le *Napoléon*

mouilla dès l'aurore à Mers-el-Kébir et le débarquement des troupes commença.

Il est des contrées riantes et fertiles qui séduisent à première vue le voyageur ébloui par les richesses de toutes sortes qu'elles étalent à ses yeux : d'autres, au contraire, s'imposent à l'admiration par la grandeur de leurs paysages, la sévérité de leur nature, la sauvage rudesse de leurs habitants.

Telle m'apparut la terre africaine : elle n'a que de mâles beautés à étaler aux yeux de ceux qui foulent son sol antique. Les souvenirs du passé doivent prendre dans leur esprit autant de place que les réalités du présent.

La vieille civilisation orientale côtoie en Algérie celle plus récente de l'Europe, et de cette opposition de teintes naissent à chaque instant de saisissants contrastes. Dans la rade, à côté d'un joli petit garde-côte propre et coquet comme tous les bâtiments de l'Etat, se balançait sale et négligé un chébeque marocain avec ses longues antennes poignardant le ciel, ses matelots indolents au teint cuivré, aux poses dramatiques, qui mangeaient des oignons en faisant rôtir n'importe quoi dans un petit fourneau allumé sur le pont.

Je m'imaginais voir un de ces anciens forbans algériens, un de ces pirates du

Riff, qui écumaient les mers au moyen-âge. Fallait-il un grand effort d'imagination pour faire d'un honnête patron de barque un corsaire barbaresque, je ne sais : toujours est-il que cet effort ne me coûtait point et que ces réflexions naissaient dans mon esprit tout naturellement et comme d'instinct.

Entre Mers-el-Kebir et Oran la route suit le bord de la mer, suspendue par moment sur les flots, tout entière creusée dans le roc à certains endroits, dans d'autres entrant franchement dans les montagnes comme une de ces hardies voies ferrées que l'habitude nous empêche aujourd'hui d'admirer. Dans les rochers qui bordent la route, les Arabes se sont creusés des grottes, espèces de tannières où je ne suis pas entré par un sentiment facile à comprendre pour quiconque a voyagé en Orient. Ces hommes demi-nus, aux traits accentués et jamais insignifiants, côtoyaient nos petits fantassins de la meilleure humeur du monde et comme d'anciens amis qu'on respecte. Mais je voulais dans chacun de leur regard voir un éclair de vengeance comprimé et dans leurs sourires une trompeuse aménité couvrant de noirs complots.

Des troupeaux de petites vaches et de bœufs, que l'on disait gras, venaient à

l'abattoir, conduits par des hommes de l'intérieur, pour alimenter les boucheries de l'intendance et nous fournir les provisions nécessaires aux nouveaux hôtes que nous allions emmener.

Un de ces troupeaux me frappa surtout : il était conduit par deux hommes et un gamin de 12 ans : celui-ci, mais sans se presser et selon l'usage du pays, courait à droite et à gauche, ramenant à coups de bâton les bêtes récalcitrantes que ses deux aînés chassaient devant eux ; leur allure plus accélérée n'était ni le trot, ni le pas, mais une sorte de pas relevé que j'ai remarqué souvent chez les turcos de notre armée.

Les hommes parlaient peu ; mais de temps en temps, un cri guttural sortait en sifflant de leur poitrine et ce cri seul m'aurait prouvé que j'étais loin de mon pays, car onques n'entendit charretier Beauceron, si enroué et aviné qu'il fût, tirer de son larynx des sons cuivreux pareils à ceux que poussaient tout naturellement ces deux grands gaillards.

Fermant la marche, venait le père : c'était un beau vieillard que je me plaisais à trouver très-majestueux, sans doute à cause de cette gravité solennelle dont les Orientaux se départent si rarement.

Il était enveloppé de bournous, d'Haïks,

de je ne sais quoi de blanc, serré par une corde autour de la tête et le couvrant tout entier, lui et sa selle ; car j'oubliais de dire qu'il était à cheval sur un de ces petits chevaux barbes d'un blanc sale, aux crins pendants, à l'œil mélancolique et beau, enfin aux côtes saillantes et plus souvent déchirées par l'éperon qu'arrondies par la bonne nourriture. Tandis que je le suivais des yeux, il mit sa bête au galop dans le chemin pierreux qu'il suivait et disparut vers la plage.

Ayant obtenu la permission d'aller à terre, plusieurs de mes camarades et moi, nous nous rendîmes le soir à Oran, où nous fîmes connaissance avec les sous-lieutenants de la légion étrangère que nous devions emmener.

Pendant que nous allions à Oran, les élégants et les élégantes se rendaient en calèches, en chars-à-bancs ou à cheval à Mers-el-Kebir pour y visiter le *Napoléon*. Nous pûmes ainsi passer en revue toute la population européenne de la ville et faire à notre aise nos remarques.

Le soir, après avoir passé quelques heures à parcourir la ville, nous étions tous réunis sur une belle promenade où l'on faisait de la musique, prenant des glaces et assistant au défilé complet de la population bigarrée et mêlée de nos

villes d'Algérie : des officiers en tenue d'Afrique, c'est-à-dire dans le plus gracieux débraillé, de belles dames en petits chapeaux façon Paris, des juives avec leurs grands bonnets, des Arabes en bournous blancs, des nègres, des turcos aux figures de bêtes fauves et aux tailles souples et élancées, enfin un pêle-mêle indescriptible.

Le lendemain, embarquement des troupes et visite des autorités et des chefs arabes de la province.

Là, du moins, il m'a été donné de voir de beaux types du sang arabe, et mon conducteur de bœufs de la veille aurait perdu à la comparaison.

Le *Napoléon* était, je crois, le premier vaisseau à vapeur qui fût venu mouiller dans la rade, et les chefs de la province étaient venus visiter ce beau navire qui allait porter du secours au sultan, leur maître spirituel.

Tous me parurent pleins de dignité, je dirai même de majesté ; plusieurs d'entre tr'eux portaient sur leur bournous blancs la croix de chevalier ou d'officier de la Légion-d'Honneur et le ruban rouge se détachait admirablement sur les vastes plis de ces vêtements neigeux.

Je voudrais bien, je l'avoue, pouvoir raconter leur conversation, car ces mes-

sieurs parlaient français pour la plupart et faisaient aux officiers du bord leurs remarques dans notre langue. Mais un pauvre petit volontaire, c'est si peu de chose qu'il se tient à l'écart, ne monte que rarement sur la dunette et se contente modestement de regarder sans rien dire et d'admirer la grâce avec laquelle MM. les enseignes et les jeunes lieutenants de vaisseau font les honneurs du bâtiment.

Le soir, tout l'état-major vint se ranger près de l'échelle de commandement, pour recevoir le général commandant la province ; il nous salua en passant devant nous ; l'amiral Charner l'accompagnait. J'étais un des derniers sur la ligne que formait le corps des officiers du bord, et rien dans notre petite bande de jeunes volontaires n'était fait pour attirer l'attention.

Cependant le général sourit en s'approchant de nous, et son coup d'œil me frappa par sa netteté, son calme, sa profondeur et la manière précise avec laquelle il semblait pénétrer ceux qu'il regardait.

Cet œil enfoncé, entouré d'un épais cercle de bistre, me frappa vivement, et c'est encore pour moi un souvenir bien frais que ce premier regard que dirigea sur moi, par hasard, le vainqueur de Sé-

bastopol, le duc de Malakoff, alors le général de division Pélissier.

J'aurai occasion, dans le courant de ce récit, de parler de cet homme illustre qui m'a comblé de bontés et que je voyais là pour la première fois.

Le lendemain, nous quittions Oran, emportant 1600 hommes de la légion étrangère, commandés par le colonel Bazaine, et nous faisions route pour Malte, où nous devions relâcher et faire du charbon.

Le premier cheval, le premier fusil et le premier amour laissent à chacun des souvenirs charmants ; on débute en équitation, en chasse, en amour et l'on ne connaît encore ni les chutes terribles, ni la bredouille, ni.... ma foi, oui, ni l'amour.

Eh bien, toutes ces prémices ne sont rien à côté du premier navire et de la première belle traversée ; c'est sans le moindre nuage que je vois dans mon passé les charmantes journées qui ont composé mon voyage d'Oran à Malte et à Gallipoli.

II.

A bord. — Malte. — Les Maltaises. — Gallipoli. — Promenade dans la ville. — Une visite nocturne indiscrète. — Il faut battre en retraite. — Les fêtes de Ramadan. — Le champ des morts. — Mesdames les Turques brillent par leur absence. — Déception. — Consigne. — Départ et mouillage à Varna.

Les moindres détails de ma nouvelle vie m'intéressaient, le service intérieur du bord me charmait, il n'est pas jusqu'au lavage du pont et à l'astiquage où je n'aie trouvé des agréments cachés.

Je ne me sentais pas d'aise en voyant le nombre d'hommes auxquels je pouvais commander et qui mettaient la main à leur bonnet en me parlant. Je regardais tout, je voulais tout savoir, et notre chef de poste ne pouvait suffire, bien que très-complaisant, à donner des réponses à toutes mes questions. J'étais ignorant des choses du métier à un point tel que malgré toute ma bonne volonté, je faisais vingt bévues par jour, mais tout cela me formait ; on me disait : faites cela et débrouillez-vous.

Ce *débrouillez-vous* est sacramentel dans la marine, et c'est à lui que les offi-

ciers du *grand corps* doivent leur personnalité. On donne n'importe quelle mission à un officier, on lui indique à grands traits ce qu'il doit faire, puis on ajoute : au surplus, Monsieur, faites comme vous l'entendez, débrouillez-vous.

Et muni de ce mot, on part, on se sert de son intelligence, de son initiative, on réussit, on se débrouille ; en un mot, on remplit sa mission, et lorsqu'au retour on en rend compte à son supérieur, celui-ci vous dit simplement : ça va bien, Monsieur, et tout est dit.

Tout marin qui me lira sera, je suis sûr, de mon avis sur l'importance de cette locution maritime qui résume et indique toute une situation.

La journée se passait gaîment à bord ; nous faisions notre service, nous causions de la guerre commencée, et le soir la musique de l'*Amiral*, répondant à celle de la légion, nous donnait de charmants concerts.

Mais un régiment ainsi composé ne pouvait se contenter de sa musique officielle et devait nous donner une idée des nombreuses ressources en tout genre qu'il renferme.

Chaque soir, après le branle-bas, des chœurs se formaient au pied du grand mât ; les différentes nationalités se grou-

paient, et les chants se prolongeaient souvent bien avant dans la nuit. Les Allemands chantaient des chœurs graves et sévères avec un ensemble étonnant, chacun prenait sa partie et on aurait dit un clavier à voix humaines sous les doigts d'un habile musicien.

Les Italiens, Espagnols et autres gens du Midi chantaient l'opéra et les chansons d'amour tendres et à roulades ; un simple soldat, ancien ténor sur une des grandes scènes de l'Italie, faisait les solos avec une rare perfection.

Enfin, les Parisiens chantaient la chanson comique, la gaudriole et parfois aussi la chanson patriotique ou une de ces complaintes africaines qui charment les longues étapes. Alors chacun oubliait son pays pour ne penser qu'à la noble livrée de la France qu'il portait, et 2 ou 300 voix reprenaient en chœur le refrain.

Groupés sur la dunette, les officiers du vaisseau et du régiment entouraient les nombreuses dames qui, accompagnant leurs maris, allaient s'établir avec eux à Gallipoli, et l'on aurait pu se croire dans un salon d'une grande ville, plutôt qu'au milieu de la Méditerranée et sur le pont d'un vaisseau.

C'est ainsi que nous arrivâmes à Malte, où pendant deux jours je pus visiter la

cité Valette et ses environs. Les descriptions dé Malte sont nombreuses ; j'y renvoie ceux de mes lecteurs que leur étoile n'a jamais conduit dans cette île curieuse. Ce qui me séduisit surtout à Malte, c'est son type espagnol-moresquo-italien, pardon de ce néologisme; mais il faut réunir ces trois mots comme les trois idées qu'ils renferment, pour comprendre cette cité étrange qui, placée entre divers continents et comme au centre de plusieurs civilisations, a emprunté à chacune d'elles, pour se faire un genre à part et se donner ainsi une tournure toute cosmopolite. L'élément anglais qui s'impose, mais ne s'allie jamais aux races conquises, vient encore donner à la ville ce piquant singulier qui résulte toujours du contraste.

Près de jeunes et brunes Maltaises aux robes de taffetas noir, enveloppées dans un grand fichu de même étoffe qui ne laisse passer qu'un œil de jais long fendu et provoquant, se dandine un grand Anglais en veste et pantalon blanc collant, avec des favoris roux et un imperceptible jonc à la main ; ses grands et longs pieds font encore valoir les petits souliers mutins que vous voyez sortir sous les jupes courtes des beautés de l'endroit.

La différence est grande, et cependant de temps en temps l'on voit apparaître de

jolies individualités maltaises, toujours en noir et ne montrant jamais qu'un œil, mais cette fois bleu et limpide, avec un coin de visage d'une éblouissante blancheur; les cheveux sont toujours noirs et ce n'est qu'en vous souvenant que l'Angleterre possède Malte depuis bien des années, que vous comprenez cette bizarrerie de la nature qui vous offre là ces curieux échantillons de la race anglo-maltaise.

De Malte à Gallipoli nous traversons l'Archipel grec, c'est-à-dire une pléiade d'îles et d'îlots avec des noms grecs modernes où parfois on reconnaîtrait difficilement ceux de la belle antiquité.

Comme tout écolier au sortir des bancs du collége, je trouvais peu de charmes à ces souvenirs classiques: l'Iliade et l'Odyssée ne m'ont jamais été très-familiers. Je l'avoue à ma confusion, aussi je recommande fort aux générations futures de mieux faire leur quatrième que je ne l'ai fait moi-même. Quoi qu'il en soit, ce que j'admirais alors, c'était les belles teintes de la mer de Grèce et ces lignes nettes et pures qui marquaient l'horizon.

L'atmosphère est si lumineuse que les montagnes, les rochers et les côtes dentelées des îles semblent dessinées au burin: on ne voit point ici de vagues contours

comme dans les pays du Nord ; l'ombre et la lumière sont séparées par une ligne tranchée aussi nette que celle tracée par un tire-ligne dans une épure de géométrie. Représentez-vous la mer azurée qui baigne ce dédale d'îlots et de rochers, sillonnée par unemultitude de barques aux blanches voiles de coton ; imaginez çà et là sur la côte de jolis villages de pêcheurs cachés dans des plis de terrain, et vous aurez une idée de l'Archipel ; telle est du moins celle qui m'en reste après l'avoir traversé et parcouru bien des fois.

Tenedos, l'île aux lapins, les Dardanelles, la Troade, *campos ubi Troja fuit*, etc., enfin Gallipoli, la première ville turque où j'ai mis les pieds, tels sont les noms qui s'offrent ici à mon esprit et qui mériteraient chacun un chapitre particulier ; mais j'écris mes souvenirs et non un voyage en Orient ; aussi j'arrive de suite à Gallipoli, et m'y voici flânant d'un marchand à l'autre, courant à travers ces nombreuses ruelles couvertes qui forment le bazar et examinant avec une curiosité inquiète cette armée d'Orient que nous venions enfin de rejoindre.

On voit sur rade le *Montebello,* portant le pavillon du vice-amiral Bruat, commandant l'escadre de l'Océan dont nous faisons partie, et les deux vaisseaux

l'*Alger* et la *Ville-de-Marseille*, sans compter une foule de bâtiments marchands qui débarquent des troupes, des vivres et du matériel.

A terre, une réunion de troupes de toutes sortes, des régiments français venus d'Afrique et déjà dans leur élément, en tenue de campagne et le teint bistré; d'autres venus de France, imitant les allures de leurs anciens dans le métier; puis des grands grenadiers anglais, raides, beaux, bien nourris et de taille, ce semble, à avaler nos petits pioupious d'une bouchée; des higlanders aux jambes nues, donnant le bras à des zouaves et buvant avec eux la goutte de l'amitié.

Enfin, de temps en temps, des troupes turques mal vêtues, mal armées, ne marchant pas en ordre; les hommes, ayant l'air de s'ennuyer profondément, allaient et venaient, serrés dans ces gros habits d'un jaune sâle qui leur donnent à tous du ventre, comme leurs pantalons mal faits les rendent tous cagneux.

Une grande incertitude régnait alors sur les destinées futures de cettre triple armée. Le siege de Silistrie illustrait ces troupes du sultan, si misérables à Gallipoli, et c'était sur cette petite ville que se concentraient tous les regards et les pensées des malins. Mais comme les aspi-

rants ne sont pour rien dans les conseils des généraux en chef, nous nous occupions peu, je l'avoue, de ce qui allait advenir. Chez nous, le sentiment dominant alors, c'était la curiosité ; nous savions que nous aurions l'heureuse chance de nous battre, et cette douce certitude suffisait à notre bonheur. Nous voulions jouir de notre reste et, avant d'entrer dans cette terrible mer Noire si sévère et si rude, nous voulions sonder tous les secrets des villes de l'Orient qui se prêtent si bien au mystère.

Je me souviens qu'un jour les aspirants du bord et les plus jeunes enseignes se réunirent en conseil pour étudier le moyen de voir, au moins ne fût-ce qu'un instant, les femmes turques renfermées dans leurs maisons comme dans des forteresses.

Il fut convenu qu'on aviserait une maison de belle apparence dans un quartier reculé, qu'on la prendrait d'assaut, et qu'une fois dedans, ma foi, on ferait une étude de mœurs. Nous voilà donc partis chacun, choisissant un quartier de la ville et examinant la physionomie des plus belles habitations : le soir on fit son rapport, et ce fut la maison que j'avais choisie qui fut vouée à l'escalade.

Nous débarquons à terre, ceux qui

en avaient la permission, ostensiblement dans des canots du bord — les autres, et votre serviteur en tête, en s'affalant par le sabord du poste dans une barque de pêcheur, venue là justement par le plus grand des hasards.

Je dirigeai ma bande joyeuse à travers un dédale de ruelles, de cours, de passages ; enfin je montre à mes camarades une maison de belle apparence, qui devait évidemment contenir bon nombre de houris plus ou moins circassiennes.

On me complimenta sur mon bon goût, et nous voilà grimpant aux fenêtres et secouant les volets comme des maraudeurs de profession.

Au-dessus de la porte d'entrée se trouvait un balcon fermé, s'avançant de plusieurs pieds et qui était le point de mire de notre attaque ; pendant que les uns font le guet, les autres grimpent comme savent grimper des marins et des jeunes gens.

Mais tout à coup une voix se fait entendre nous disant n'importe quoi en turc, qui signifiait évidemment: fichez-moi le camp ou je vais vous étriller.

Surpris, nous répondons *francese bono mouker besef turco bono* etc., enfin tout le vocabulaire franc à l'usage des Levantins.

Mais ça ne prend pas, et au milieu de petits rires féminins qui redoublent notre ardeur, nous entendons le cric-crac sec et net de pistolets qu'on arme.

Dès lors voyant que l'affaire allait chauffer, on se laisse glisser à terre, malgré les voix argentines de l'intérieur, — nous appelaient-elles ou se moquaient-elles de nous ? — chacun se plaque contre le mur, fait le mort et se tient coi.

En Orient on fait un peu soi-même sa police, et nous pouvions parfaitement recevoir quelques mauvais coups, bien mérités du reste, je l'avoue, car si nos intentions étaient pures et simplement un peu indiscrètes, le brave Turc que nous venions ainsi relancer au milieu des douceurs du harem, était bien dans son droit en repoussant notre visite.

Heureusement chaque étage surplombe sur celui qui le précède ; si bien qu'un rez-de-chaussée qui est du côté droit d'une rue, supporte un premier qui est au milieu et un second, qui touche la maison du côté gauche : par la pluie, c'est commode; par les coups de pistolets, ça ne manque pas non plus d'avantages.

Mais si nous étions à l'abri du Turc, nous étions aussi à sa merci si nous essayons de sortir de notre cachette ; le farceur faisait bonne garde et une ou deux balles vinrent

siffler aux oreilles des plus lestes qui voulaient se sauver. Nous y serions encore sans une bande de soldats un peu gris qui s'en retournaient au camp; nous les hélâmes d'un air piteux. La situation une fois expliquée, ne tarda pas à être changée en cinq minutes, la cambuse du vieux Turc fut escaladée de tous les côtés; il battit en retraite, on lui cassa quelques vitres, puis chacun sauta dans la rue, respectant le domicile d'un homme qui savait si bien se défendre; nous achevâmes de compléter l'état d'ivresse de nos libérateurs, et dans le quart de minuit à quatre heures, le *Napoléon* eut la joie de nous recevoir dans son sein.

Bien des gens se seraient contentés de cette tentative, mais elle ne fit au contraire qu'aiguiser notre curiosité; il fut donc convenu qu'on chercherait un autre moyen d'apercevoir les dames de la localité.

C'était vers la fin du ramadan : la ville, triste pendant le jour s'illuminait après le soleil couché ; les fêtes qui terminent ce temps d'abstinence étaient même commencées, et l'on nous dit que le vendredi soir, les femmes de la ville allaient au champ des morts visiter les tombes de leurs parents défunts.

Il n'est rien qu'on respecte à vingt ans ; aussi fut-il bien vite arrêté que nous irions

nous cacher dans les cyprès du cimetière, et qu'une fois ces dames en train de se lamenter, nous nous montrerions, les regarderions bien au clair de lune, et si elles le permettaient nous comptions même leur faire un bout de conduite.

Le vendredi soir, tout le poste, et je dois l'avouer, quelques membres du carré vinrent à terre, la plupart en contrebande, car le commandant, ce soir-là, n'accorda que peu de permissions ; il recommanda de rentrer à bord de bonne heure sans attendre le dernier canot.

Nous voilà comme de jeunes fous, courant vers le cimetière, et une fois arrivés, ce fut à qui trouverait la meilleure cachette : les uns se mirent derrière des pierres tumulaires en ruine, les autres se blottirent dans les hautes herbes, d'autres enfin, et je fus du nombre, montèrent dans des arbres.

Nous attendîmes longtemps ; les bruits de la rade et de la ville cessèrent peu à peu : la lune se leva, et ceux qui comme moi avaient choisi un gîte aérien, purent jouir alors d'un splendide spectacle. Le champ des morts domine la ville et le port ; je voyais nos vaisseaux se balancer au loin dans la rade, tandis que la foule des petits bâtiments étaient à l'ancre dans

un fouillis inextricable près des quais et des cales à débarquement.

A mes pieds, le cimetière turc avec ses pierres blanches, surmontées d'un turban qui leur donne l'air d'un vieux croyant revenu de l'autre monde et priant sur sa propre tombe.

Nous regardions tout cela, mais aussi et surtout les murs qui aboutissaient à la ville, espérant toujours voir poindre une procession de formes blanches et légères, comme il convenait de se représenter mesdames les Turques.

Mais rien ne se montrait ; on entendait seulement les plaintes concentrées, les jurons contenus des malheureux aspirants dans l'attente ; l'un trouvait que la pierre était bien dure, l'autre craignait d'attraper des rhumatismes dans les herbes mouillées par la rosée du soir ; votre serviteur n'avait qu'une branche trop mince pour être bien assis ; enfin nous allions perdre patience, quand tout d'un coup une fusée partie d'un des vaisseaux s'élance dans le ciel appuyée par trois coups de canon, les fanaux se mettent à courir dans les mâtures, la générale bat, les batteries s'illuminent et chacun de s'écrier : Bon-nous voilà pincés, le père *Bruat* s'est payé, un branle-bas de combat de nuit !

Aussitôt c'est à qui déguerpira le plus lestement : nous courons vers le port à la recherche d'une embarcation ; mais ni pour or ni pour argent, pas un batelier ne veut nous conduire à bord.

Enfin, j'avise une mahonne moins bien attachée que les autres et privée de gardien ; nous sautons dedans, on arme les avirons et souquant comme des enragés, nous arrivons à bord juste à temps pour voir éteindre le dernier fanal de combat et voir finir le branle-bas commencé et terminé sans nous ; le commandant a été furieux, nous dirent ceux de nos camarades qui, étant de quart, n'avaient pu être de la partie.

En effet, le lendemain savon général et consigne de messieurs les élèves jusqu'à nouvel ordre.

Heureusement que deux jours après nous chauffions pour Varna, traversant cette riante petite mer de Marmara et passant devant Constantinople sans nous y arrêter. Le *Napoléon* traînait à sa remorque l'*Alger* et la *Ville-de-Marseille* ; c'était beaucoup pour un seul vaisseau, aussi fûmes-nous tenus au poste de manœuvres pendant toute la durée du trajet de la mer de Marmara à la mer Noire. Or, mon poste était dans la batterie basse, aux chaînes des ancres ; ce fut donc par un sabord et

en me couchant sous un obusier de 80 que je fis la connaissance de Stamboul et des rives féeriques du Bosphore.

Heureusement pour moi, j'ai revu toutes ces beautés dans une position plus agréable et je ne parle ici que pour mémoire de cette vue si incomplète que j'eus alors de la grande capitale de l'Orient.

Le soir, nous mouillons à Varna et c'est ici que commença à se dérouler devant moi ce beau drame de la guerre d'Orient qui restera à jamais gravé dans mon esprit et dans mon cœur.

III.

Varna. — Un sanglant épisode. — Balchick. — Les ennuis du bord. — La gamelle. — Un dîner à bord de l'*Agamemnon*, vaisseau à vapeur anglais. — Retour au *Napoléon*. — Un rêve guerrier. — Epanchements. — Piquer un quart.

En entrant dans la mer Noire, toute autre idée que celle de la guerre cesse d'occuper nos esprits. La sortie du Bosphore est aussi triste que les bords en sont

riants. On sent que la vie sévère des armées et des flottes en campagne va commencer.

Vie pleine de fatigues glorieuses, d'émotions sans cesse renouvelées et qui allait devenir la nôtre pendant plus d'une année.

En mouillant à Varna, le 30 juin, l'escadre de l'Océan amenait une nouvelle division au maréchal Saint-Arnaud. Les deux escadres devaient ensuite se fondre en une seule armée navale, sous les ordres du vice-amiral Hamelin, le plus ancien des deux amiraux.

Notre arrivée à Varna fut marquée par un sanglant épisode qui nous montra que même en pays allié il fallait nous méfier d'une partie de la population que l'or et l'influence russe nous rendait très-hostile.

Je veux parler des Grecs ; c'est une mauvaise race et tout le mal que je pourrai en dire ne pouvant égaler celui que j'en pense, je n'en parlerai plus, dans la crainte d'employer des expressions peu parlementaires.

Un de nos canots était allé faire de l'eau sur la côte, et quelques élèves avaient obtenu la permission de s'y embarquer pour aller se promener et se baigner.

Vers quatre heures du soir, nous les

vîmes revenir d'un air consterné ; nos camarades, tous couverts de sang, soutenaient un matelot blessé. Tout le vaisseau fut en émoi ; on se précipita sur les bastingages pour voir accoster l'embarcation. L'aspirant qui les commandait fut en une minute sur le pont et alla rendre compte au commandant qui l'attendait impatiemment.

Tandis qu'on remplissait les futailles d'eau, deux canotiers étaient entrés dans un champ cultivé, attenant à une habitation. Ils voulaient acheter une salade et s'efforçaient de se faire comprendre par signes, quand tout à coup quatre ou cinq grands gaillards, armés de sabres et de bâtons, s'élancent sur eux.

Une lutte inégale s'engage ; les matelots, faisant arme de tout ce qui leur tombe sous la main, se défendent énergiquement, lorsque l'un d'eux s'affaisse, le ventre ouvert d'un coup de yatagan. A ses cris quelques hommes du canot accourent, armés de gaffes et d'avirons ; l'élève de corvée les conduit et parvient à repousser les assassins, qui dans leur fuite blessent encore trois des nôtres.

La poursuite se serait prolongée si un de nos chirurgiens, qui était de la partie, n'eût instamment demandé de retourner à bord pour panser les blessés.

Le pauvre diable qui avait le ventre ouvert ne donnait plus guère signe de vie; il mourut dans la nuit; les trois autres blessés se remirent en quelques jours, mais ils étaient couverts de coups de sabre.

L'équipage bouillonnait, et je crois que si l'on nous avait écouté, on aurait mis le pays à feu et à sang et pour le moins bombardé Varna.

Mais les aspirants sont heureusement les cinquièmes roues aux carrosses, et notre trop vive ardeur fut comprimée. Une embarcation fut armée en guerre pour aller à la recherche des coupables.

L'équipage du canot n'avait certes pas besoin d'être excité à la vengeance.

Le jardin et la maison des assassins furent scrupuleusement, peut-être même indiscrètement visités, mais la nuit vint et avec elle la fin de nos inutiles recherches: j'ignore ce qu'il advint des Grecs; s'ils parvinrent à se sauver, ce ne fut sans doute qu'en gagnant les avant-postes russes.

Balchick, où nous venions rallier le gros des escadres, est bien le plus triste port de mer que je connaisse. Aussi, en parlant ici du séjour que nous y fîmes pendant le mois de juillet, ai-je grand peur d'être ennuyeux et de ne faire que de la prose imitative.

Exercices, manœuvres, corvées pour faire de l'eau, corvées pour faire des balais, corvées pour chercher des pierres à briquer le pont, lard salé et cap fayot, voilà le bilan de mon séjour sur ce point de la côte de Bulgarie.

De nouvelles point. — Irons-nous sur le Danube ? débarquerons-nous en Crimée ? nul ne le sait, une incertitude complète régnant même dans les hautes régions du pouvoir ; une sorte de spleen s'empare des états-majors.

Pour moi, je restais des journées entières accoudé au sabord du poste, voyant passer la houle ou lisant des romans à quatre sous qui forment le fond de toute bibliothèque d'un poste d'aspirant de marine.

La vie à bord, dans ces conditions, est triste, monotome et même privée de ces petits accidents journaliers qui viennent parfois émailler la traversée la plus régulière. Le poste du *Napoléon* était formé à l'arrière de la batterie basse ; il était vaste et éclairé par deux grands sabords et réellement très-confortable, comparé surtout aux anciens postes du faux-pont, véritables nids à rats où des générations d'officiers distingués se sont formés l'esprit et le cœur dans une atmosphère raréfiée et peu odoriférante.

La république des élèves était composée sur notre vaisseau de deux élèves de 1re classe dont un faisait le service d'enseigne ; deux élèves de 2e classe attachés à l'état-major de l'amiral Charner; deux chirurgiens de 3e classe et dix aspirants volontaires.

Tout ce monde vivait dans un espace assez restreint en bonne intelligence, et une vraie camaraderie s'établit parmi nous, sous la tutelle vigilante du plus ancien, officiellement chef de poste et chargé de nous transmettre les ordres du commandant en second.

Le chef de gamelle venait ensuite, chacun l'est à son tour, à moins qu'une aptitude spéciale ne vienne désigner un des membres de la communauté, auquel cas, bon gré mal gré, on lui adjuge ces importantes fonctions indéfiniment, à la plus grande joie de ceux qui en sont débarrassés.

Le chef de gamelle reçoit directement du commissaire le traitement de table des membres du poste, il surveille les achats, la cave, etc., et dirige avec complaisance les efforts du cuisinier des élèves, jeune mitron de grandes espérances qui n'a qu'une idée fixe, celle de faire le plus et le mieux possible danser l'anse du panier ; tous ses pareils en sont là.

Les repas, bien que très-modestes,

étaient cependant une grosse affaire, et j'ai une fois bien mérité de la gamelle en procurant un jeune mouton que j'avais acheté à des Bulgares de l'intérieur.

J'avais aussi, je puis le dire à ma gloire, un merveilleux talent pour dérober les cervelles et les langues de bœuf qu'on tuait à l'abattoir de la flotte. Dès que je descendais à terre, je rôdais autour de cette enceinte et, soit en séduisant un boucher, soit en détournant son attention pendant qu'un de mes canotiers maraudait, je trouvais presque toujours quelques bons coups à faire.

Nous avions une aiguade commune avec certains bâtiments anglais et nous nous trouvions souvent avec les aspirants qui commandaient les embarcations de nos alliés.

Grâce à ma connaissance de la langue anglaise, que je parlais couramment, ces rencontres étaient pour moi une bonne fortune; petit à petit, connaissance fut faite et je revins une fois à bord avec une invitation de dîner à bord de l'*Agamemnon*. Tous les aspirants non de service devaient être du festin.

Sept à huit d'entre nous, le chef de poste en tête, purent se rendre à bord du vaisseau anglais; le second du bord nous

avait donné le youyou avec son patron ; nous devions l'armer nous-mêmes.

Heureusement l'escadre anglaise n'était pas mouillée loin et un quart d'heure après nous accostions le vaisseau de Sa Majesté britannique.

Tous les midschipmen nous attendaient et nous fûmes reçus avec cette cordialité de si bon aloi qui distingue nos voisins quand ils veulent pour de bon-être aimables et oublier leur morgue habituelle.

L'*Agamemnon* était dans l'escadre anglaise de la Mer noire le pendant du *Napoléon* dans la nôtre, c'est-à-dire le plus gros et le plus beau vaisseau à vapeur; aussi je laisse à penser au lecteur si j'ai dû bien ouvrir les yeux et examiner ce bâtiment de la tête aux pieds, c'est-à-dire de la mâture à la cale. Je ne sais si ma jeune expérience s'est fait illusion, mais l'arrangement de toutes choses m'a semblé plus complet, plus simple et mieux entendu à bord de notre émule.

La chambre de la machine est quelque chose de merveilleux; du point central où sont les freins on peut juger de tout le mécanisme et en surveiller comme en comprendre les moindres détails.

Sur le *Napoléon*, le point d'observation manque et je suis resté six mois à bord sans avoir jamais pu saisir l'ensemble du puissant moteur qui savait donner au na-

vire une si grande vitesse ; telles furent nos réflexions à tous, mais notre jugement n'est pas sans appel et je le donne pour ce qu'il vaut, sans lui attribuer une valeur qu'il ne peut avoir.

Si la question de supériorité est douteuse quant au navire, je réponds qu'elle ne l'était guère quant à la gamelle,

Dans un poste plus vaste que le nôtre et renfermant deux des canons de la batterie, une table superbe était dressée, l'argenterie et la vaisselle plate brillaient aux feux de lampes dorées. Des maîtres d'hôtel en habits noirs et des matelots pimpants faisaient le service, et ce ne fnt pas sans un sentiment d'infériorité culinaire très-marquée que nous prîmes place à ce banquet.

Le dîner répondit au luxe extérieur, et la gaieté la plus franche ne cessa un seul instant de régner parmi nous. Pour des malheureux qui ne mangeaient guère que les rations du bord, c'était un repas de Lucullus, et, par tout pays, le dîner qui nous fut servi aurait fait honneur à ceux qui l'offraient ; on but à la reine, à l'empereur, et après ces toasts portés par les chefs de poste des deux bâtiments, j'en portais un à l'union des midschipmen du *Napoléon* et de l'*Agamemnon* pendant la campagne qui allait commencer.

Le Claret, le Porto, le Sherry couraient

avec le Champagne tout autour de la table, et quand vint le moment de se lever, plus d'un d'entre nous eut peut-être besoin de plus d'énergie et de volonté qu'il ne lui en aurait fallu pour aborder un vaisseau russe.

Nous étions tous charmés les uns des autres, et tout en prenant le café et le punch d'adieu, nous nous jurions une amitié éternelle, des visites en Angleterre et en France ; enfin, en partant, quand nous allâmes saluer l'officier de quart, nous étions les plus fidèles et féaux sujets de la reine d'Angleterre, et pas un d'entre nous n'eût hésité à venir accrocher son hamac dans le faux-pont du vaisseau anglais, pour peu qu'il en eût été prié.

Le retour fut lent ; le youyou n'allait pas ; il reculait, il faisait des embardées terribles ; les avirons se croisaient, se heurtaient, l'équipage des convives était fatigué et ce ne fut que dans le quart de minuit à 4 heures que le *Napoléon* nous reçut dans ses flancs et que chacun de nous pût se balancer dans son hamac, où l'aide de ses camarades lui diminua la difficulté de se hisser. Somme toute, on peut dire que nous avions été plein de décorum et de sobriété contenue. Mais chaque fête a son lendemain et j'étais de quart à 4 heures du matin ! Aussi, quand

le timonier vint me dire une heure après mon coucher : «Monsieur, 4 heures moins 5,» je ne répondis qu'en me retournant sur l'autre oreille et en lui disant : «Si ça vous arrive encore une fois de me jouer de ces tours-là je vous mets dedans» ; sur quoi, je recommençai mon somme.

Mais les timoniers sont habitués à ces boutades de MM. les élèves, et de cinq en cinq minutes j'étais réveillé par ces mots : «Monsieur, le quart est piqué depuis longtemps» ; mais je dormais toujours, je rêvais même que je prenais un trois-ponts-russe à moi tout seul : c'était le *Douze Apôtres,* le navire amiral, je m'élançais à l'abordage et...... ma foi, je me réveillai par terre, précipité avec force contre le plancher et me roulant dans mes draps dont je ne pouvais me dépêtrer.

Mon camarade que je devais relever ne me voyant pas venir, malgré ses nombreux appels, avait pris un grand parti et descendant lui-même, avait coupé les araignées du pied de mon hamac, ce qui m'avait fait faire le plongeon en question.

Je jurai, je maugréai, mais en deux minutes j'étais sur le pont où l'officier de quart, vieux lieutenant de vaisseau des plus doux, m'envoya dormir le long d'un canon jusqu'au réveil de l'équipage.

IV.

Un dîner à rendre. — Expédients. — Un menu problématique. — Les Anglais sont gris avant d'y goûter. — Les vins sont épuisés; — Présence d'esprit d'un vieux loup de mer. — Le Château-Margot reparaît. — Les *Midschipmen* servent de lest à leur canot.

Pendant plusieurs jours ce dîner anglais défraya toutes nos conservations, mais la pensée de notre infériorité était si manifeste qu'elle empoisonnait notre souvenir joyeux et chacun inventait des menus pour rendre quelque chose de digne de la marine française à ces Anglais si opulents qui nous éclipsaient de leur luxe sardanapalesque.

Pas de vaisselle, pas d'argenterie, chacun n'ayant que son couvert, aucun maître-d'hôtel et une cave presqu'à sec, telle était notre situation ; ajoutez à cela un marmiton, nommé Crott, qui cuisinait très-mal, et vous aurez certainement pitié des aspirants du *Napoléon*.

Comment, avec de pareils éléments, faire honneur à notre drapeau, à ce suprême bon ton, à cette élégance qui distingue les Français ?

Messieurs, les avis sont ouverts,

dit le chef de poste, quand le dîner terminé, notre excellent chef de gamelle — un des chirurgiens — nous eut exprimé en peu de mots l'embarras où il se trouvait.

Les uns voulaient faire venir un dîner de chez Chevet, mais il fallait trois mois et de l'argent; or, l'argent, c'est une denrée rare dans un poste, et dans trois mois nous pensions bien avoir pris Sébastopol, et être dispersés aux quatre coins du globe. D'autres, avec une tenacité digne d'un meilleur sort, combinaient les éléments culinaires à notre disposition et faisaient des menus : lard salé, julienne du bord, fayots en purée, haricot de mouton, — si de Leusse se charge d'en trouver un second — etc., etc.

Mais tout cela était insuffisant, et sans la profonde connaissance du cœur anglais, nous n'en serions jamais sorti.

Alors Saint-Roman se leva; il avait couru toutes les mers et tous les hippodrômes, c'est-à-dire les deux espèces de parages où l'on trouve le plus d'Anglais; il les connaissait à fond.

Gentlemen, dit-il, permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas le sens commun et que, sans le secours d'un vieux loup de mer comme moi, vous ne sortiriez pas de l'embarras où je vous vois

plongé ; n'avez-vous pas remarqué que les Français portent mieux la toile que les Anglais, et qu'en vain ces messieurs ont voulu l'autre jour nous rendre complétement gris? Nous avons gardé notre dignité ; nous avons peu partagé le mouvement de roulis qui les animait? Que ceci nous apprenne la manière de les servir. Voici donc mon idée: les Anglais aiment la bouteille ; eh bien! grisons-les à fond avant le dîner, ils n'y verront que du feu ensuite. Et s'il nous faut les rapporter nous-mêmes à leur bord, ils ne pourront pas se plaindre de notre réception !

Saint-Roman fut acclamé et jour fut pris avec les Agamemnons pour venir dîner chez nous.

A peine sur le pont, nous les invitons à prendre l'absinthe, le vermouth, le bitter, etc., tous ces stimulants qui, à certaines doses, ne laissent pas que d'émoustiller un homme.

La soupe était poivrée à emporter la bouche ; aussi une soif inextinguible s'empara-t-elle de nos invités.

Les bouteilles de vin qui restaient dans notre pauvre cave se mirent à tourner : une fois du blanc, une fois du rouge. Le bœuf était entouré d'achards et de piment, si bien qu'au premier service le

nombre de bouteilles vides dépassait de beaucoup celui des convives.

Je me souviens d'un certain Lamalgue, petit vin rosé et doucereux qui, sans en avoir l'air, ne cessait de porter de rudes atteintes à la raison de nos hôtes ; les santés se croisaient au travers de la table. M. Pierre demande à M. Jack de vouloir bien boire avec lui un verre de pomard, etc. Au rôti composé de 5 ou 6 poulets maigres perdus dans la salade, le chef de gamelle glissa dans l'oreille de Saint-Roman ces terribles paroles : Les vins sont épuisés, il n'y a plus que le Champagne. Mais l'illustre sportmen n'était pas homme à se déferrer pour si peu.

Qu'on passe le Champagne, dit-il tout haut, et pendant que les bouchons sautaient et que les verres se levaient, que les cris commençaient à devenir plus fréquents, il glissait deux mots à l'oreille du premier matelot domestique, puis comme rassuré sur le sort de la campagne, il se jetait au plus épais de la mêlée des bons mots, des chansons et des gaudrioles.

L'esprit, l'entrain, la gaieté française pétillaient : les Anglais, le teint allumé, les yeux brillants et langoureux, nous trouvaient de plus en plus aimables ; enfin, nous allions déjà bien, quand une nou-

velle tournée de vins fut annoncée : Bordeaux vieux, Sauterne, Marsala, etc. Ma foi, après cette tournée, la partie fut gagnée, et le cuisinier n'eut point à produire la fin problématique de son dîner. Le punch fut apporté, et autour de sa flamme bleuâtre l'alliance anglo-française fut cimentée dans les plus doux épanchements.

Au retour, les midschipmen anglais, soigneusement descendus dans leur canot, lui servirent plutôt de lest que d'équipage et ils arrivèrent à leur bord, j'ose le dire, sans s'en douter.

Eh bien donc, cher Tardieu, chef de gamelle à jamais illustre, lui dîmes-nous le lendemain, les vins du second service étaient diablement forts.

Oui, ma foi, forts comme l'eau-de-vie du maître-commis, car ç'en était, un peu rougie avec du vin de cambuse pour faire du Chateau-Margot, et toute pure pour être versée dans les bouteilles vides de Sauterne.

Des bravos accueillirent cette révélation, mais modeste comme il l'était, Tardieu ne prit pas pour lui nos compliments et déclara que Saint-Roman seul était l'auteur de l'idée, mais que lui avait supprimé le thé dans le punch , n'y mettant que de l'eau-de-vie et disant au

cuisinier : A partir, du poulet écrivez ce que vous voudrez sur la carte, pas un des convives ne saura ce qu'il aura mangé ni seulement s'il aura mangé ; faites donc des frais d'imagination sur le papier et éteignez vos fourneaux quand la salade aura passé.

Et voilà comment des aspirants sans ressources, mais non sans inventions, surent se tirer à leur honneur d'un mauvais pas. J'ai souvent vu des midschipmen de l'*Agamemnon* pendant la campagne; ils se souvenaiant toujours de la gaîté de notre dîner et de la bonté de nos vins français.

V.

Croisière devant Sébastopol. — Le *Montebello*. — Le boulevard moscovite, Balaclava et retour à Balchick. — Bruits, rumeurs, idées noires. — Une permission de 12 heures. — Les souvenirs de la patrie absente. — Les Bachi-Bousouk. — Retour vers la plage. — Le *Napoléon* a disparu. — Hasard providentiel. — A bord du *Montebello*.

Le 20 juillet, les bruits qui couraient depuis quelque temps sur une expédition en Crimée, prirent plus de consistance, et nous apprîmes avec une joie bien vive que le *Napoléon* faisait partie d'une escadre

française qui allait avec une division anglaise croiser devant Sébastopol et offrir le combat à l'escadre du Czar dans des conditions de parfaite égalité. Le lendemain, les flottes combinées mirent à la voile. Les vaisseaux français se composaient du *Montebello*, du *Napoléon*, du *Jean-Bart*, du *Friedland*, de *l'Iéna*, du *Marengo* et du *Suffren*.

Les Anglais, commandés par l'amiral Dundas, avaient un même nombre de vaisseaux. Le *Cacique*, frégate française, et le *Fuy*, corvette anglaise, devaient en outre porter le long des côtes les commissions militair s qui allaient explorer le littoral sous la direction des généraux Canrobert et Brown.

Cette exploration fut des plus complètes, et pendant que les frégates fouillaient toutes les criques depuis Eupatorie jusqu'à Balaclava, les vaisseaux se tenant au large décrivaient des ronds à grande distance de la ville.

Je me souviens de notre étonnement quand nous vîmes le gros *Montebello*, aidé de sa petite machine, se détacher de l'escadre et piquer droit sur l'entrée de Sébastopol.

Nous savions bien l'amiral Bruat audacieux, mais cependant nous ne pen-

sions pas qu'il voulût à lui seul prendre la ville.

En effet, une fois arrivé au milieu du goulet et à portée de canon des deux gros forts qui en défendent l'entrée, le *Montebello* stoppa, et pendant que les Russes armaient en toute hâte leurs batteries, l'amiral put voir à son aise l'intérieur du port, compter les navires et donner le temps à un aspirant volontaire, très-habile dessinateur et perché dans une hune, de faire un croquis exact de tout ce qu'il voyait.

Puis le gros trois-pont vira lentement, et après avoir longé la côte à portée de canon, revint rallier l'escadre comme pour lui faire part de ses impressions de voyage. Bien qu'à une grande distance, il nous fut cependant possible, avec l'aide de nos longues-vues, de distinguer les bâtiments à l'ancre, les édifices remarquables et les coupoles peintes et dorées qui dominaient la foule des plus humbles habitations. J'avais certes bien regardé Stamboul par mon sabord en passant devant, mais là ce fût bien autre chose, c'était la terre sainte qui nous était promise, et assis dans la hune de misaine qui était celle à laquelle j'étais attaché, j'ai passé une journée entière à dévorer du regard ce boulevard de la puissance moscovite.

Je me souviens d'une maison au toit vert, située non loin d'un théâtre à colonnade, et qui me frappa singulièrement. J'ai dans la suite eu cette maison pour point de vue dans ma batterie pendant de bien longs mois, et je lui ai plus d'une fois envoyé des boulets ou obus, mais elle était trop loin et je ne l'attrapais jamais. Cette maison, que bien des officiers des armées de terre et de mer ont remarquée, m'a toujours singulièrement intrigué, et je regrette de n'avoir pu, après la prise de la ville, aller lui rendre visite.

Mais j'anticipe sur les événements et je reviens à notre croisière; elle cessa le lendemain quand les généreux explorateurs nous euront ralliés, et après une courte visite à Balaclava, on mit le cap sur Balchick où nous reprîmes notre vie monotone et insipide.

Lorsque de grandes armées sont en repos et que les esprits vagabondent, il est surprenant le nombre d'idées, de bruits et de rumeurs qui courent et circulent partout. J'écrivais jour par jour à mes parents, et ces lettres que j'ai devant moi, sont un fidèle résumé des émotions diverses qui nous agitaient alors.

C'est ainsi que le 1er août, nous tenions pour certain que les escadres allaient transporter l'armée à Odessa, dont on

s'emparerait pour en faire la base de nos opérations futures.

On parlait aussi de la Dobrutcha et d'échecs subis par nos troupes ; enfin le nom terrible de choléra était dans bien des bouches et chacun à part soi se préparait à une lutte plus effrayante que celle des combats.

Des frégates expédiées en toute hâte à Mengalia et à Kurturji rapportaient les malades de la division Canrobert, et chaque jour de Balchik, abandonné par ses habitants ; nous ramenions dans nos canots des officiers atteints du fléau ; ils étaient ensuite dirigés sur Varna.

Les idées noires étaient donc à l'ordre du jour, et pour réagir un peu contre elles, je demandai une permission de douze heures, et accompagné d'un de mes camarades, j'entrepris une grande course dans l'intérieur des terres.

En suivant une jolie rivière qui se jette à Balchik et qui fournissait l'eau douce à l'escadre, nous arrivâmes dans une assez large vallée au milieu de prairies vertes et toute en fleurs ; un chemin bordé de haies côtoyait le cours d'eau et des cultivateurs bulgares conduisant des chariots traînés par de grands bœufs gris, achevaient de donner à ce paysage une douceur et une quiétude à laquelle nous

n'étions plus habitués. Nous pensions à la France et je comparais cette vallée à celle du Loir dans ses plus riantes parties, pendant que mon camarade lui trouvait une singulière ressemblance avec celles de Bourgogne.

Chacun y voyait son pays et c'était l'essentiel, puisque ce souvenir de la patrie absente nous pénétrait d'une douce et tranquille joie.

Notre repas, que nous portions dans nos ceintures, en compagnie de nos revolvers, fut lentement savouré au bord d'une de ces jolies fontaines que la piété musulmane prodigue le long des chemins. Enfants de la vieille France, nous buvions dans l'écuelle commune suspendue à une chaîne de cuivre : le pieux fondateur de ce monument ne pensait certes pas qu'il servirait un jour à désaltérer des chiens de chrétiens venus de si loin pour défendre l'intégrité du vieil édifice musulman.

Une troupe de Bachi-bousouk sorte de cosaques volontaires, vint faire halte près de nous ; ces braves gens, malades et se tenant avec peine sur leurs chevaux étiques, faisaient peine à voir, tant la misère et la fatigue étaient peintes sur leurs visages, et tant les maladies avaient fait sur eux d'affreux ravages.

C'étaient des revenants de l'armée du Danube, et ceux qui se souviennent des souffrances de nos troupes dans cet affreux pays des terres noires, peuvent seuls se faire une idée de la triste mine de ces volontaires. Tout misérables qu'ils fussent, leur société n'avait rien de bien rassurant, et pour nous donner une contenance, nous nous mîmes à tirer à la cible avec nos pistolets ; leur justesse, leur longue portée et leurs six coups à tirer sans recharger étonnaient nos compagnons de halte, et nous partîmes sans avoir été inquiétés par ces gens qui ne comprennent que la force et qui n'ont de respect que pour elle.

En revenant le soir à travers les plateaux élevés qui se terminent par de hautes falaises, nous traversâmes plusieurs grandes fermes bulgares. Le bétail blanchâtre qui entoure le soir ces habitations, anime un peu le paysage, et les bandes de chevaux sauvages qui parcourent la lande au galop, donnent à ces fermes un aspect agreste qui a toujours suffi à me captiver et à me faire trouver beau et agréable ce qui en réalité l'est souvent fort peu.

Il était presque nuit quand j'arrivai à

la plage ; tout à coup mon camarade Bisot, qui me précédait, s'écria :

— Le *Napoléon* a changé de mouillage, car je ne le vois plus à sa place.

— En effet, lui dis-je, où donc peut-il être, et nous cherchions des yeux, passant en revue les différents points de la rade.

— Ah ! bon Dieu, le voilà qui gagne le large, me dit Bisot.

Et, en effet, presqu'à l'horizon un vaisseau à l'arrière arrondi et aux deux cheminées fumantes nous montrait, à n'en pas douter, que le *Napoléon* s'éloignait de nous à toute vapeur. C'est à ce brusque départ de mon bâtiment que je dois les quelques pages intéressantes de ma trop courte carrière maritime ; aussi, quand je passe en revue mes années écoulées, ce *Napoléon* me laissant sur la plage est toujours présent à mon esprit. Sans cet heureux hasard que je suis payé pour croire providentiel, je n'aurais pas eu l'heureuse chance de prendre une part active au grand drame guerrier qui a si bien rempli cette année de ma vie.

Il fallait faire contre fortune bon cœur, et en mettant le pied sur le *Montebello* pour y recevoir des ordres de l'amiral, nous étions fort penauds, Bisot et moi, de ne pas aller à Constantinople avec notre

navire et de rester dans ce trou de Balchik avec une veste et un pantalon blanc pour tout bagage. Ordre nous fut donné par le chef d'état-major de l'escadre de rester en subsistance à bord jusqu'au retour du *Napoléon*.

VI.

Henri de Labourdonnaye. — Le choléra à bord du *Montebello*. — Panique. — 300 malades et 130 morts en trois jours. — Chacun fait son devoir. — Arrivée à Varna. — Un camp est préparé pour recevoir les malades. — La médaille militaire. — Convalescence. — Le commandant André Reille. — Retour au *Napoléon*. — Embarquement des troupes pour la Crimée. — Le maréchal Saint-Arnauld.

A peine sur le vaisseau amiral, je trouvai, comme première compensation à mon ennui, un de mes bons camarades de collége, Henri de Labourdonnaye ; il était attaché à l'état-major de l'amiral Bruat, et c'est presque les larmes aux yeux que j'écris le nom de cet excellent ami, si aimé de tous, si gai, si bon, si franc et d'un esprit toujours si égal.

L'état-major du *Montebello* était une vraie famille, dont tous les membres, mus des meilleurs sentiments, pouvaient comp-

ter et comptaient en effet cordialement les uns sur les autres. Henri était chéri de tous, et je trouvai près de lui cette franche hospitalité, qui loin des siens a tant de prix ; il mit à ma disposition toute sa garde-robe, et moyennant son aide et celle de Fitz-James que je voyais alors pour la première fois, je fus installé comme un prince et reçu on ne peut mieux dans le poste nombreux du vaisseau.

Je ne puis me détacher sans peine de ces souvenirs de quelques jours, pendant lesquels, n'ayant pas de service à faire, je partageais les quarts de mes deux amis. Quand Labourdonnaye descendait, je tenais compagnie à Fitz-James , et nous avons passé ensemble ainsi de longues heures, invoquant nos souvenirs de pension, nous rappelant nos rêves de marine et les complétant dans la réalité.

Mon Dieu, que tout est incertain ici bas, et que les projets les plus assurés sont des châteaux en Espagne chanceux.

De trois que nous étions là, nous promettant de glorieux services dans une noble carrière, un seul est resté marin, l'autre est un modeste agriculteur, et le troisième, ce pauvre Henri, a eu la tête enlevée, le 14 octobre, au bombardement de Sébastopol: il montait sur cette même

dunette où nous nous promenions pendant les quarts de nuit à Balchik, quand un boulet de plein fouet lui enleva la tête et couvrit de sa cervelle sanglante le commandant Jurien de La Gravière et Fitz-James, qui ne purent même empêcher son corps inanimé de retomber sur l'escalier et de là sur le pont.

Je viens de me laisser aller à de bien poignants souvenirs et c'est presqu'à regret que je laisse ma plume retracer des émotions intimes profondément gravées dans mon cœur.

Toute triste qu'est ma pensée en traçant ces lignes, elle aura grand'peine à rendre fidèlement le tableau navrant qu'offrait le *Montebello* quelques jours après mon arrivée. Le 10 août, à 10 heures du soir, un des chirurgiens entra dans le poste en nous disant : «Messieurs, le choléra est à bord !» Il avait l'air plus affecté que ne le sont en général les gens de l'art ; c'était un garçon plein de gaîté, qui s'est admirablement montré durant toute la maladie et que nous savions plutôt porté à voir les choses en beau qu'en noir.

Aussi un silence de mort accueillit ses paroles ; il nous dit que des hommes pris dans la mâture par les premiers symptômes avaient été descendus sur le pont à l'état de cadavres.

Qu'on vous mène à l'abordage, qu'on vous fasse rester immobile sous un feu terrible, que la mort du soldat vienne frapper vos rangs, et ceux qui ont le cœur bien placé et la fibre française verront tout cela d'un œil souriant.

Mais le choléra ! le choléra ! ma foi, non, et je n'ai vu personne envisager sans sourciller cet ennemi invisible ; on maîtrise sa crainte, mais quand la moitié d'un équipage de 1200 hommes tombe malade en 48 heures, quand on voit ses amis, ses matelots mourir comme foudroyés dans d'affreuses douleurs, j'affirme qu'on a peur, peur de cet épouvantable fléau, peur aussi de l'éternité, et qu'une bonne prière à la Sainte-Vierge, comme celle que j'ai faite alors, peut seule vous donner du cœur à la besogne.

Cette prière, prompte comme la pensée des naufragés, chacun l'a dite, j'en suis sûr, et si plusieurs, dans leur incrédulité moqueuse, le nient ensuite, je n'en crois pas moins qu'ils l'ont faite alors et de tout cœur.

J'ai vu mourir bien des hommes, jeunes et vieux soldats, officiers, mousses de 15 ans et troupiers à trois chevrons ; dans ces moments-là, chacun retrouve la prière qu'enfant sa mère lui a apprise.

J'eus l'heureuse pensée de m'offrir pour

aider les chirurgiens dans leur service; je n'avais rien à faire, et en me rendant utile aux autres, la suite m'a montré quel bien je m'étais fait à moi-même.

Nous avions à bord jusqu'à 300 malades à la fois et on ne savait réellement où donner de la tête; les hommes valides pouvaient à peine suffire à soigner leurs camarades.

Dans ces sortes d'épidémies, les plus jeunes sont les plus vites pris; presque tout le poste était malade, quatre élèves surtout très-gravement; deux moururent en quelques heures, et mon camarade Bisot ne dut d'en revenir qu'à son énergique volonté.

J'ai vu des hommes être atteints jusqu'à trois fois pendant les seuls huit jours que dura le fléau et chaque fois condamnés et presque laissés pour morts, s'en tirer sans aucune convalescence.

Un second maître, dont le nom m'échappe, s'était voué à soigner les malades avec une rare abnégation; il s'était attiré la sympathie de tous. Aussi quand on vint me dire qu'il était pris à son tour, je courus vers lui pour m'efforcer de lui remonter le moral; mais je trouvai un gaillard qui en avait plus que moi; il était bleu par tout le corps, ses membres crispés par les crampes le faisaient se tordre de douleur.

Par moment ses yeux tournaient et on ne voyait plus que le blanc de la prunelle; mais il savait dire encore aux matelots qui le frottaient avec une sorte de rage : «Courage, garçons, j'en reviendrai; frottez dur, enlevez la peau, mais réchauffez-moi.» On se relayait pour le frotter avec de l'eau-de-vie et des chiffons de laine, quatre hommes à la fois tant qu'ils avaient de force.

On fit si bien et surtout il tint si bon qu'il en revint. Ce fut une vraie résurrection : après avoir dormi toute la nuit comme un bienheureux, il recommença le lendemain à soigner les autres.

Il fut repris deux fois et s'en tira de même à force de volonté; il ne voulait pas mourir, il ne cédait à la maladie que pied à pied, membre par membre, se frottant lui-même tant que les bras pouvaient aller, enfin en agissant avec une vigueur de caractère dont j'ai rarement vu un plus frappant exemple.

Cent trente hommes moururent en trois jours et furent jetés à la mer, car nous avions pris le large, quoique nous eussions à peine assez de bras pour manœuvrer le navire.

Les voiliers hésitaient à coudre les morts dans leurs linceuils, et il fallait les

aider dans cette pénible besogne pour les encourager à la remplir.

Les cadavres étaient empilés dans les batteries, et le soir le tas montait jusqu'aux baux du navire ; on les jetait alors à la mer après une courte prière de l'aumônier.

Chacun fit son devoir, depuis l'amiral qui, calme et toujours une parole de consolation à la bouche, ne cessait de parcourir le navire, jusqu'aux petits mousses qui mouraient en pensant à leur mère ; heureusement pour eux, comme j'en ai fait la remarque, ils souffraient moins que les hommes.

Le médecin en chef, docteur Beau, et l'aumônier ne se couchèrent pas pendant trois jours et trois nuits ; tout le temps sur pied, chacun dans sa sphère, luttait contre le fléau, soignant l'âme et le corps et se multipliant partout.

Mais enfin tout s'use, la maladie elle-même, et quand presque tout l'équipage eut passé par la terrible épreuve, le choléra s'arrêta comme épuisé.

On vint à Varna avec l'espoir qu'un air meilleur et que des promenades remettraient promptement nos convalescents. Dans ce but un camp fut préparé aux abords de la ville pour les y recevoir.

Un de nos chirurgiens était malade ;

le docteur Beau me trouvant, paraît-il, des dispositions pour sa docte profession, je fus débarqué pour l'aider à soigner les pauvres matelots épuisés.

Je n'avais pas éprouvé la moindre atteinte du fléau, et l'amiral avait été assez bon pour m'assurer de sa bienveillance. Peu après, notre digne aumônier était décoré, et le maître-infirmier et moi recevions des mains de l'amiral la médaille militaire.

Notre petit camp de malades et de convalescents était admirablement situé sur un promontoire vis-à-vis de la ville, de l'autre côté de la rade ; nous élevâmes de grandes tentes faites avec nos vergues de rechange et les bouts dehors, le tout couvert par les huniers et les basses voiles du magasin.

Sous ces abris, nos malades, bien couchés et bien nourris, se remirent promptement et nous ne perdîmes à terre qu'une dizaine d'hommes et un enseigne de vaisseau, M. Saglio, qui repose dans un petit cimetière à quelques pas de l'emplacement du camp, sous de grands arbres qu'on aperçoit de la mer en entrant à Varna.

L'amiral venait tous les jours avec son chef d'état-major, s'informant de tous et donnant sans cesse de nouveaux exemples de cette grande bonté qu'il savait si

bien allier à une hardiesse poussée souvent jusqu'à la témérité.

Il envoyait aux convalescents des plats de sa table, des bouteilles de vieux vin, des cigares, enfin tout ce qu'une charité partant du cœur pouvait lui inspirer.

Au bout de quelques jours, la mortalité avait complétement cessé : il n'en fallut pas davantage pour penser immédiatement à se divertir, tant chez l'homme les impressions même les plus vives et les plus pénibles sont fugitives et se succèdent avec rapidité.

J'étais le chef de gamelle de la réunion des officiers qui formaient l'état-major du camp ; chaque matin j'allais avec deux mulets et un tringlot faire les provisions à Varna, ou plutôt parmi les ruines de Varna, car l'incendie venait d'en dévorer une grande partie.

Aidé d'un turco qui me servait d'interprète, j'achetais de la viande fraîche, des légumes, des œufs, etc. etc., puis quand nos mulets étaient chargés, je renvoyais mon soldat au camp et j'allais retrouver mes camarades à Varna.

Fitz-James et Labourdonnaye demeuraient à terre chez le commandant de Lesparre ; dans cette même maison logeait aussi un ami, presqu'un frère pour moi, le commandant André Reille.

Son nom reviendra souvent sous ma plume dans le cours de ce récit, c'est que dans toutes les circonstances difficiles ou dangereuses, j'ai toujours trouvé en lui le secours d'une vive affection et d'une amitié à toute épreuve.

Il ne convient point que je fasse ici l'éloge de mon ami : tous ceux qui le connaissent, l'aiment et l'apprécient et pensent de lui tout le bien que je ne pourrais en dire que très-imparfaitement.

Le 30 août, le *Napoléon* étant de retour de Constantinople et tous nos malades allant mieux, je retournai à mon bord, pendant que les hommes du *Montebello* armaient leur navire et se tenaient prêts à embarquer les troupes.

Le commandant Dupouy, auquel j'ai de si grandes obligations, voulut bien me dire qu'il était content de moi et me promettre de me fournir l'occasion de monter en grade. Il tint sa parole en m'envoyant à terre en Crimée. La reconnaissance doit être chez moi un sentiment très-développé, car j'ai trouvé tant de bonté parmi tous mes chefs que je serais ingrat si je ne saisissais toutes les occasions de les remercier de l'intérêt qu'ils ont bien voulu me porter. Témoin l'excellent commandant Duquillo qui pleurait en me serrant la main quand je revins à bord.

Tous mes camarades nous reçurent, Bisot et moi, comme deux revenants, nous félicitant de nous être tirés sains et saufs de cette mauvaise passe. Ce ne fut pas sans une certaine joie que je retrouvai ce vieux poste du *Napoléon*, ma première habitation maritime, et que je me remis dans des vêtements à moi appartenant.

Le 2 septembre nous avions fini d'embarquer les troupes ; chacun avait travaillé de son mieux ; pour moi, je portais dans mon canot les bagages du maréchal, et je l'entendis dire en s'embarquant : «Adieu Varna, puissé-je ne jamais te revoir.»

C'était la première fois que je voyais de près l'imposante figure du maréchal Saint-Arnaud ; il était rongé par la fièvre et la maladie, on voyait trop bien qu'il ne se soutenait que par un effet continuel de sa volonté de fer ; il semblait regarder dans l'avenir comme pour percer le voile qui lui cachait la destinée de l'expédition qu'il commençait, et ses traits amaigris, mais illuminés par l'éclat de ses pensées, sont encore bien présents à ma mémoire.

Grâce à nos alliés, toujours en retard, nous restâmes trois jours à Balchick avec l'armée embarquée. Enfin les Anglais sont prêts, et le 5 septembre, à 6 heures 15 minutes du matin, le signal d'appareiller flotte à bord de la *Ville-de-Paris*.

VII.

Le commandant Bouet-Villaumez. — Dernières instructions. — Débarquement. — Le maréchal Saint-Arnaud sous sa tante. — Bataille de l'Alma vue de la hune d'un vaisseau. — La victoire. — A la recherche des amis. — Le bonjour à *Angèle*, la jument d'armes du commandant Reille. — Aspect du champ de bataille. — Les morts et les blessés. — Courage des Anglais, mais retards inconcevables.

Du 5 au 13 septembre, jour du débarquement à Oldfort, le *Napoléon* ne cessa de guider les deux longues files que formaient les navires du convoi.

Je me souviendrai toujours de notre mouillage en vue de l'île aux Serpents, presqu'en pleine mer, car cette île est très-petite.

Les deux lignes des bâtiments marchands naviguaient à un kilomètre l'une de l'autre, chaque bâtiment dans les eaux de son matelot d'avant, beaupré sur poupe et dans un ordre merveilleux.

A une ou deux lieues sur la droite, la flotte de guerre, en bon ordre, marchait parallèlement à nous, pendant que les es-

cadres anglaises et turques étaient sur notre gauche suivant la même route.

Le soir, ce mouillage en pleine mer avait quelque chose de féerique : les embarcations allaient et venaient, les chants des soldats se répondaient d'un navire à l'autre, et quand la nuit arriva, les feux de position qui montaient dans les mâtures, donnèrent à ce coin de la mer Noire presque l'aspect d'une ville populeuse avec ses grandes rues éclairées.

Je n'entreprendrai point ici de raconter le débarquement qui devait d'abord avoir lieu à la Katcha et qui, contre l'avis du maréchal, fut effectué sur la plage silencieuse et déserte d'Oldfort.

Le baron de Bassancourt, dans ses deux ouvrages sur la guerre d'Orient, a décrit pièces en mains le débarquement, *une des œuvres les plus gigantesques qu'ait jamais accomplie une marine* et près duquel *l'invincible Armadna* n'a qu'à se cacher.

Mais tout en restant dans mon rôle modeste d'aspirant de marine, je puis cependant exprimer mon admiration pour l'ordre merveilleux avec lequel il fut exécuté.

La veille du débarquement, on appela à l'ordre sur le vaisseau amiral tous les vaisseaux de l'escadre, et je fus à bord de la *Ville-de-Paris* avec un des élèves de

l'état-major copier les dernières instructions du chef d'état-major général pour la grande opération du lendemain.

J'ai écrit tout entières les instructions détaillées par lesquelles le commandant Bouet-Villaumez sut si bien pénétrer chaque capitaine de navire du rôle qu'il allait avoir à remplir. Ces ordres sont un vrai chef-d'œuvre de clarté et de prévoyance : tout y est, chaque bâtiment sait parfaitement ce qu'il doit faire, où il doit mouiller ; aucune confusion n'est possible, que l'ennemi oppose ou non une vive résistance, que la mer soit calme ou furieuse, rien n'est livré à l'imprévu.

Quand on a assisté à une pareille opération exécutée avec toute une armée après 8 jours de mer, à 1000 lieues de chez soi, on se demande, en vérité, pourquoi une descente sur un pays voisin, à deux heures de nos côtes, semble quelque chose de si inquiétant.

La nuit du 12 septembre on dormit peu à bord de la flotte, et dès le lendemain, le commandant ayant fait venir les aspirants qui devaient commander les embarcations, ce fut avec une joie mal contenue que nous nous rendîmes dans son salon.

Le commandant Dupouy était aussi vigoureux dans l'action que sobre dans

ses discours ; ses paroles furent nettes, claires et pleines de feu.

Il nous engagea à la modération, nous invita à retenir nos hommes, à ne rien laisser à l'entraînement, à faire enfin tout notre devoir sagement, complétement.

Je ne sache pas qu'on ait jamais dit à des officiers de la marine française, au moment d'un combat, des paroles autres que celles-ci : Modérez-vos hommes et modérez-vous vous-même.

Nous étions dans un état de ravissement difficile à rendre ; chacun chargeait son revolver, s'assurait de son sabre, pensait à sa mère et se tenait prêt à montrer aux Russes son petit savoir-faire.

Mais l'aurore au doigt de rose ne devait point mêler ses feux à ceux de nos canons, ni éclairer aucun sanglant spectacle. Le soleil, en se levant, nous montra une longue ligne de terre jaune et basse avec un fond de montagnes bleues et des falaises à pic sur la droite vers Sébastopol.

Bientôt l'escadre vient mouiller sur des lignes marquées par des bouées de couleur placées la veille ; les canots, les chaloupes, les chalands sont mis à la mer remplis d'hommes et, à un signal donné, tout part vers la plage.

De Russes, de Cosaques, pas le moindre vestige, et c'est sur une rive déserte que la baleinière, qui portait le général Canrobert et qui nous devançait, vint prendre terre.

Toute la journée se passa en allées et venues de la plage aux vaisseaux, puis aux bâtiments de transport, et le soir une armée française de vingt mille hommes avec son artillerie foulait le sol russe.

J'ai toujours tâché, tout en faisant mon service, de mettre un peu mon nez curieux partout où il y avait quelque chose à voir; aussi, dans un des derniers voyages faits vers le soir, je me suis approché de la tente du maréchal, espérant apercevoir un coin de sa figure, y saisir quelque impression et rapporter quelque nouvelle à mes camarades du bord. Le commandant en chef avait ce sourire fier et content qui donnait encore de l'animation à son noble visage, on voyait toutefois que la vie luttait chez lui avec la mort et qu'un suprême effort de son énergie retenait seul en lui le souffle qui lui restait.

Un bonjour dit à Reille, dont la tente touchait à celle du maréchal, me rendit tout heureux, et je revins à mon bord dormir sur les deux oreilles et me préparer aux travaux ingrats du lendemain. Ils consistaient, par une grosse mer, à mettre

à terre vivres, chevaux et matériel d'artillerie. Pendant que nous débarquions nos troupes, la marine anglaise faisait de même pour les siennes.

Sans vouloir déprécier aucunement nos alliés, ni faire des comparaisons oiseuses et délicates, je ferai cependant observer que le rôle des deux marines pendant toute cette guerre fut entièrement différent.

Les amiraux anglais n'admettent pas qu'on encombre leurs vaisseaux et frégates d'hommes, de chevaux et de matériel. Chez nos alliés, à côté de la flotte de guerre qui porte ses canons et ses équipages, navigue une flotte de bâtiments marchands qui transportent tout le personnel et le matériel de l'armée de terre.

Chez nous on n'est pas aussi riche, et pour épargner les écus du Trésor en supprimant autant que possible la flotte de transport, on use dans une très-vaste mesure de la bonne volonté des officiers des navires et des équipages. Qu'en est-il résulté ? C'est que pendant toute la guerre la flotte française a suffi, pour la majeure partie du moins et sans cesser d'être toujours prête au combat, à toutes les exigences de l'intendance et à l'approvisionnement d'une armée de terre double et triple de celle de nos alliés.

Si le rôle de l'armée de terre a été brillant, celui de la flotte a été aussi pénible qu'ingrat et fatigant : beaucoup de peine et peu de gloire, tel a été notre part pendant cette lointaine campagne. Et ce que j'en dis ne peut qu'ajouter, ce me semble, à la juste renommée de nos amiraux et de nos marins. Chacun a servi son pays avec abnégation, enviant le sort de ceux qui répandaient leur sang pour lui, et versant ses sueurs gaiement et de bon cœur.

J'ai déjà vu de belles batailles au Cirque ou à la Porte-Saint-Martin, mais il y a trop de fumée, trop peu d'espace et trop de bruit.

J'aime bien mieux la bataille de l'Alma que j'ai vue dans la hune de mon vaisseau, assis mollement dans les plis de la grande voile et muni d'une bonne longue-vue de l'ingénieur Chevalier.

Mais dans quel état nous étions ? C'était une vraie bataille qui se livrait sous nos yeux et que nous voyions dans son ensemble et dans ses détails ; chacun avait là des parents, des amis, chacun sentait son cœur de Français bondir dans sa poitrine et suivait avec une émotion indescriptible, mais silencieux, les diverses phases du combat.

Dans la vallée, d'abord de petits points blancs nuageux, s'élevant des haies et des

broussailles, indiquaient le feu des tirailleurs.

De temps en temps une détonation et une fumée plus importante nous révélaient les faits et gestes du *brutal*. Mais bientôt voici que le long d'un escarpement rapide, nous apercevons nos petits pantalons rouges grimpant à qui mieux mieux, puis les chevaux percherons des batteries d'artillerie: la hauteur se couronne peu à peu de nos troupes, et lorsque, devant les longues lignes de l'armée russe, un petit groupe intrépide se forme, se range et que nos pièces entament le concert, alors une explosion de joie, une clameur universelle éclate sur toute la flotte, jusqu'ici inquiète et silencieuse.

Les hourras, les bravos, les *Vive l'Empereur* s'échappaient de toutes les poitrines. Les commandants ne purent résister aux supplications des états-majors, et l'on vit quelques baleinières se glisser furtivement vers le rivage, entrer dans la rivière de l'Alma, s'aboucher avec les troupes et revenir en toute hâte nous dire la grande nouvelle: la bataille était gagnée, toute l'armée russe était en déroute!

Chacun se débrouille dans ces cas-là comme il peut; j'avais là un ami qui avait dû se trouver au plus dru, je tenais coûte

que coûte à savoir si Reille était blessé ou non, et je m'arrangeai si bien qu'on tirait encore dans le lointain lorsque dans la soirée je suivais le plateau rempli de morts et de mourants, me dirigeant à sa recherche vers le quartier général, en compagnie de deux de mes camarades du bord.

Reille était en mission je ne sais où, mais on me rassura sur son sort, et après avoir été dire bonjour à *Angèle*, sa jument d'armes, qui avait une balle dans le sabot, je pus me livrer à ma curiosité et visiter le champ de bataille.

La nuit arrivait; les blessés n'étaient pas tous portés aux ambulances, nous allions de droite et de gauche, d'un groupe à l'autre, mettant un sac sous la tête de celui-ci, donnant un verre d'eau à celui-là.

Le récit de la journée était écrit sur le sol en lettres humaines et sanglantes.

Certaines positions culminantes avaient été prises et reprises plusieurs fois; nos morts formaient une ligne, les Russes une autre; puis un pêle-mêle indescriptible sur la place où la bayonnette, cette arme si véritablement française, avait fait des siennes.

Je remarquais avec étonnement le teint blanc, la figure jeune et calme des blessés

et des morts russes. La plupart de ceux qui ne vivaient plus, avaient les mains jointes ou les yeux tournés vers le ciel, et une grande douceur d'expression restait empreinte sur leur visage.

Les Russes sont évidemment, dans le peuple du moins, très-croyants, et leur dernière pensée est toujours pieuse et pour l'autre monde. Je ne sais rien des superstitions qu'on leur prête, mais j'ai lu leur foi vive sur des visages qui certes ne songeaient point à mentir et que le souffle de la mort avait immobilisé dans une dernière attitude.

C'est le soir d'un combat que l'on peut calculer plus clairement l'effet des obus et des boulets : le projectile plein donnant dans un corps sous les armes et en bon ordre laisse derrière lui une file de cadavres rangés pour la dernière revue ; l'obus, dont on retrouve enfoncé en terre le culot déchiré, se fait une sanglante auréole de cadavres.

Les combattants sont là, gisant sur le dos ou sur la face, la tête souvent fracassée, les pieds près du fatal engin de destruction, rangés en cercle autour de lui. Il semble qu'on assiste à l'entrée du terrible projectile au milieu des vivants, et l'on croit entendre le «serrez les rangs» qu'a dû commander l'officier......

Il était nuit quand, revenant vers les dernières ambulances, je regagnai la plage ; les feux de bivouacs éclairaient l'horizon ; des lanternes ou des torches couraient sur le champ de bataille, guidant les civières qu'imploraient les derniers blessés.

De grands feux éclairaient ces tristes lieux de souffrance ; à leur sinistre clarté circulaient les chirurgiens avec leurs tabliers ensanglantés, allant de l'un à l'autre, taillant, coupant, pansant les blessés, pendant que la pile des bras et jambes allait toujours en croissant. Cacolets et civières emportaient vers la plage et les vaisseaux-hôpitaux les malheureux amputés des deux nations, ennemies tout à l'heure, égales maintenant dans la souffrance, presque amies sous la main savante et douce de nos docteurs et de nos infirmiers.

Tout en regagnant la plage, mes camarades et moi, nous interrogions les officiers de l'armée que nous rencontrions, et chacun s'efforçait, en puisant çà et là ses renseignements, de se faire une idée du combat qui avait illustré cette journée.

Si seulement les Anglais ne nous avaient pas fait attendre toute la matinée : telle était la phrase stéréotypée qui sortait de toutes les bouches ; ajoutons

qu'ils ne s'en sont pas moins crânement battus, et que pour être venus un peu en retard, ils n'en ont pas moins bien enlevé de formidables positions. Car chacun racontait aussi avec quel sangfroid les régiments anglais, sous un feu meurtrier et au moment de donner l'assaut à d'imposantes redoutes, avaient fait halte et rectifié leur alignement, avant de s'élancer majestueusement comme un grand fleuve sûr de sa force et que rien ne peut arrêter dans sa terrible et invincible lenteur.

Personne ne rend plus justice que moi à l'armée anglaise; je l'ai vue à l'œuvre, on peut m'en croire; son courage est au-dessus de tout éloge; mais pourquoi faut-il que toujours, pendant cette guerre, ses inconcevables retards soient venus atténuer le bon effet de sa bravoure? Pourquoi, dans maintes occasions, cette armée a-t-elle été un des plus sérieux empêchements du siége, plutôt qu'un aide puissant comme elle aurait pu l'être.

VIII.

Parallèle entre les soldats anglais et les soldats français. — Le tambour bat la générale. — Les apprêts du combat. — Déboire. — Balaklava. — Descente à terre. — Témérité incroyable du lieutenant Maxes. — Maraude. — Quatre moutons pour une bouteille de *chnic.* — Le vainqueur de l'Alma vaincu par la maladie. — Une question brûlante. — Jalta. — Un youyou plein de raisins. — Deux jolies villas. — Un larcin. — Retour à Kamiech.

J'ai trop étudié nos voisins pendant toute la campagne pour ne pas avoir sur eux des idées très-arrêtées ; elles peuvent n'être pas celles de tout le monde, mais à coup sûr ce sont celles de bien des gens qui ont vécu près d'eux.

Leur courage affecte une forme raide, froide et méthodique, qui tient au caractère de la nation, tout comme la *furia francese* tient au sang plus chaud qui coule dans nos veines.

A cela on ne peut rien, et, tout grands éleveurs qu'ils sont, je défie bien les Anglais de changer la race d'hommes qui peuple leur île.

Mais cette méthode, ce courage froid

ont bién leurs avantages, et, à la surprise d'Inkermann, nos troupes, arrivées en toute hâte au secours de leurs alliés, purent admirer du moins la solidité des régiments anglais qui préserva l'armée d'un désastre que leur incurie et leur négligence avaient rendu si menaçant.

N'y aurait-il donc pas moyen de rendre une armée britannique plus mobile, moins lourde, de la faire se garder mieux sans pour cela qu'elle perde rien de sa solidité? ne pourrait-on point en maintes occasions faire faire au soldat anglais plus à propos et deux heures plus tôt ce qu'il sait si bien faire deux heures plus tard? Pourquoi pas?

Ce qui explique le caractère militaire si différent chez les deux nations, c'est d'abord que l'armée anglaise se recrute tout autrement que la nôtre: chez nous c'est l'élite des jeunes hommes de la nation, c'est le plus pur du sang français qui vient acquitter pendant 7 ans sa dette patriotique.

En Angleterre, les soldats sont ramassés, raccolés à coup de primes et de bouteilles de Porter dans les tavernes des grandes villes. L'éducation et l'avenir militaires ne diffèrent pas moins. Chaque soldat français a dans sa giberne un bâton de maréchal de France.

Chez nos alliés, une barrière infranchissable ferme aux sous-officiers l'accès de l'épaulette. Aussi, tandis que chez nous officiers et soldats ne forment qu'une grande famille, dont les uns sont les aînés, recrutés en grande partie parmi les autres, en Angleterre, une ligne de démarcation inflexible exclut toute intimité et tout bon rapport entre l'officier et sa troupe.

Chez nous, un même sentiment vibre dans toutes les poitrines, et les paroles du chef font chez l'officier comme chez le simple soldat remuer les mêmes cordes : de là l'élan, l'entrain, l'ensemble qui préside à toutes les opérations d'une armée française ; c'est un tout bien homogène et dont les parties se lient et s'appuient parfaitement entre elles.

Dans l'armée britannique, de la réunion d'éléments trop disparates naît une apparente et superficielle uniformité, qui cache de profondes divisions ; l'obéissance y est absolue, il est vrai, mais elle n'est ni intelligente ni dévouée, et jamais les hommes ne vont au-devant d'un ordre, jamais ils ne le devinent et ne commencent à l'exécuter avant même qu'il n'ait été formulé. Il semble que le grand principe de la responsabilité et de l'initiative personnelle

du *self-help* cesse d'exister pour l'Anglais dès qu'il a revêtu la casaque rouge.

Je pourrais longtemps écrire sur ce sujet, car la comparaison entre les deux armées a été constamment une de mes préoccupations en Crimée ; mais je rentre bien vite dans mon rôle de *midschipmen* et j'arrive en toute hâte à bord du *Napoléon*. On vient de nous signaler l'escadre russe en mouvement, et plusieurs vaisseaux chauffent pour aller croiser toute la nuit devant l'entrée de la ville ennemie.

Quand le tambour bat la générale à bord d'un vaisseau pour un vrai branlebas de combat, il annonce une des choses les plus solennelles à laquelle il soit donné à l'homme d'assister.

Huit vaisseaux russes sont sortis du port : le *Napoléon*, le premier prêt, doit partir en éclaireur : il s'agit de s'assurer autant que possible *de quoi il retourne.*

Enfin nous allons donc avoir un combat naval digne de nous, la flotte russe va venir se mesurer avec la nôtre et l'armée de terre ne sera pas seule à s'enorgueillir d'une victoire !

Chacun, tout en bouclant son ceinturon et y introduisant ses pistolets, se rend à son poste de combat. Les canons sont démarrés, les routes ouvertes, les

pièces chargées, les armes distribuées aux hommes, et pendant que l'on se prépare en silence, le vaisseau s'ébranle sous l'impulsion de sa puissante machine et piquant dans la brume, il quitte le mouillage et gagne le large pour revenir croiser à l'entrée du goulet.

Le commandant en second vient avertir le commandant que tout est prêt ; celui-ci alors commence son inspection minutieuse ; il passe dans les batteries, répondant par un salut amical et de bonnes paroles au salut réglementaire des hommes rangés à leurs pièces.

Il reçoit les rapports de chaque officier, parcourt tout son bâtiment jusqu'à la cale, s'arrêtant spécialement au poste des blessés, après quoi il monte sur la dunette annoncer à l'amiral que tout est paré et que 900 hommes et 100 bouches à feu sont prêts à parler à qui viendra.

Rien de beau comme une batterie éclairée la nuit par ses fanaux de combats : tout y est sévère, mais bien rangé, brillant et poli. Les armes scintillent au feu des lumières, et pendant que les files de matelots entourent chaque pièce, les officiers et les aspirants de la batterie se promènent au milieu et veillent à ce que rien ne puisse entraver l'action qui va commencer.

Mon poste de combat était sur le pont à la batterie des gaillards ; aussi je me souviens encore de la manière dont une brume de la mer Noire peut percer une veste de drap et geler un individu, quand il faut jusqu'au jour rester le sabre au côté, sans beaucoup se remuer.

Mais le lendemain matin, quel déboire! nos huit vaisseaux russes sont signalés comme coulés dans le goulet ! Adieu tout espoir de combat naval, le rôle militaire de la marine est terminé, et nos illusions de gloire et d'abordages s'en vont au fond de la mer avec la quille des navires du czar !...

Nous retournons alors piteusement au mouillage de la Katcha, où l'armée est venue camper, et pendant qu'elle fait le tour de la ville, nous allons à Balaklava nous aboucher avec son avant-garde et lui porter des vivres. En quittant la Katcha et longeant les côtes, nous passons d'abord en vue de Sébastopol, puis nous laissons derrière nous la petite baie de Karatch ou du Roland. Le grand phare blanc du cap Chersonnèse apparaît bientôt ; il indique aux navigateurs les dangereux récifs qui s'avancent dans la mer, et l'entrée de la baie de Kamiech, vaste port naturel qui nous a été si utile pendant toute la campagne.

A partir du phare, la côte plate et nue jusque-là commence à s'élever graduellement et se change en hautes falaises à pic, surmontées de bois superbes, et au flanc desquelles apparaît comme un point blanc le riant monastère de Saint-Georges. Puis le mur de rochers continue à enceindre de ses hauteurs abruptes la terre de Crimée.

Une fente qui semble faite du vigoureux coup de sabre d'un des titans de la fable, nous apparaît tout à coup ; on nous dit que c'est là l'entrée du port de Balaklava ; comme il paraît que les cartes sont du même avis, force nous est bien d'y croire.

Notre mouillage était à l'entrée de ce goulet étroit, et le *Napoléon* trouvant de l'eau jusqu'au pied du rocher, vint jeter l'ancre à l'abri de ses terribles murailles.

Notre vaisseau, si beau et si élancé, semblait une chaloupe amarrée au flanc d'un grand navire, et il fallait, étant sur le pont, se donner un torticoli pour voir le haut de la montagne à pic qui nous dominait.

Le lendemain seulement de notre arrivée, je pus obtenir la permission de descendre à terre. Après une demi-heure de navigation en canot dans une passe tortueuse, nous étions à Balaklava, au milieu du port, déjà presque rempli par

quelques vaisseaux anglais et une myriade de bâtiments de commerce frétés par l'intendance de nos alliés et leur apportant vivres et munitions.

Depuis trois jours les Anglais étaient prévenus du mouvement tournant de l'armée alliée, grâce à la courageuse témérité du lieutenant de vaisseau Maxes. Seul et au risque de se faire mille fois prendre par les postes russes, cet officier était parvenu, muni d'une boussole, à traverser les épaisses forêts du pays, à gagner l'armée de terre et à rejoindre la flotte pour lui donner avis de la prochaine apparition des troupes devant Balaklava. Cette hardiesse valut à son auteur le grade de commandant, et c'est pour avoir personnellement connu le jeune capitaine de frégate, que je cite cet acte de témérité incroyable.

Quelques soldats russes défendaient les vieux forts gênois qui commandent la baie et le port de Balaklava ; ils furent enlevés par nos avant-postes. Les armées et les marines alliées pouvaient se donner la main par ce point, et quand je me mis à parcourir la ville, elle était pleine de troupes des deux nations.

Mais il n'y avait que quelques heures qu'on y était entré et la mine était encore riche à exploiter pour des maraudeurs comme nous.

Les maisons abandonnées depuis la veille seulement, étaient telles que leurs habitants les avaient laissées ; les jardins nous fournirent une ample provision de légumes et de raisins, et en faisant boucher toutes les ouvertures d'une vaste cour de ferme par des zouaves, je pus, en bon chef de gamelle que j'étais alors, prendre une douzaine d'assez bons poulets. Nos troupes, qui venaient de faire des marches très-pénibles, étaient affamées de tabac et d'eau-de-vie ; pour une bouteille de *chnic* et un paquet de chiques, je pus me procurer quatre moutons dont on m'avait refusé 20 francs la pièce.

C'est ainsi que les théories des économistes sont mises à une rude épreuve, et que la vraie valeur de l'argent monnayé se montre telle qu'elle est, c'est-à-dire un signe de convention accepté par les nations comme facilitant les échanges, indiquant quelquefois la richesse, mais ne l'étant pas par lui-même.

Le soir, en revenant de chez Reille que j'avais été voir auprès du nouveau général en chef, je rencontrai la litière du glorieux maréchal Saint-Arnaud, que l'on emportait à travers la ville pour l'embarquer.

Les rangs de la foule bigarrée s'ouvraient avec un respectueux empresse-

ment ; les cris, les voix même se taisaient et un douloureux et lugubre murmure s'élevait ensuite derrière ce triste cortége. Le vainqueur de l'Alma, vaincu par la maladie, quittait la Crimée, au moment où il espérait entrer dans Sébastopol à la tête de son armée triomphante.

Deux jours après, je pus encore trouver moyen d'aller à terre ; l'armée française allait prendre possession de Kamiech, achevant son mouvement tournant et laissant à nos aliés le port de Balaklava, comme lieu de ravitaillement et base d'opération.

D'après les on-dit de tous les officiers, la prise de Sébastopol était considérée comme une bagatelle que l'on devait effectuer dans deux ou trois jours, et il était bien moins question de cette prise, regardée comme un jeu, que des projets subséquents des généraux en chef.

Il ne venait à l'idée de personne qu'une ville dont on avait tourné toutes les fortifications et qui n'avait à nous opposer qu'un simple mur d'enceinte, pût nous résister quelques heures, ni que sa prise dût clore la campagne.

On rêvait guerre dans l'intérieur, pris de Symphéropol, de Batchiseraï et de toute la Crimée, et on se demandait si, oui ou non, il faudrait marcher ensuite sur Mos-

cou ou bien se contenter de détruire tous les établissements russes de la mer Noire.

Je ne me fais pas ici l'écho d'un parti, et je suis tout à fait incapable de me faire une opinion en matière de siége; mais je puis affirmer que dans toute l'armée, sauf peut-être quelques exceptions dans les armes spéciales, personne ne doutait qu'un assaut, même sans batterie de brèche, n'eût suffi pour prendre toute la partie de Sébastopol au sud de la rade.

Je crois à l'heure qu'il est que beaucoup de ceux qui ont fait des reconnaissances, soit à ce moment-là, soit avant l'expédition, sont encore de cet avis et pensent que si l'on avait fait tuer cinq ou six mille hommes en une fois, on eut pris en deux heures ce qu'il a fallu deux ans et la vie de cent mille braves pour conquérir.

Je touche là une question brûlante, je le sais; aussi j'adopte le précepte du poète: «Glissez, mortel, n'appuyez pas», et je reviens bien vite à bord du *Napoléon*, où nous venons de recevoir l'ordre de rallier à Kamiech deux frégates anglaises et françaises pour former une division sous les ordres de l'amiral Charner et entreprendre une petite expédition vers un point que nous ne connaîtrons qu'une fois en mer.

Or, c'est à Jalta que nous devions aller, pour prendre, je crois, du bœuf, du vin et du blé ; mais je ne sais pourquoi on ne prit rien, et cette course à Jalta est restée pour moi un charmant épisode de touriste, une course sur le lac de Lucerne, ou mieux, sur un des lacs de l'Italie septentrionale, bien plutôt qu'une expédition guerrière.

Jalta est bien réellement un des points du globe où j'ai touché qui m'ont le plus séduit par leur aspect, riche et beau à la fois.

La ville s'étend paresseuse et riante au pied des montagnes qui forment de ce côté les derniers contreforts du plateau de Cherson. La mer vient fouetter ses murs, ils sont entourés de vignes et de jardins, et les côteaux d'alentour sont parsemés de villas et de châteaux entourés de superbes parcs, de jardins à l'anglaise et de tout le luxe des demeures seigneuriales de la France et de l'Angleterre.

Ces collines forment une gorge naturelle où s'encaisse et se perd bientôt le chemin qui conduit dans l'intérieur du pays.

Le soleil était à peine levé quand notre petite escadrille vint mouiller dans les eaux de Jalta.

Tout dans ce pays semblait paisible,

et doux; — après le champ de bataille de l'Alma et de la sévère baie de Kamiech, l'œil se reposait avec plaisir sur cette scène de bonheur tranquille et retiré.

Pas l'apparence de fortification, pas l'ombre d'un cosaque, ni d'une capote grise; c'était vraiment dommage de braquer 5 ou 6 pièces de la batterie des gaillards sur une aussi paisible résidence.

Aussi la réalité ne vint-elle point cette fois démentir les apparences, comme elle en a souvent l'habitude.

Le magistrat de l'endroit attendait en effet les baleiniers du commandant Duquillo et vint offrir à celui-ci du pain et du sel, ce qui toucha fort cet excellent commandant.

Nous débarquâmes les quelques troupes que nous avions à bord, et ce fut bientôt une scène de vendanges plutôt qu'une image de la guerre. Sans rien casser ni détruire, puisqu'on nous offrait tout, nos hommes avaient bientôt fait ample provision de grappes et le youyou revint chargé à couler bas.

Je me souviens qu'on nous fit faire une promenade de trois ou quatre heures dans ce charmant pays. Nous visitâmes deux villas : l'une appartenait au prince Voronsoff, l'autre à M. le comte Potoki-Servi ; tout y fut scrupuleusement respecté, pas

le plus léger acte de pillage ne marqua notre passage.

Confessons pourtant que je m'emparai, je ne sais plus où ni comment, d'un cahier de papier à lettre ; j'en étais à court. C'est là le seul larcin dont j'ai à m'accuser. Il est vrai que nos alliés furent moins généreux ; mais passons : ils se comportaient encore passablement dans cette circonstance, où du moins rien ne fut brûlé.

Dans le parc on tira sur des daims ou chevreuils sans succès, puis on revint à bord. On nous dit que l'expédition était manquée, et voilà tout ce que je sus de cette équipée.

Nous devions, paraît-il, enlever un grand troupeau de bœufs, mais il avait filé vers l'intérieur pendant la nuit. Nous laissâmes des greniers pleins de blés et d'orges amassés pour l'armée russe. Etait-il, vu la guerre, bien intelligent de négliger cette trouvaille? C'est ce que je ne puis dire. Mais ce fut une charmante promenade ; si j'avais eu un yacht, je n'en eus point souhaité faire d'autre, et j'ai gardé un souvenir fort agréable de cette pastorale expédition.

Deux vaisseaux et trois frégates vont aller manger des raisins et prendre un cahier de papier à lettre ; ça ne manque pas d'originalité, me disais-je le soir en

faisant mon quart, pendant que nous retournions à Kamiech.

IX.

Kamiech. — Débarquement d'une brigade navale. — Un bonheur insolent. — Le premier fait de guerre. — Le baptême du feu sur l'eau. — Le *Caffarelli* échoue sur les forts russes. — La frégate est remise à flot et échappe aux Russes. — Un camp de marins; — Le matelot n'est pas l'ami des souliers. — Installation. — Une vocation pour la cuisine. — Première nuit sur le sol de la Crimée. — Le commandant Rigault de Genouilly.

En arrivant à Kamiech, nous trouvons l'escadre tout entière occupée à débarquer le matériel de siége. On avait résolu de prendre Sébastopol selon les règles de l'art, et pour cela on armait une vingtaine de pièces de 24 et quelques mortiers ; mais l'on se doutait bien que ces quelques pièces ne feraient pas grand effet devant l'artillerie russe qui mettait chaque heure à profit et construisait de puissantes batteries en terre derrière le mur d'octroi qui entourait la ville du côté sud. L'amiral Hamelin fut alors prié de débarquer ses canons de marine et des

matelots et d'en former une sorte de brigade navale capable d'armer deux batteries.

Les Russes, en coulant leur flotte, avaient pu disposer aussitôt de son matériel et de son équipage ; mais ils nous avaient également permis d'en faire autant, et je crois que dans les six premiers mois de siége il fut de part et d'autre tiré à terre plus de boulets par les bouches à feu de la marine que par celles de l'armée.

La nouvelle de ce débarquement d'une brigade navale devint en un instant l'unique sujet de conversation de toute l'escadre ; chacun désirait être choisi pour aller à terre et attendait avec une fiévreuse impatience qu'il plût aux commandants de désigner ceux des officiers et élèves qui devaient être du nombre des élus.

J'avais, moi, pauvre volontaire, nouveau venu, peu de chances d'en faire partie ; je mourais d'envie de le demander au commandant, mais je ne l'osais, tant d'une part était grande la distance qui me séparait de mon chef, et tant, de l'autre, j'aurais craint de me brouiller avec mes camarades plus anciens, qui ne me l'auraient jamais pardonné. J'en étais à ces tristes réflexions, lorsqu'un timonier entra dans le poste et dit : «Le commandant veut parler à M. de Leusse.»

J'eus un pressentiment du bonheur qui allait m'arriver et c'est quatre à quatre que je montai les escaliers des batteries pour me présenter au commandant Dupouy.

«Monsieur, me dit-il, je sais qu'à la «suite de votre séjour sur le *Montebello*, «vous avez été proposé pour quelque ré-«compense; je veux vous mettre à même «d'en mériter d'autres, et, eu égard à «votre conduite pendant le choléra, je «vous ai désigné pour aller à terre»; et il me tendit la main d'un air de bonté.

Je ne sais pas ce que je lui répondis, mais j'étais si content que je me mis à danser comme un fou et qu'il se prit à rire en me congédiant. Je dégringolai dans le poste faire part de ma bonne fortune à mes camarades et me préparer, ainsi que Saint-Roman, désigné comme moi, à partir au premier signal.

Tous ceux qui ont passionnément aimé leur carrière et la guerre, comprendront cette joie: quitter les navires voués à une pénible inaction pour aller partager avec l'armée de terre les dangers et la gloire d'un siége, c'était avoir un bonheur insolent. C'était avoir la possibilité de se distinguer, de passer aspirant de marine; c'était en un mot toucher de près à cette vie si

pleine d'émotions des armées en campagne.

Il était cependant écrit que Saint-Roman et moi recevrions sur l'eau le baptême du feu, et que l'armée de terre ne nous recevrait qu'après notre initiation plus complète aux péripéties de la guerre.

Voici dans quelle circonstance nous essuyâmes pour la première fois le feu russe. Une reconnaissance avait été décidée pour choisir l'emplacement d'une batterie de marine, destinée à contrebattre le fort de la Quarantaine.

Comme de juste, l'amiral Bruat ne pouvait laisser passer une si belle occasion d'aller reconnaître l'ennemi le plus près possible. Suivi d'une dizaine d'embarcations armées et chargées des compagnies de débarquement de l'escadre, son canot s'engagea le long de la côte et vint mouiller dans la petite baie de Striliska, pendant que les Russes, étonnés de tant d'audace, en étaient encore à se demander ce que cela voulait dire.

Les compagnies débarquèrent et, sous les ordres du commandant Jurien, prirent position pour protéger la reconnaissance de l'amiral, qui laissant cette troupe cachée derrière un pli de terrain, s'avançait à la découverte et décidait avec des officiers

de l'amée de terre le point où serait construite la batterie.

On trouva que l'emplacement le plus favorable était celui d'un vieux fort gênois, et la batterie prit le nom de *batterie du fort gênois*. Mais pendant cette opération, les Russes avaient eu le temps de se reconnaître, et tandis que leurs avant-postes envoyaient des coups de fusil à l'amiral et à son escorte, l'artillerie de la place se mêlait aussi de la partie.

Boulets et obus se mirent à pleuvoir dru comme grêle; nous étions un peu loin, et s'ils venaient mourir sur la plage, ce n'en était pas moins tout près de nos embarcations. Tout à coup le feu prit une intensité double du côté de la mer, et tout en apprenant ainsi que les forts de la rade étaient maintenant garnis, nous vîmes le *Roland* entrer à toute vapeur dans la baie et y mouiller au milieu de nos canots. Comme sa mâture dépassait les ondulations du terrain, elle servait de point de mire aux Russes; son commandant fit aussitôt caler les mâts de perroquets et changea de mouillage. Pendant que nous nous rembarquions pour revenir rallier l'escadre, un corps de cavalerie sortit de la ville et s'avança vers notre petite troupe. De la cavalerie chargeant des matelots, c'était une nouveauté

contre laquelle on fut bientôt paré. Les trois obusiers de montagne des compagnies de débarquement, traînés par des hommes, furent en un instant mis en batterie sur une petite éminence et allaient nous protéger de leur feu, quand un mouvement des avant-postes de l'armée française fit rentrer les Russes dans la place et nous permit de nous rembarquer sans autres difficultés.

Mais nous avions à exécuter le plus dur de notre besogne ; il fallait, au sortir de la baie, que chaque embarcation, n'étant plus protégée par les accidents de la côte, vînt passer sous le feu des forts russes et essuyer leurs nombreuses décharges pendant dix minutes environ.

Il fut convenu que chaque canot attendrait, pour traverser cet endroit dangereux, que le précédent se fût mis à l'abri du tir de la place. Le canot amiral tout blanc avec ses trois étoiles d'or à l'avant, passa le premier : il fut reçu par un feu très-vif et non interrompu ; mais nous le vîmes gagner sans encombre l'abri de la côte et disparaître sain et sauf à nos regards. Chaque embarcation défila à son tour, et je puis affirmer qu'à bord du canot que je montais, les hommes souquaient dur sans qu'on eut besoin de leur rien dire ; nous étions serrés comme des

harengs, car nons avions à bord, outre l'équipage habituel, un peloton de soldats de marine. Nous voyons les artilleurs russes charger leurs pièces, puis faire feu, et au même instant les boulets, bien pointés, venaient tomber autour de nous et nous éclaboussaient en s'enfonçant dans la mer.

Quelques-uns bondissaient en ricochant et sautaient en l'air comme des ballons d'enfants. Heureusement pour nous, la mer était assez forte et nous changions à chaque instant de place et de niveau, si bien que, sauf un aviron emporté à bord d'une embarcation du *Charlemagne*, la petite flottille ne fut pas atteinte et rejoignit l'escadre sans le moindre accident.

J'ai raconté en détail ce petit épisode, parce qu'il est le premier fait de guerre auquel j'ai pris part, et que par sa hardiesse il peint bien le courage entreprenant d'un chef qui a laissé dans la marine d'unanimes regrets.

Le soir, pendant que nous nous préparions à rejoindre le lendemain le corps de siége, on annonça que le *Caffarelli* s'était échoué sous les forts russes et qu'on demandait un amiral de corvée pour aller le mettre à flot.

Ce bâtiment, en voulant entrer dans la

baie de Striliska pour y rejoindre le *Roland*, avait touché précisément à l'endroit où nos embarcations essuyaient le matin le feu de la ville. Le cas était fort grave : si un bruit trop considérable avait attiré l'attention des Russes de ce côté, si la lune trop claire leur avait révélé la présence du *Caffarelli* ou si par malheur le jour était venu surprendre cette frégate encore échouée, c'en était fait d'elle, nous n'en aurions retiré que des débris ; elle eût été criblée de boulets russes et brûlée par leurs obus.

Ce n'était donc pas de trop d'un amiral de corvée, comme disaient en plaisantant les aspirants, habitués à voir ce mot de corvée accolé à leur nom. Et de fait, il fallut toute l'habileté d'un marin aussi expérimenté que l'amiral Charner et celle de son chef d'état-major, M. Duquillo, avec l'aide de toutes les chaloupes de la flotte et de quelques petits vapeurs pour remettre à flot la frégate engravée.

Une heure avant le petit jour, grâce à l'énergie et au sang-froid d'un marin rompu à tous les accidents de mer, le *Caffarelli* entrait dans la baie, et les Russes étaient privés d'une proie quasi-assurée.

Le lendemain matin, un long convoi, singulièrement composé, quittait Ka-

miech ; c'était 30 pièces de marine traînées par des chevaux du train et escortées par 1000 matelots, portant sur leur dos dans leurs petits sacs en toile leurs effets d'habillement et une couverture roulée en bandouillère. Nous étions divisés en deux grandes sections : 500 matelots canonniers armés de sabres d'abordage et de pistolets, et 500 matelots fusiliers, armés de carabines.

J'étais attaché aux matelots canonniers. Cette division, dont on n'a jamais pu deviner la cause, disparut du reste au bout de quelques jours, tous ayant les mêmes aptitudes et le même service à faire.

A peine rendus sur les hauteurs qui dominent Kamiech, nous avions déjà des traînards ; le vrai matelot, le fin gabier a pour les souliers une horreur invétérée, on obtient avec peine qu'il en mette pendant l'inspection, cinq minutes par jour ; il regarde la chaussure comme un hors-d'œuvre et trouve que des pieds durcis et calleux sont suffisamment protégés pour traîner sur les planches bien unies du pont : aussi avions-nous eu toutes sortes de difficultés à trouver des souliers pour certains pieds de dimension fabuleuse et qui n'avaient jamais été emprisonnés de la sorte. De là cette masse de boîteux et de traînards qui formèrent

bientôt une petite division grossissante à chaque kilomètre ; ils nous rallièrent d'ailleurs au campement quelques heures après notre arrivée.

En traversant les camps des régiments formant le corps de siége, notre colonne était reçue par des vivats et des acclamations, et dès ce moment régna entre l'armée et les marins une sympathique estime qui ne fit qu'aller en augmentant pendant toute la durée du siége.

Vous en avez pour une quinzaine de jours, nous avait-on dit lorsque nous quittâmes le bord, car vous rallierez les vaisseaux aussitôt la ville prise.

Beaucoup sont restés quinze mois au lieu de quinze jours dans ce camp, où nous croyions nous installer pour si peu de temps. De grandes tentes avaient été préparées et dressées par les soins de l'intendance ; nous nous groupâmes par détachements de chaque bâtiment et l'installation commença.

Les six semaines passées à Varna, au camp des convalescents, m'avaient déjà donné l'habitude de ce genre de vie ; aussi quand vint l'heure du dîner, je pus offrir aux officiers, avec lesquels je faisais gamelle, un *rata* à peu près passable. Les dieux — et je les en loue — m'ont doué d'un certain goût pour la cui-

sine, et sans me vanter, je crois avoir, pendant la campagne, tiré parti sous ce rapport de bien des petites choses que d'autres eussent laissées perdre ou passer inaperçues.

Pendant que les officiers se préoccupaient de la partie militaire de notre installation, j'avisais des pierres plates, des mottes de gazon, et avec une pelle, une pioche, quelques bâtons et un bout de toile, j'avais organisé une cuisine vraiment passable, j'y établissais, en qualité de maître-coke, un matelot breton, de Quiberon, qui me semblait avoir pour l'art culinaire de grandes dispositions.

Le lecteur voudra bien excuser cette digression intime à propos de cuisine ; j'écris les choses telles qu'elles se sont passées, sans songer à leur donner une tournure poétique, ni autre que celle de la vérité ; la plus scrupuleuse exactitude, telle sera le seul mérite de mes souvenirs.

Malgré tous ces soins de ménage et la peine que je pris de garnir de nattes l'intérieur de notre tente, nous dormîmes peu ; on entendait des coups de fusils dans un ravin peu éloigné, et ce fut tout habillés et armés qu'hommes et officiers passèrent cette première nuit sur le sol de la Crimée.

Le lendemain fut consacré à l'achève-

ment de notre installation et à notre formation par batteries, en attendant l'ordre d'aller aux tranchées. Pendant ce temps, le commandant Rigault de Genouilly, seul chef dont nous dépendions tous, s'entendait avec les généraux d'artillerie et du génie sur la part active que nous devions prendre aux travaux du siége.

Si j'avais écrit ces lignes immédiatement après la fin de la guerre j'aurais peut-être eu à dire à mes lecteurs quel était le chef sous lequel nous avions l'honneur et la bonne fortune de servir. Mais la guerre de Chine et de Cochinchine et les hautes dignités dont il est revêtu, ont appris à tous le mérite exceptionnel de l'amiral Rigault. Pour moi, c'est son affabilité, son calme dans le danger et son sang-froid admirable au milieu des peripéties sanglantes du combat que je puis affirmer ici ; trop heureux de pouvoir apporter mon faible tribut d'hommages, d'éloges et de gratitude à celui que tous les marins ont vu bientôt atteindre le dernier échelon de la hiérarchie militaire.

X.

Première nuit de tranchée, — Des cosaques trompés par des gabions. — Une garde turque. — Le baptême du feu. — Une poudrière éclate. — Cent hommes hors de combat. — Le général Todleben. — Activité des Russes. — Un ordre à porter. — On est agile comme des Peaux-Rouges. — Défense de passer. — Explications. — Obéissance passive. — Un verre de Madère. — Bonne chance.

La première nuit de tranchée est curieuse à tous égards et il faut convenir que ce travail nocturne souterrain et plein de péril a quelque chose de sinistre qui n'offre pas de grands charmes à ceux qui le pratiquent pour la première fois. Il faut se faire à ces péripéties pleines d'émotions, à ces alternatives de travail, de repos, d'alertes, pour y trouver quelqu'agrément, agrément caché, je l'avoue, et qui ne séduit personne au premier abord.

A la tombée de la nuit, 300 matelots, guidés par leurs officiers et armés de pelles et de pioches, s'en vont d'abord au dépôt du grand parc prendre chacun un

gabion, puis la colonne noire et silencieuse se dirige vers la ville.

Arrivés à la maison du clocheton, nous trouvons le commandant Rigault à cheval avec quelques officiers d'artillerie ; la nuit était profonde, et nous voici enfilant une petite vallée qui doit nous mener à la maison brûlée située à quelques pas en arrière de notre batterie future. Nous allons, nous allons toujours, observant un profond silence, n'entendant aucun bruit et fort étonnés de ne pas même rencontrer les travailleurs de l'armée de terre, occupés à rectifier et à achever la tranchée devant laquelle doivent s'élever nos travaux.

Inquiets, nous faisons halte, et à force d'attention, notre oreille perçoit un bruit vague et confus que nous prenons pour celui de nos soldats travaillant ; bientôt nous distinguons le galop régulier d'une troupe de cavalerie, des feux qui scintillent nous apparaissent et de grandes ombres derrière eux; on acquiert enfin la certitude que nous nous sommes perdus et que nous donnons en plein dans les avant-postes russes. Immédiatement on met les gabions à terre et on tâche de se reconnaître, quand deux ou trois cavaliers russes au galop, passant à quelques pas de nous, jettent le trouble dans les rangs des matelots qui, armés simplement de leurs

sabres, eussent fait triste figure dans un combat avec les cosaques.

Chacun alors tire de son côté et nous nous trouvons, les officiers seuls, groupés autour du commandant ; cette petite panique fut de courte durée : les cosaques, trompés par les gabions qui semblaient doubler notre nombre, allaient sans doute chercher de puissants renforts. Mais nos officiers d'artillerie, piquant des deux dans toutes les directions, finissent bientôt par s'orienter, et faisant virer de bord à la colonne, nous ramènent dans le bon chemin.

Pour éviter les surprises, une petite avant-garde se forme ; j'en fais partie, et nous voilà fouillant le terrain, cherchant à voir quelque chose et ne voyant rien, mais avançant toujours ; tout à coup un feu de quelques branches jetant une lueur un peu vive, éclaire ma position et je me trouve nez à nez avec un grand homme gris qui croise la baïonnette à deux pouces de ma poitrine en marmottant des mots dans une langue inconnue.

Bon, me dis-je, nous nous sommes encore trompés et nous voilà dans un poste russe. Sur un signe, l'homme est empoigné avant d'avoir fait feu ; mais heureusement ce poste russe n'était autre chose qu'une grand garde turque d'une dou-

zaine de soldats assis autour d'un petit foyer et qui, nous reconnaissant pour amis, nous laissent passer sans même se lever; nous leur restituons leur factionnaire.

Enfin nous arrivâmes à la batterie, un peu novices il est vrai dans le maniement des outils qui nous étaient confiés, mais on se fait à tout, et c'est en nivelant des épaulements et faisant de savantes rigoles pour nos batteries que j'ai appris à niveler des prairies et à conduire une irrigation. Pendant que les sous-officiers de l'artillerie nous posaient les gabions, nos hommes les remplissaient de terre et nos deux batteries commençaient à se dessiner sous le feu lent et mal dirigé des Russes. Tous les boulets passaient à six pieds au-dessus du sol; aussi, dès que l'on voyait le feu d'une pièce, on se baissait, et le projectile maladroit sifflait au-dessus des travailleurs et allait s'enfoncer dans la terre un peu plus loin ou ricochait dans les ravins qui nous entouraient.

Vers le matin le tir devient plus régulier et nous passons la journée à perfectionner la tranchée qui mène à la batterie; celle-ci n'est pas encore tenable pendant le jour. A midi, un obus en éclatant me jette des pierres qui me renversent sans me faire de mal, et le soir un autre éclate

si près de moi que mes habits en sont tout brûlés ; c'était mon premier jour, ce furent mes premières blessures et je dois dire aussi les dernières : oncques depuis projectile russe ne se permit à mon égard la moindre familiarité. En revenant au camp le soir, nous avions trois morts et vingt blessés.

Pendant quelques jours le temps se passa ainsi à construire les batteries ; les armer fut chose difficile, car nos grosses pièces de marine demandaient 8 et 10 chevaux pour s'ébranler ; on parvint cependant à les mettre en place, et les lieutenants de vaisseau de Marivault et Tricault, spécialement chargés de la construction de nos deux batteries, purent enfin les déclarer prêtes à faire feu.

Le feu s'ouvrit le 17 octobre : je n'en puis parler *de visu*, car ce fut le soir seulement que je vins relever ceux qui avaient combattu pendant la journée. Les pertes avaient été sérieuses ; le corps des aspirants avait été surtout cruellement éprouvé : il comptait un tué, un autre avait la jambe emportée et un troisième la cuisse cassée. De plus, une poudrière, en éclatant derrière une de nos pièces, avait enlevé toute une file de servants ainsi que 7 hommes de la pièce voisine ; près de 100 hommes avaient été mis hors de combat, en un seul coup.

C'était la 2e poudrière à l'abri de la bombe qui sautait dans la journée. Le soir, on fut obligé d'envoyer des hommes de corvée ramasser les bras, les jambes, les mains et les têtes qui jonchaient le sol, et ce n'est pas ici une figure de rhétorique de ma part, ayant été commandé pour diriger cette chasse aux membres épars de nos malheureux camarades. Nous avions des sacs à terre vides où nous mettions ces débris humains qu'il importait de faire disparaître avant le jour, pour ne pas impressionner le moral de nos hommes.

On passa la nuit à réparer les dégâts tant bien que mal; une ou deux pièces mises hors de combat furent remplacées au prix d'efforts inouïs, car les chevaux enfonçaient, hennissaient, se cabraient, et aussitôt l'éveil donné par ce bruit, des balles russes et des boulets venaient, en jetant le désordre parmi les travailleurs, nous prouver que nos ennemis étaient prêts la nuit comme le jour à nous recevoir.

Le lendemain, reprise du feu, et à midi la batterie n° 2 était hors de combat, toutes les embrasures bouchées et quelques pièces brisées.

Evidemment nous avions affaire à forte partie et il fallait entamer un siége régulier avec toutes les précautions usitées en

pareil cas. C'est, paraît-il, ce qui fut décidé dans les conseils de l'armée ; aussi je me suis demandé depuis pourquoi on nous fit continuer un feu inutile pendant encore plusieurs jours.

Les Russes avaient mieux employé leur temps que nous-mêmes jusqu'à cette journée du 17 ; car de tous les côtés leur muraille simple avait servi à masquer d'immenses travaux de terrassements, et leur arsenal inépuisable s'ajoutant au matériel de leur flotte et servi par leurs marins comme par leurs troupes de terre, leur avait permis d'armer de nombreuses batteries dont nous ne soupçonnâmes l'existence que lorsque, le 17 octobre, elles eurent éteint notre feu en quelques heures.

Cette activité des Russes ne s'est jamais ralentie un seul jour, et pendant toute la durée du siége, guidés par un homme de génie, le général Todleben, ils ont opposé ouvrage à ouvrage, batterie à batterie, exécutant des travaux de terrassement réellement effrayants, et nous montrant que si en rase campagne ils cédaient devant notre furie, derrière des remparts ils avaient peut-être des égaux, mais à coup sûr pas de maîtres.

Le duel d'artillerie ou plutôt la lutte de nos cinq pauvres batteries contre la formi-

dable artillerie de la place dura encore quelque temps : nous passions alternativement vingt-quatre heures au feu et vingt-quatre sous la tente.

Notre feu, singulièrement ralenti, ne faisait que répondre faiblement à celui de la place ; on construisit de nouvelles batteries, surtout contre le bastion du mât qui nous faisait grand mal. Chaque jour le commandant Rigault envoyait au dépôt de tranchée ou au général d'artillerie un rapport sur les effets du tir dans la matinée, indiquant en outre le nombre de gabions, de fascines et d'hommes dont il aurait besoin pour réparer, le soir, les dégâts causés pendant la journée.

Les jours où j'étais de service, c'était toujours moi qui allais porter ce rapport souvent verbal ou écrit au crayon sur un chiffon de papier.

Notre commandant avait remarqué, à ce qu'il paraît, mon aptitude pour la marche : en tout cas, il la développa singulièrement par les courses fréquentes qu'il me faisait faire à de grandes distances. Il me donna un jour un ordre à porter au dépôt de tranchée près la maison du Clocheton. C'était une demande urgente d'outils et de sacs à terre ; j'avais même deux mots de sa main pour l'officier du génie de service. «Faites vite, me

dit-il, tâchez de vous défiler dans les mauvais passages et prenez deux hommes avec vous.» Je portai la main à ma casquette, j'ôtai mon paletôt pour être plus agile dans ma petite veste ronde, et me voilà parti avec deux matelots dégourdis de mon détachement du *Napoléon*.

Au sortir de la batterie, la tranchée passait derrière la maison brûlée qui, se trouvant en arrière des batteries 1 et 2, était le point de rendez-vous de tous les boulets qui nous étaient destinés. Cette tranchée était profonde, dans un bon sol, et on était à l'abri d'une manière très-convenable; mais petit à petit il fallait traverser un terrain pierreux où la terre végétale, devenue rare, avait à peine permis de faire un mauvais boyau de deux à trois pieds de profondeur. La route était ici moins agréable, j'étais obligé de marcher en me courbant, pour être à moitié protégé par le peu de terre jeté du côté de l'ennemi, et encore le sommet de ce mince épaulement était-il écrété à chaque instant.

Ce mauvais pas fut lestement franchi; au bout du boyau, et après avoir pris haleine, une course vive à travers un terrain parsemé d'obstacles nous amena bientôt dans le jardin de la maison des

carrières, où le général de service à la tranchée passait la journée.

La route accidentée que je viens de décrire n'était pas celle des colonnes de travailleurs, mais je l'avais jugée plus sûre, et quoique un peu plus longue, je la prenais toujours.

Les boulets et les obus éclataient à droite et à gauche ; mais adroits comme des Peaux-Rouges, nous nous servions de tous les accidents de terrain pour éviter ces maudits engins.

Comme je traversais le jardin de la maison, marchant moins vite et respirant un peu, car j'étais à l'abri, je m'entends héler par un officier d'état-major qui me crie : «Eh ! les marins, où donc allez-vous, il est défendu de passer à cette heure-ci.» Je lui réponds que je suis porteur d'un ordre pressé de mon commandant et qu'il me faut, permis ou non, le porter à destination.

«Venez en tout cas vous en expliquer avec le général,» me dit-il, et tout en causant des charmes de la localité ; nous arrivons près de la maison ; elle était encore en assez bon état, quelques chevaux étaient sellés sous un hangar, et des hussards dormaient à la porte sur des bottes de paille. Je fus introduit, pendant que

mes deux matelots se mettaient à causer avec l'escorte.

Le général était jeune, blond, très-élégant dans sa tournure et dans ses vêtements; il m'accueillit on ne peut mieux, comme du reste le faisaient toujours les officiers de l'armée de terre, et me dit: «Mais mon jeune ami, ce que vous voulez «faire est fou; il passe entre cet endroit«ci et le clocheton tant de projectiles de «toutes sortes qu'il est défendu de traver«ser cette zône pendant le milieu du jour.»

«C'est vrai, mon général, mais j'ai des «ordres à porter et l'on ne m'a pas dit de «ne pas y aller si on tire de ce côté, car «on m'a donné deux matelots pour m'ai«der si j'étais blessé en route.»

«Eh bien! si l'on vous a donné l'or«dre d'y aller, moi je vous donne celui «d'attendre que le feu se ralentisse.» J'étais têtu, je le suis même encore; puis, dans la marine, l'obéissance passive et complète est tellement admise que je n'aurais jamais osé retourner près de l'amiral sans avoir rempli ma mission. D'autre part, c'était un général qui me donnait un ordre, comment l'enfreindre?

«Mon général, lui dis-je, on m'a «dit d'aller là, j'y vais; au surplus, «j'ai un ordre écrit de mon commandant; «si vous voulez mettre en bas: «j'ai em-

«pêché le porteur d'exécuter cet ordre», «alors je serai paré et je m'en irai le rap-«porter à celui qui m'a expédié; vous «vous arrangerez ensuite avec lui.»

«Eh bien! mauvaise tête, allez-y «donc, puisque vous y tenez, mais j'exige «que vous entriez ici en revenant pour «me dire si vous n'avez rien attrapé ; bu-«vez ce verre de Madère et puissiez-vous «dans une heure en venir prendre un «autre avec moi.» Il me donna une poignée de main, sourit en me voyant partir au galop et me souhaita bonne chance.

XI.

Une mission remplie. — Un second verre de Madère chez le général de Lourmel. — Une cigarette me sauve. — Sortie des Russes. — Le commandant Penhoat. — La cavalerie anglaise. — Les batteries 1 et 2. — Le brouillard. — Une fusillade russe. — Nous restons quatre. — Nos pièces enclouées sous nos yeux. — On nous crie : «Rendez-vous.» — La fanfare des chasseurs à pied. — Nous sommes dégagés et les Russes repoussés.

On devient très-bon topographe à la guerre, et on saisit du premier coup d'œil les moindres plis de terrain qui peuvent vous garantir de l'ennemi.

Nous voilà donc repartis tous trois décrivant des courbes de niveau ; un quart d'heure après nous étions sains et saufs au Clocheton, où je remettais mon ordre au colonel Raoul, major de tranchée : il m'assurait qu'on y donnerait suite et que le soir les objets demandés seraient prêts à être transportés par les hommes qui viendraient nous relever à la nuit.

Le retour fut heureux, et mon second verre de Madère fut, comme le premier, bu de bon cœur à la santé du jeune général, qui me gourmandait en riant et disant : «ces marins sont des endiablés.» Vous pouvez penser si j'étais fier devant les officiers de l'armée de terre ; aussi, après avoir pris congé du général, je m'informai de son nom auprès d'un des officiers de son état-major. C'était le général de Lourmel, et depuis lors je ne l'ai plus revu ; vingt jours après il était tué à deux cents pas de moi.

Le feu s'était ralenti et je revenais tout content à ma batterie, rendu gaillard par mes deux verres de Madère, mon compliment et ma mission remplie. Je marchais entre mes deux matelots dans le mauvais endroit de la tranchée, quand, pour faire une cigarette, je m'arrête et les fais passer tout deux devant moi. Ma cigarette allumée, je cours les rattraper, et

au moment où je les rejoins, un sifflement étrange passe entre eux et moi, et le dernier de mes hommes, tournant deux fois sur lui-même, tombe sur moi sans vie; je veux le retenir et son bras me reste dans la main. Le pauvre garçon était foudroyé : le boulet, arrivant par la droite, lui avait brisé le bras gauche, et ce ne fut qu'un cadavre que son camarade et moi rapportâmes à la batterie.

C'était le premier homme du *Napoléon* tué par le feu; jusque-là mon détachement avait eu l'heureuse chance de n'avoir que des blessés.

Ainsi va le monde : sans ma cigarette, c'était moi qui prenais la place de ce pauvre jeune homme, c'était moi qu'aurait emporté le boulet russe !...

Quelque temps se passa ainsi ; nous faisions le jour un feu modéré, qui nous attirait une riposte complétement dénuée de modération, et la nuit nous réparions nos avaries. Ajoutez à cela de fréquentes sorties de la garnison qui toutes les nuits tenaient en éveil les troupes de garde.

Une fois les colonnes russes surprirent les batteries 3 et 4, enclouèrent les pièces et s'y maintinrent énergiquement. Il fallut toute la vigueur d'une compagnie du 74ᵉ pour les en chasser.

Dans toutes ces sorties on entendait d'abord une petite fusillade d'un très-joli effet, car elle dessinait par une série de petites étincelles la ligne de nos tranchées; puis un peu plus loin des feux nourris annonçaient que l'on était plus près les uns des autres; enfin l'on entendait crier: «à la baïonnette! à la baïonnette!» et la mêlée commençait, mêlée terrible, pleine de barbares horreurs, de dévouements inconnus, lugubre drame caché par les épaisses ténèbres qui nous enveloppaient.

Les hourras des Russes se mêlaient aux cris de *vive l'Empereur!* mais bientôt la colonne russe battait en retraite, protégée par le feu terrible de la place. Evidemment à Sébastopol poudre et projectiles n'étaient pas rares, car c'était avec une sorte de furie que nos braves ennemis tiraient sur nous. De nos batteries nous regardions tout cela en spectateurs inactifs, nous mettant bien à l'abri de nos épaulements quand l'ouragan de fer passait et reprenant ensuite nos travaux ou nos conversations.

Ce fut vers cette époque (fin d'octobre) que notre camp s'accrut des marins du fort gênois, commandés par le capitaine de vaisseau Penhoat.

L'histoire a souvent enregistré des défenses célèbres, de forteresses résistant

jusqu'à la dernière extrémité ; je ne sais si dans ces faits de guerre il a été déployé autant de courage et de froide résolution que le commandant Penhoat en montra dans la circonstance que voici. Sa batterie, nous l'avons su depuis, était précisément placée sur la butte servant de cible au polygone des Russes, de sorte que les canonniers de la Quarantaine tiraient à coup sûr et chaque matin la démolissaient de fond en comble, démontant les pièces, crevant les embrasures et tuant les matelots servants. Aux questions qui lui étaient adressées, le commandant Penhoat répondait invariablement que ça n'allait pas mal et qu'il tiendrait encore longtemps. Le général en chef le fit engager à cesser son feu, mais il assura qu'avec quelques réparations, il ferait de sa batterie un endroit très-passable. Alors le lieutenant d'artillerie de Polignac vint la réparer tant bien que mal ; mais à peine avait-elle repris son feu, qu'elle était de nouveau rasée.

Le général Canrobert se décida un jour à aller lui-même féliciter ces marins si tenaces qui faisaient parler d'eux dans toute l'armée. Il trouva le commandant Penhoat dirigeant d'un air parfaitement tranquille le feu de la seule grosse pièce de 50 qui pouvait encore tirer ; toutes les autres

étaient hors de service et des mares de sang annonçaient assez ce qu'il avait fallu de courage pour persévérer dans une tâche aussi ingrate. Comme il était Breton, il ne fallut rien moins qu'un ordre des plus formels pour le décider à abandonner sa position. Le général en chef le félicita chaleureusement de sa belle conduite et mit son héroïque persistance à l'ordre du jour de toute l'armée.

C'est ainsi que la marine compta un fait d'armes de plus dans ses annales et que le commandant Penhoat, avec le petit détachement qu'il commandait, fit rejaillir sur tout le corps des marins débarqués une partie de sa glorieuse auréole. Evidemment nous étions très-bien posés dans l'estime de l'armée de terre et notre brigade navale se faisait une réputation telle que le meilleur accueil nous attendait toujours dans tous les camps et près de tous les généraux.

Ce fut dans une de ces promenades que les rares intervalles de notre pénible service nous permettaient, que je pus, le 27 octobre, visiter le champ de bataille de Balaklava.

Monté sur un excellent petit cheval tartare que Reille avait spécialement affecté à mon service, je me mis à descendre les

côteaux abruptes qui terminaient, du côté de Balaklava, le plateau que nous occupions.

Des monceaux de chevaux morts et ensanglantés jonchaient la plaine, indiquant l'emplacement de la terrible mêlée de la brigade de grosse cavalerie du général Scarlett. C'était pitié de voir ces beaux chevaux gris, des scotts greys, étendus dans la campagne, mêlés aux chevaux noirs des escadrons russes. Puis une longue traînée indiquait la marche suivie par la trop fameuse charge de lord Cardigan; il m'aurait fallu pousser jusque chez les Russes pour suivre cette terrible piste jusqu'au bout; aussi je tournai bride vers le milieu de la plaine, à la vue de quelques capotes grises flânant dans le lointain, et une heure après j'étais au 4e chasseurs d'Afrique, où le colonel Champeron et les capitaines de Bully et de Balzac me racontaient le combat de la veille.

Chacun connaît les détails d'une journée qui comptera parmi les plus glorieuses comme les plus néfastes de la cavalerie anglaise. Je crois que la somme de courage qui a été dépensée ce jour-là aurait suffi à illustrer n'importe quelle armée ; mais pourquoi faut-il que tant de braves gens,

de nobles cœurs aient été victimes de l'erreur ou de l'élan inconsidéré d'un officier d'état-major qui paya d'ailleurs de sa vie, dans cette affaire même, sa déplorable méprise ?...

Le 6 novembre, nous fûmes commandés, un lieutenant de vaisseau, un élève et moi, avec un faible détachement, pour aller faire quelques améliorations et réparations de peu d'importance aux batteries 1 et 2, alors silencieuses.

Le brouillard tombait épais et pénétrant, lorsque je pris la tête de mon petit détachement sur le front de bandière du camp; les matelots, enveloppés dans leurs longues couvertures grises, avaient laissé leurs sabres et leurs pistolets sous leurs tentes, considérant ces armes comme inutiles à 1100 mètres des Russes, et voulant s'éviter l'ennui de les porter d'abord et la peine de les nettoyer ensuite.

Au surplus, la troupe nous gardait, et depuis quelques jours officiers et matelots, nous avions tous pour seules armes de bonnes grosses cannes, qui nous étaient d'un grand secours au milieu des boues criméennes qu'il nous fallait sans cesse traverser.

Aussitôt arrivés à la batterie, et après avoir pris le service du détachement que nous relevions, chacun de nous cherchait

un abri contre ce vilain brouillard que le vent de mer chassait avec force et que nous recevions de première main, n'étant qu'à un kilomètre du rivage.

A six heures, un officier d'état-major nous prévient qu'on s'attend à une sortie et que nous devons nous préparer à la repousser.

Nous chargeons autant de pièces que nos quarante hommes peuvent en servir, et nous attendons patiemment le moment d'ouvrir le feu.

Quelques instants après, une vive fusillade s'engage sur notre gauche, on se répond de part et d'autre avec vigueur, puis nous entendons crier *vive l'Empereur ! à la baïonnette* ! et les balles cessent de nous arriver, pendant que les troupes de tranchée repoussent vigoureusement les Russes.

Nous allions commencer à tirer pour accélérer leur rentrée dans la ville, quand, en regardant derrière nous, nous apercevons une colonne de plusieurs milliers d'hommes se dirigeant vers la batterie 4 qui était à notre droite.

Mais ces hommes sont vêtus comme des Russes ! Mon Dieu, oui ! et à peine étions-nous revenus de notre stupeur que nous voyons les troupes de garde changer de direction et venir fusiller avec cette

colonne. Pendant ce temps, un officier supérieur d'infanterie vient nous prier de retourner nos pièces et d'ouvrir aussi le feu contre elle.

Autant aurait valu nous dire : «faites feu par la culasse», car il fallait huit chevaux et deux heures pour changer de place nos gros obusiers de 80. Cependant la colonne russe approchait. Nos matelots de tranchée étaient sans armes ; ils décampèrent, si bien qu'au bout de quelques minutes nous nous trouvâmes là seuls, trois officiers avec un second maître.

Les Russes sont à cent pas de nous : nous distinguons les officiers, nous entendons leur commandement, ils semblent vouloir compléter leur mouvement tournant, c'est à peine s'ils paraissent nous voir ; cependant, en passant devant nous, quelques compagnies font halte et nous envoient un feu de deux rangs bien nourri, mais inutile : les balles sifflent, s'aplatissent sur les canons ou s'enfoncent dans les gabions ; aucun de nous n'est touché. Alors les débris des troupes de soutien se rallient autour de nous, et pendant que les Russes s'emparent des batteries 1 et 2, on s'organise pour résister, mais que peuvent 2 ou 300 hommes isolés contre une masse aussi compacte, traînant derrière elle de l'artillerie de campagne.

Nos batteries sont prises, nos pièces enclouées presque sous nos yeux, et nous commençons sérieusement à nous demander si en rentrant à Sébastopol, les Russes ne vont pas nous emmener avec eux. Leurs officiers nous crient en français : «Rendez-vous, rendez-vous, vous voyez bien que vous êtes pris.» Mais voici qu'une fanfare de clairons sonnant la charge répond pour nous, et au même instant quelque chose de noir descend au trot un ravin, s'élance au plus épais des Russes, et y fait un trou.

Ce sont deux compagnies de chasseurs à pied qui, avec leurs larges sabres-baïonnettes et sans brûler une amorce, viennent ainsi nous dégager. On reprend l'offensive, et de nouveaux arrivants, conduits par le général de Lourmel, permettent aux nôtres de reconquérir le terrain perdu ; nos batteries sont reprises, non sans peine, car chaque traverse devient une redoute entre les mains des Russes, chaque canon coûte à reprendre la vie de bien des braves.

Enfin ils sautent par-dessus le parapet, nous les poursuivons, la baïonnette dans le dos, les menant jusque dans le village de la Quarantaine. Chacun sait le reste, et la mort du brave et téméraire général, et la retraite de nos troupes sous le feu meurtrier de la place.

XII.

Retraite des Russes. — Je sauve la vie à l'un d'eux. — Singulière lutte pour y parvenir. — Le chien d'un blessé. — Chasse aux chaussures russes. — Les types de l'armée moscovite. — Les armes russes. — Inkermann, jugement rétrospectif. — Les deux armées semblent prendre haleine. — Le lieutenant de vaisseau Bock et Saint-Roman. — Logés comme des princes. — L'ouragan du 14 novembre. — Les instincts culinaires se réveillent. — Un rata bienfaisant. — Attendrissement général.

En rentrant dans ma batterie pendant qu'on s'y battait encore, j'aperçois un officier français, un lieutenant de la ligne, qui, le sabre haut, menait ses hommes : un des derniers Russes se retourne, l'ajuste, et le pauvre officier tombe raide mort. On tire sur le Russe, qui reçoit une balle dans le pied ; il veut encore courir en abandonnant son fusil, mais il ne fait que quelques pas, et un instant après la retraite des siens continuant, nous nous trouvons bientôt près de lui. J'avais ramassé sur le champ de bataille le sabre d'un officier tué et j'allais de l'avant, quand je vois un de nos petits troupiers lever sa baïon-

nette pour larder le Russe. Celui-ci trouve assez de force pour esquiver le coup, et, me prenant la jambe pendant qu'il me baise la main, il me dit je ne sais quoi, qui évidemment signifiait : vous êtes officier, empêchez cet homme de me tuer.

Le fantassin voulait le percer, et à mes exhortations il ne répondait que ces mots : «C'est lui qui a tué mon lieutenant, je veux le lui rendre, je veux venger mon pauvre lieutenant», et il essayait toujours de transpercer le Russe qui se cachait derrière moi.

Je me lasse enfin de parler à ce troupier sans qu'il m'écoute, et après avoir épuisé ma rhétorique, je lui dis : «Cet homme est blessé, faites-le prisonnier, mais ne l'achevez pas ; au surplus, je suis officier et je vous donne l'ordre de vous retirer.»

Au lieu de me répondre, il se fend à fond, la baïonnette en avant ; mon Russe s'était découvert et allait en finir avec la vie ; heureusement, je commençais à m'échauffer dans cette singulière lutte, et non content de parer le coup avec mon sabre, comme je l'avais fait jusque-là, je riposte et la pointe de ma lame vient effleurer le cou du soldat ; puis je saute sur lui, je l'empoigne et lui dis : «Si tu touches cet homme, tu es mort.» Alors,

tout penaud, sa colère étant tombée : «C'est vrai, mon lieutenant, me dit-il, vous avez raison, et je vous remercie de m'avoir empêché d'être un lâche en tuant un blessé.»

Je donne l'histoire pour ce qu'elle est, sans vouloir le moins du monde jeter un blâme sur nos soldats, si terribles dans les combats, si humains après la victoire.

Mais on comprend qu'un pauvre troupier qui aime son officier, ait eu au premier moment une sorte de furie contre celui qui venait de le tuer.

Nos pièces étaient mal enclouées, et quand vint le commandant Penhoat avec 200 matelots pour réarmer les deux batteries, ce fut l'affaire de quelques heures de déblayer la place, d'enlever les cadavres et de désenclouer les pièces, pour recommencer un feu nourri, qui montrait aux Russes que leur dégât avait été vitement réparé.

Cette surprise sur la gauche avait été admirablement combinée et méritait un plus heureux succès ; une fausse attaque avait occupé nos troupes : pendant que la colonne russe, forte de quatre à cinq mille hommes, avait, en longeant la mer, complétement tourné nos lignes et n'avait été aperçue qu'une fois sur nos derrières.

C'est la seule fois où j'ai vu les Russes

de près, et j'avoue que cela m'a fait les juger très-avantageusement : il n'est pas possible d'avoir plus de tenue, plus d'ordre que n'en montraient là leurs troupes. Leurs officiers étaient superbes d'élan et de courage, enlevant leurs hommes, les ramenant au feu, se montrant partout et payant noblement de leur personne.

Nos tranchées étaient pleines de cadavres, au point que dans certains endroits on n'était plus à l'abri des coups de la place. Le lendemain fut employé à enterrer les morts, recueillir quelques blessés qui, dans la nuit, avaient regagné nos travaux, et à mettre un peu d'ordre dans toutes nos batteries.

Je me souviens d'un pauvre Russe blessé, que l'on voyait de temps en temps se soulever à quelques centaines de pas en avant de nos tranchées ; près de lui un chien tantôt courait en aboyant, tantôt lui léchait les mains, puis venait vers nous et semblait nous inviter à aller soulager son maître.

Tout le monde était ému de pitié et quelques hommes résolus enjambèrent l'épaulement pour l'aller chercher ; mais, à peine découverts, ils furent assaillis par une fusillade et une canonnade telle qu'ils durent revenir chercher un abri ; je crois même que l'un d'eux fut blessé.

Evidemment les Russes ne voyaient pas celui des leurs que nous voulions sauver. Les officiers durent empêcher leurs hommes de s'exposer ainsi, et on attendit la nuit pour aller chercher ce pauvre malheureux.

Ce fut, hélas ! trop tard et on ne trouva plus qu'un cadavre. On l'enterra sur place et nos hommes voulurent ramener le chien fidèle qui l'avait si vaillamment veillé, mais il s'échappa en courant vers la ville. Pendant plusieurs jours nous le vîmes couché sur la tombe de son maître, puis il disparut.

Le combat du 6 novembre s'étant presque entièrement passé derrière nos lignes, je pus le lendemain examiner à loisir le champ de bataille restreint que nous occupions. Les blessés français et russes étaient déjà enlevés, mais on n'avait point encore songé aux morts. Pendant qu'on creusait dans un ravin deux grandes fosses, l'une pour les Français, l'autre pour les Russes, des corvées d'hommes armés de civières allaient de tous les côtés charger les cadavres et les arrangeaient en ordre devant la fosse qui allait leur servir de dernier campement.

Pas un Russe n'avait de chaussures, et comme je m'en étonnais, les ayant tous

vus la veille fort bien bottés, un sergent qui dirigeait la lugubre besogne me fit remarquer que c'était précisément parce que de leur vivant ils étaient très-bien chaussés que nos troupiers s'étaient appropriés leurs excellentes demi-bottes, très-souples et en cuir de Russie. Je dois même ajouter que ceux dont les capotes étaient neuves en avaient été débarrassés pour fournir à nos ingénieux soldats du bon drap qui leur permit de mettre des pièces à leurs habits usés.

Les différents types de l'armée moscovite se pouvaient très-bien reconnaître sur le bord de cette fosse béante. A la guerre on a bien vite pris le dessus de certaines émotions très-vives dans la vie civile : je passais mes Russes morts en revue comme s'ils avaient été en vie et capables de répondre à mes questions.

Pendant l'action, les simples soldats sont généralement un peu lancés et pris de vin, dans les sorties surtout : on leur fait fumer de l'opium en petite dose (m'a-t-on dit) et ils sont dans une sorte de rêve animé, jusqu'à ce qu'une blessure et une bonne saignée les ramène à la réalité de la vie et en fasse de nouveau de braves paysans un peu trop obséquieux, mais ayant l'air bon et honnête. Les grandes capotes grises les grandissent, leur bon-

net sans visière découvre le front, et leurs moustaches blondes et droites leur donnent un air réellement militaire, surtout quand ils vous chargent en masse.

Le type tartare était le plus rare; il n'est ni beau ni imposant, les yeux sont petits, un peu en biais, comme ceux des Chinois. Le nez retroussé et épaté donne à la physionomie une tournure vulgaire que leur petite taille et leur teint jaune ne relèvent point. Mais chez les vrais Moscovites, c'est autre chose; les beaux spécimens de la race étaient nombreux et imposants: ce sont de beaux soldats grands, d'un blanc mat qui n'est pas le nôtre; leur nez est droit, admirablement bien fait et rappelant les profils grecs; leurs lèvres sont minces, celle d'en haut surtout, ombragée par une moustache ni blonde, ni rousse, mais presque blanche filasse, si je puis m'exprimer ainsi; leurs yeux sont généralement bleus clairs et le regard est un peu terne et noyé.

Les simples soldats que nous avions devant nous étaient presque tous très-jeunes; les sous-officiers seuls semblaient de vieux troupiers: leurs favoris grisonnants rejoignant leur moustaches, rappelaient ces types de vieux grenadiers si bien rendus par Charlet.

Les armes laissées sur le champ de

bataille indiquent une organisation bien entendue, les fusils sont un peu longs, et la crosse en est trop mince et trop courte. Les carabines de précision sont faites à Liége, et sont plutôt des armes de chasse que des armes de guerre.

Mais ce qui est admirable, ce sont leurs munitions: cartouches et bombes ou obus, tout cela est parfaitement bien conditionné, et serait plutôt supérieur qu'inférieur aux objets similaires qui sortent de nos arsenaux.

Je m'arrête ici dans cette nomenclature peu intéressante pour ceux qui ne sont pas du métier; j'ai retrouvé tous ces détails, dans une lettre écrite sous l'impression de ce petit champ de bataille; on me pardonnera d'être long en songeant que je suis exact.

Ce combat de gauche n'a d'ailleurs été qu'un épisode de cette célèbre journée du 6 novembre, immortalisée sous le nom de bataille d'Inkermann.

J'ai été voir trois jours après le combat, le fameux ravin où des masses de Russes furent mitraillés, lors de leur retraite, par les audacieuses batteries du commandant Laboussinière.

Dans les taillis qui y conduisent on voyait encore des cadavres, des armes,

des uniformes, et au fond des centaines de chevaux tués, qui exhalaient une terrible infection.

Peu d'attaques ont été mieux combinées que celle d'Inkermann, et il a fallu toute la solidité britannique, comme toute la furie française pour ressaisir la victoire, prête à déserter nos drapeaux.

Si l'attaque de Balaklava par le général Liprandi avait été plus vigoureusement menée, et si au lieu de cinq mille hommes, l'attaque de gauche en avait compté dix mille, je crois que nous étions bien malades ; en tout cas, le général en chef russe n'aurait rien eu à se reprocher, la conception de son plan eût été complète, et il eût fallu aux armées alliées, outre tout leur courage, une protection bien marquée de la Providence pour n'être pas jetées à la mer.

Après cette rude secousse, les deux armées semblèrent vouloir prendre haleine : il ne fut plus question d'assaut, et notre vie devint d'une monotonie insupportable.

Les éléments allaient se charger de donner à notre situation le piquant qui lui manquait. Les pluies, les coups de vent, les boues de Crimée commençaient à nous favoriser de leur présence, et pendant

plusieurs jours il ne fut question que des moyens de se garantir de l'humidité.

Les caoutchouc, les bottes grasses, les vêtements de toiles peintes furent à l'ordre du jour ; on fit des rigoles tout autour des tentes et les camps furent draînés à ciel ouvert avec un soin tout particulier.

Tout cela prit une huitaine de jours, pendant lesquels on ne tira que peu le canon.

Le 13 novembre, le temps commença à se faire, on voyait qu'il voulait nous donner un échantillon de sa puissance ; le vent de mer nous fouettait sur notre grand plateau dénudé et nous pénétrait malgré nos pelures ; une pluie fine et serrée n'abattait pas du tout le vent, quoi qu'en dise le proverbe, et le soir, en rentrant de la batterie, j'étais ce qu'on peut appeler percé à fond.

Mon camarade de tente, Saint-Roman, était alors blessé et couché sur son hamac, le corps tout meurtri par des pierres qu'un obus lui avait jetées en éclatant. Ils étaient dans la batterie 26 *bis*, deux officiers éminemment hostiles aux épaulements, le lieutenant de vaisseau Bock et Saint-Roman.

On les voyait toujours en dehors des terrassements, flânant à l'extérieur des

tranchées et se moquant des embuscades russes, qui, placées en avant du bastion du mât, les canardaient à cœur joie.

Je dois dire, à la honte des tireurs russes, qu'ils ne reçurent jamais une balle, mais les artilleurs du bastion pointaient mieux. Saint-Roman pourrait encore l'affirmer; quant au pauvre capitaine Bock, il n'est plus là pour le dire : un jour qu'il regardait le bastion avec sa longue-vue, il sortit tout le haut du corps pour être plus à son aise, selon sa louable habitude, et un boulet de plein fouet brisa sa lunette en mille morceaux et le renversa inanimé sur le sol de sa batterie.

Mais revenons à ma tente qui tremble sous les efforts du vent; j'aurais dû dire mes tentes, car un jour que personne ne nous voyait, nous avions, Saint-Roman et moi, dérobé une vieille tente et en avions doublé la nôtre, de sorte que nous étions logés comme des princes. J'avais renforcé les montants, enfin je me croyais bien à l'abri; cependant, sur la demande de Saint-Roman, je passai une inspection minutieuse, je vérifiai tous les piquets et, en me couchant, je lui signifiai que nous étions à l'abri de toutes choses, sauf de la bombe.

On a certes bien le droit de dormir d'un sommeil un peu dur après 24 heures de

batterie, mais on m'accordera cependant que plusieurs paires de bottes qui vous arrivent sur la figure sont bien capables de réveiller le plus enragé dormeur. Aussi le 14 novembre au matin je me sentis réveillé par un ouragan de bottes, de souliers, de fourreaux de sabres qui se précipitaient sur moi, lancés par le seul bras qui fut laissé intact à mon camarade, mais c'était évidemment le bon, car les coups étaient bien dirigés. Je me lève en sursaut, croyant à une attaque des Russes, et je vois un de nos montants de tente cassé et frappant ce pauvre Saint-Roman qui ne pouvait que m'appeler et recevait sur son corps meurtri tous les coups redoublés que lui appliquait l'ouragan.

Je capelle en double mes habits, et avec un vieux fusil russe qui me tombe sous la main, je soutiens la tente de mon mieux et m'efforce de résister à la violence du vent.

L'ouragan du 14 novembre était venu fondre sur l'armée et lui offrir une lutte nouvelle. Sauf une dizaine de tentes, dont la mienne fit heureusement partie, toutes celles de notre camp furent renversées. Il y eut cinq à six minutes d'une violence irrésistible qui nous parurent un siècle, et quand on put se traîner à quatre pattes

pour aller un peu à la découverte, on se crut sauvé.

Il faisait cependant encore une telle tempête que marcher debout était complétement impossible. Chacun courait après ses effets. Les papiers, les vêtements erraient à l'aventure dans le camp et de dessous les tentes renversées ; des gens en chemise et demi-nus sortaient tout effarés et couraient après leurs biblots épars.

Telle était la partie risible de cette scène, mais elle avait aussi son côté tragique ; nous étions tous en trop grande communauté de sentiments avec nos camarades de la flotte pour ne pas songer à eux pendant ce coup de vent.

Chacun en connaît les déplorables résultats et l'énergie avec laquelle les marins des escadres alliées luttèrent contre l'ouragan.

A terre, toute la matinée offrit une scène de désordre indescriptible : tous les chevaux attachés au piquet s'échappèrent, et on les voyait passer par bandes de deux ou trois cents à travers les camps, courant comme des fous et gagnant le fond des ravins escarpés qui sillonnent le plateau de Cherson, essayant, mais en vain, de se dérober à la fureur des éléments.

Les hommes eux-mêmes étaient tout

démoralisés en voyant leurs petites tentes renversées, leurs tanières pleines d'eau et leurs cuisines sens dessus dessous.

On fit peu la soupe ce jour-là dans les camps des armées alliées, cependant on la fit, et je puis en garantir au moins une, vu que j'en fus l'auteur.

Dans une tente de matelots du *Napoléon* on était parvenu, comme dans la mienne, à résister à l'ouragan. Vers midi, une petite fumée sortait des coins de ce refuge et attira mon attention. Plusieurs de mes camarades et moi, qui faisions popotte ensemble, étions occupés à grignoter du biscuit bien dur et du bœuf salé fumé, mais non cuit.

Tous mes instincts culinaires se réveillèrent à la vue de cette fumée, qui m'indiquait, à n'en pas douter, qu'un feu brûlait là pour quelques-uns de nos hommes.

Nos cuisiniers étaient je ne sais où ; je m'emparai donc d'une grande gamelle, avec de l'eau, du sel et un peu de bœuf, quelques oignons et je crois aussi un petit flacon d'huile qui gisait dans la cambuse de nos cuisiniers, et me voilà parti, promettant à mes collègues de leur servir sous peu un des rares rata qui seraient mangés ce jour-là en Crimée.

Les hommes qui avaient le feu, objet

de tous mes désirs, étant de mon bord, il me fut possible de mettre ma casserole près des leurs. Chacun me donna un coup de main pour éplucher les oignons, nous trouvâmes même un peu de julienne pressée qui, mélangée à tous les ingrédients dont j'ai parlé plus haut, me permit sur les deux heures d'offrir à notre petite bande une soupe chaude et un rata bienfaisant. Quand j'arrivai avec mes plats fumants, il y eut un attendrissement général, et si ma gloire fut modeste dans ce moment-là, elle fut aussi pure qu'incontestée.

XIII.

Construction d'une maison. — L'hôtel des *Trois-Mulets* est résolu. — A la recherche d'une faîtière. — On la trouve chez les Russes. — Son histoire par M. de Marivaux. — Un Allemand et un Parisien. — Un punch. — La laitue, une balle évite la peine de la couper. — Le service au camp. — Le service à la batterie. — Une vie morale pour l'esprit et le cœur.

La tourmente du 14 nous donna sérieusement à penser, et il fut convenu dans notre petit cercle d'officiers, qu'une maison en pierre serait construite avec l'aide de

chacun et nous servirait de carré, de salle à manger, de salon et de cambuse pour serrer nos provisions.

La discussion fut vive : les uns prétendaient que l'assaut allait être donné, et qu'une fois dans la ville, notre baraque nous deviendrait inutile ; que dans tous les cas nous n'aurions même pas le temps de la construire.

D'autres faisaient valoir l'énormité du projet, les difficultés à vaincre, l'impossibilité de se procurer des fenêtres, des poutres pour le toit, etc., etc.

Cependant le vent était aux constructions plus ou moins monumentales ; certaine demeure élevée à l'autre bout du camp par les officiers du *Jean-Bart*, nous empêchait de dormir.

Décidément des gens comme nous ne devaient se laisser battre par personne, et l'hôtel des *Trois-Mulets* fut résolu. Le plan en fut étudié avec soin par l'enseigne Boris du *Napoléon*, sorti le premier de l'Ecole navale et comme tel, reconnu le plus apte à concevoir une architecture simple, élégante et de bon goût.

Après avoir repoussé des croquis mauresques et autres, nous rabattîmes nos prétentions à un simple carré long de 3 mètres sur 2, haut de 7 pieds, avec une

fenêtre au midi et une porte au levant, le tout recouvert d'un toit.

Rien de plus modeste, comme on voit, et cependant nous fûmes taxés de présomptueux ne reculant devant aucune difficulté.

Boris, l'architecte, céda ses droits à M. de Marivaux, qui s'était illustré dans la construction de la batterie n° 11, et auquel cette gloire valut le titre de maître-maçon entrepreneur responsable ; je dois dire que ce ne fut pas la seule récompense que son zèle infatigable lui valut, et que le grade de capitaine de frégate vint le trouver quelque temps après. Mais revenons à notre hôtel. Le plan fait, il fallut des matériaux et des ouvriers. Nos matelots consultés ne demandèrent pas mieux que de nous donner un coup de main : les uns se firent porteurs, et dans les murs en pierre sèche qui séparent en Crimée tous les héritages, nous eûmes bientôt trouvé les matériaux nécessaires ; un gabier de grand mât du *Napoléon* se fit maçon, la boue glaizeuse remplaça le mortier, et en quelques jours, les quatre murs étaient élevés.

Les officiers du *Jean-Bart* ne se moquaient plus de nous ; les officiers supérieurs nous regardaient même d'un œil d'envie ; enfin il n'était plus question dans

le camp des marins que de l'hôtel des *Trois-Mulets*.

Quand les quatre murs furent élevés, la question du toit devint d'un intérêt palpitant; chacun se procura un ou deux chevrons plus ou moins tordus et vermoulus, mais notre édifice réclamait, comme couronnement naturel et indispensable, une faîtière...

La faîtière! comment trouver une poutre de 3 mètres de long, d'un seul morceau et assez forte pour porter tout le toit? Il n'est pas d'idées biscornues qui ne furent mises en avant pour trouver cette faîtière; les uns voulaient en faire venir une de Constantinople, les autres proposaient d'aller de nuit voler un bout-dehors ou un esparre quelconque sur un navire marchand en rade de Kamiech. Enfin c'était une désolation universelle, et nos quatre murs étaient là, attendant tristement leur couverture.

Cette attente se prolongeant, nos actions baissèrent; nous voyant dans le pétrin, on se mit à nous gouailler.

«Les sybarites! les aristos! c'est bien «fait! pourquoi vouloir l'impossible? ça «vous apprendra à humilier le pauvre «monde! la tour de Babel!» etc., etc , et les lazis de pleuvoir dru comme grêle.

Nous étions un soir à dîner sous la tente.

Marivaux ne revenait pas de la batterie et nous l'attendions en soupant, quand la porte s'entr'ouvre ; il entre d'un air superbe et d'un geste noble nous dit : «Messieurs, allez voir, elle a 4 mètres et 30 sur 20 d'équarissage» ; voyez plutôt sa tête ; et le bout d'une superbe poutre portée par deux grenadiers de la légion, fut introduit dans la tente.

Changement à vue : on embrasse Marivaux, on embrasse la poutre, les grenadiers ; enfin, c'est une joie aussi vive que peu contenue : on décide que les cuisiniers seront invités à griser à fond les deux soldats et que tout en prenant un punch d'extra, Marivaux nous racontera l'histoire de la poutre.

Ce n'est pas l'histoire de la guerre de Crimée que je fais ici, le lecteur s'en doute bien ; mais enfin je prends la liberté de lui rappeler que j'écris mes souvenirs et que les événements sont grands pour les uns, petits pour les autres : cela dépend de la lunette par laquelle on les regarde.

Le général en chef attendait deux divisions de renfort pour donner l'assaut ; nous attendions notre poutre. La poutre est là, vive la poutre !

Quand la flamme bleue du punch commença à flamber dans la vaste gamelle

qui nous servait de bol, nous prîmes place autour, les uns sur des hamacs tendus sur quatre piquets, d'autres sur une caisse à biscuit, un autre sur une boîte à obus, et les doyens sur deux pliants rapportés du bord.

«Messieurs, dit alors Marivaux, j'ai été «prendre cette poutre à Sébastopol ou à «peu près ; j'avais toujours cru qu'il y en «avait de reste, et maintenant j'en suis «sûr.»

Nous étions déjà ce qu'on peut appeler faits au feu, et personne parmi nous ne passait pour capable d'hésitation; mais aller prendre une poutre aux Russes, c'était un peu fort, et un léger murmure d'étonnement interrompit l'orateur.

«Vous avez beau dire, tout ce que vous voudrez, c'est comme ça, et voici l'histoire :

«Depuis quelques jours, j'étais chargé d'étudier un emplacement sur l'extrême gauche, où l'on veut établir une batterie : de ce côté, la tranchée se rapproche de la mer et vient passer tout près du faubourg de la Quarantaine ; cette espèce de village est occupé la nuit par des postes de tirailleurs russes qui le jour l'abandonnent, tandis que notre tranchée est presque toujours gardée par des troupes de la légion ; j'avais un jour entendu deux

soldats, un Allemand et un Parisien, se féliciter d'avoir trouvé chez les Russes un bûcher bien approvisionné, où personne n'allait puiser et qui devait leur éviter longtemps l'ennui d'aller à la corvée du bois. Le premier objectait, il est vrai, qu'une fois ou l'autre ils couraient risque d'être pincés par quelques balles des tirailleurs ennemis, gens pas manchots du tout : possible, répliqua le second, mais j'irai cependant encore une ou deux fois, car il y a, en outre, dans le jardin quelques pieds de salade qui ne feraient pas mal dans la marmite et que je couve des yeux depuis plusieurs jours.

« Cette conversation fut pour moi un trait de lumière. Je voulus en avoir le cœur net et je fis causer ces deux braves : ils m'apprirent alors que dans ce village de la Quarantaine, il y avait toute une mine de richesses inexplorées et que poutres, portes et fenêtres étaient ce qui y manquait le moins. Aussitôt, affaire conclue. Mes deux gaillards s'engagèrent à m'aller chercher à la nuit tombante l'idole de mes rêves et à la choisir longue, forte, solide, élégante même si faire se pouvait, et d'un équarissage suffisant.

« Ils ont tenu parole, et à peine l'astre du jour était-il au déclin de sa carrière, que, semblables à des Peaux-Rouges en cam-

pagne, ils partirent à la conquête de cette bienheureuse faîtière.

« Ils ont fait un peu de bruit en l'arrachant, et les Russes, avertis, leur ont envoyé quelques coups de feu... mais peu importe... Enfin, la poutre est à bas, ils la chargent sur les épaules, le Parisien marche devant, le Bavarois derrière, et moi, sur les ailes, je protége la retraite. Alors la fusillade recommence; on nous a vus, et les balles pleuvent autour de nous.

« Au bout de cent pas, le Bavarois s'arrête flegmatiquement et dit au Parisien : « A ton tour maintenant, j'ai porté le « mauvais bout, viens prendre ma place. » Et les voilà changeant de position; ils avaient fait le calcul bien simple que, l'un protégeant l'autre du feu de l'ennemi, il était de toute justice de répartir les chances, et tous les cent pas une halte et un changement de front venait rétablir l'égalité ; nous avons ainsi regagné la tranchée, et vous savez le reste. »

Cette narration fut accueillie par d'unanimes acclamations. Le punch fut bu à la santé de l'entrepreneur, puis chacun gagna sa couche, car le lendemain nous étions pour la plupart de service.

En passant devant la tente de nos hommes, nous pûmes voir que nos recomman-

dations avaient été ponctuellement suivies.

Le Bavarois racontait dans son jargon je ne sais quelle histoire à notre cuisinier corse, et notre petit domestique, matelot bas-breton, l'interrompait dans un français douteux, rectifié par le Parisien pur sang. Ils causèrent longtemps, car le lendemain mon café se fit attendre, lorsque les clairons rappelèrent sur le front de bandière les troupes de service ; mais nous avions la faîtière.

Le reste fut un jeu ; la porte et la fenêtre vinrent de chez le même fournisseur, nous eûmes même la salade, mais ce fut le dernier trophée, car en portant la main à la racine de cette bienheureuse laitue, le Parisien reçut une balle qui lui évita la peine de la couper. Pour nous, nous étions dès lors les plus cossus du camp, cela nous suffisait ; nous avions été obligés de refuser énergiquement les offres de nos deux pourvoyeurs, qui, pour quelques bouteilles, auraient été nous chercher les cloches de la cathédrale de Sébastopol, si nous les en avions priés.

Mais j'ai parlé des *Trois-Mulets* sans dire pourquoi notre hôtel reçut ce nom. En argot maritime, un enseigne de vaisseau est un mulet, tout comme en style militaire, un mulet s'appelle un ministre. Or, il y

avait trois enseignes dans notre bande, et cela suffit à nos camarades pour désigner ainsi notre hôtel. Evidemment humiliés par l'air imposant de l'édifice, ils voulurent nous rabattre le caquet en le gratifiant d'un aussi modeste surnom.

Tout en construisant le *Trois-Mulets*, l'armée française continuait le siége de Sébastopol; les travaux de tranchées et de batteries se poursuivaient, des renforts allaient arriver.

Enfin le *festina lente* des anciens était à l'ordre du jour.

Nous commencions ce long hiver, si dur, si monotone, qui devait mettre la furie française à une si rude épreuve et montrer que nos soldats savent se prêter à toutes les circonstances, se plier à toutes les nécessités de la guerre et développer, quand il le faut, autant de constance et d'obstination que de vigueur et d'entrain.

Un jour au camp, un jour à la batterie, tel était notre vie ; les moindres incidents étaient regardés comme de vrais événements, comme dans les longues traversées, quand un bâtiment est pris par les calmes des tropiques, la prise d'une dorade, la vue d'un oiseau, la querelle de deux hommes sont regardés comme des circonstances de premier ordre, dignes

pendant plusieurs jours d'occuper tout l'équipage.

Le matin, à quatre heures, on entend les maîtres de gardes et les matelots du poste de service, parcourir le camp en criant : «As-tu entendu les cuisiniers ! debout, debout, debout !» et cela avec cette intonation d'abord vive, puis traînante, qui caractérise les cris du bord. Si le lecteur a un marin sous la main, qu'il se fasse crier cette phrase sur le ton qu'y met le maître du quart, lorsque, la nuit, les sifflets ayant terminé leur mélodie, on l'entend dire : «As-tu entendu les tribordais ! debout, debout, debout, au quart !» et ledit lecteur aura une idée de la manière dont les marins pratiquent l'harmonie.

Les cuisiniers de chaque tente sortent et vont préparer le café pour ceux qui se rendent à la batterie : café bouilli et préalablement pilé avec un boulet dans une gamelle, ou, comme je l'ai vu souvent, avec un biscaïen au fond d'un éclat de bombe russe.

Voilà de la couleur locale, j'espère. Une demi-heure après, le café est pris, les hommes sont habillés, armés, et le clairon rappelle sur le front de bandière ; les sous-officiers font l'appel, les officiers le rendent au capitaine de camp; puis : par le flanc droit, droite ! par file à gauche, mar-

che! et chaque petit détachement s'enfonçant dans les ravins, va relever à la batterie celui qui y a passé vingt-quatre heures.

En arrivant, on reçoit le service de l'officier qu'on remplace, on l'organise pour la journée et quand le jour paraît, on tire par pièces un nombre de coups fixé par l'officier supérieur de ronde : chaque coup est discuté, critiqué et jugé par l'officier placé dans l'observatoire, c'est-à-dire caché derrière quelques sacs à terre dans un coin de la batterie.

Vers midi, le capitaine de frégate de service fait sa tournée, soit seul, soit accompagné de l'amiral; on rend compte du nombre de coups tirés, des blessures, des morts, des démolitions, des effets du tir, de l'état des routes aux poudres, etc.

A deux heures, un général d'artillerie passe; on lui rend compte pour la forme des effets du tir, il vous adresse un compliment sur l'habileté des chefs de pièce de la marine, les talents des officiers, etc.; on salue, et le général s'en va en dire autant dans d'autres batteries.

Le soir on se blottit dans un coin, s'il n'y a rien à faire; sinon, on se livre à un petit tir anodin, à seule fin d'empêcher les Russes de dormir, ou bien, s'il y a des

dégâts considérables, on les répare à l'aide de corvées d'infanterie.

Ajoutez à cela deux repas de viande froide, et vous aurez le bilan d'une journée ordinaire.

Au camp c'est encore plus simple : déjeuner à la fourchette à neuf heures, soupe et rata ; inspection à dix heures, visites chez l'un et chez l'autre ; à quatre heures, dîner, soupe et rata, petite partie de blague entre camarades, et coucher à six heures, quelquefois à sept heures.

Je crois qu'il est difficile de trouver une vie plus morale, plus régulière et plus propre à former l'esprit et le cœur do la jeunesse.

XIV.

Un obusier embourbé. — Saint-Roman renversé par une bombe. — «Pas si vite s'il vous plaît.» — A plat ventre devant une bombe. — Déjeuner chez l'amiral Bruat sur le *Montebello.* — Une journée à bord. — Retour au camp et huit jours d'arrêt. — Un dîner au 4e chasseurs d'Afrique. — Trente chiens veulent me croquer. — Un *steeple-chase* nocturne. — Le premier grade, les Aiguillettes. — Officiers et matelots. Relations entre eux. — La neige. — Le bois. — Un Irlandais petite Sœur des pauvres. — La religion premier lien entre les hommes. Vie isolée des alliées. — L'union fait la force.

Le remplacement des pièces démontées par l'ennemi ou usées par le tir était toujours fécond en épisodes; nos gros obusiers de 80 étaient si lourds pour les voitures de l'artillerie qu'elles s'embourbaient souvent. Un soir une d'elles s'affaissa et il fallut 30 chevaux, puis 30 hommes avec des leviers pour la faire démarrer, mais tout ce bruit avait attiré l'attention des Russes; et boulets, bombes et obus commencèrent à pleuvoir.

Deux cents pas plus loin, second embourbement; enfin, d'arrêts en arrêts, on arrive à la batterie. Pendant que la pièce était en l'air, sous une chèvre, arrive une bombe qui brise un des montants de la chèvre et fait tomber avec fracas l'énorme poids qu'elle supportait; Saint-Roman, entraîné dans cette chute, manque être écrasé ; il se relève, et croyant la bombe éclatée, il veut aller voir le dégât de plus près. Au même instant, la bombe qui fusait toujours, éclate, le renverse dans un trou, le couvre de terre et le laisse sur le carreau tout étourdi.

L'enseigne de service s'écrie: «Il est tué ; quatre hommes pour l'emporter !»

Mais voilà Saint-Roman qui se relève et leur dit : «Pas si vite, s'il vous plaît, je n'y tiens pas.» En effet, il n'était que contusionné. Malheureusement tous ne s'en tiraient pas aussi heureusement, et l'histoire de bien des morts obscurs pourrait venir ici augmenter le nombre de mes pages.

Il y avait des jours où presque personne n'était touché dans une batterie ; d'autre fois, au contraire, la mort semblait s'acharner après certains coins de nos tranchées.

J'avais, outre mon détachement, des auxiliaires de la troupe, jeunes soldats de bonne volonté qui nous étaient envoyés

pour grossir nos rangs éclaircis par les boulets russes.

Nous nous servions de ces jeunes gens comme de pourvoyeurs ; ils allaient et venaient en riant, portant à deux les caisses à obus dont le contenu était adressé à l'ennemi. A peine la journée commencée, l'un de ces petits troupiers, passant devant une embrasure, reçut un boulet de plein fouet qui le décapita complétement et d'une façon aussi nette qu'aurait pu le faire une guillotine ; sa cervelle nous couvrit, son camarade et moi, d'une mousse sanglante et frappa de stupeur tous ces nouveaux venus.

A midi, quand vint la soupe, le sang et des débris de tête flottaient encore dans les flaques d'eau de la batterie ; pas un des auxiliaires ne toucha à son pain ; quant à nos matelots et à nous, c'était chose trop commune pour nous ôter l'appétit.

Une autre fois, j'eus l'heureuse chance de préserver un de ces jeunes conscrits d'une mort à peu près certaine ; je le rencontrai dans un boyau, bien à l'abri des boulets, portant dans une quantité de gamelles la soupe à ses camarades.

Comme nous allions nous croiser, tombe juste entre nous deux une énorme bombe qui se met à fuser ; je me précipite à plat

ventre et ma tête n'était pas à plus de cinq pieds du terrible projectile: à cette distance-là, et bien couché, le danger était moins grand, mais mon pauvre fantassin restait là debout, tout ahuri; je n'ai que le temps de lui crier : «couche-toi comme moi», et voyant qu'il ne m'écoute point, je prends ma canne et la lui jette à travers la figure, en guise d'avertissement.

A peine était-il à terre que la bombe éclate, nous fendant les oreilles de son bruit affreux, et nous nous trouvons, moi, la soupe, le troupier, les gamelles et le culot de la bombe, au fond d'un trou et tout couvert de terre.

Je vois encore ce pauvre garçon, se lamentant sur le sort de ses gamelles, désespéré de ce que ses camarades ne voudront pas croire que c'est une bombe qui a renversé leur marmite.

Le 2 décembre, le soleil d'Austerlitz resta caché. A l'armée, on croit aux anniversaires, et on avait espéré qu'une action quelconque viendrait rendre un nouveau lustre à ce deuxième jour du mois des neiges; mais il n'en fut rien. Le 3, je reçus une invitation à déjeuner chez l'amiral Bruat; c'était pour recevoir de ses mains la médaille militaire. Ce ne fut pas sans une certaine émotion que je foulais de nouveau le pont de ce vieux *Montebello*

où pour moi chaque coin renfermait un souvenir. Après l'inspection, on ouvrit un ban, et l'amiral donna à l'aumônier l'accolade et la croix de la Légion-d'Honneur; au maître-infirmier, à moi et à deux sous-officiers, la médaille militaire.

Puis l'équipage défila devant nous, propre, bien tenu, et bien différent de nos pauvres matelots du camp, si fatigués par leurs travaux excessifs. Je voyais passer là beaucoup de ces bonnes figures de marins que j'avais vu malades pendant le choléra, puis convalescents à Varna et, qui en passant me jetaient des regards empreints de toute autre chose que de haine. Le déjeuner fut gai, l'amiral me fit raconter une foule d'histoires du camp et termina en me disant que ma proposition pour le grade d'élève de 2e classe lui était passée par les mains et qu'il m'avait chaudement recommandé au ministre.

Au poste où je passai la journée, mes camarades me reçurent cordialement. Je pus causer avec Fitz-James, que je n'avais pas revu depuis la mort de ce pauvre Labourdonnaye. Puis je fus courir les batteries, échangeant de bonnes poignées de mains avec les gens de l'équipage. Ça a été là une de mes bonnes journées, et le lendemain, en regagnant le camp, j'étais tout content et regaillardi.

J'y fus accueilli par huit jours d'arrêt, pour n'avoir point prévenu à temps certain officier que je me garderai bien de nommer et qui n'a jamais manqué de me pincer quand il en a trouvé l'occasion.

Cette petite course et ces huit jours d'arrêt me poussèrent tout doucement jusqu'au 16 décembre, où je faillis être mangé vif.

J'avais été dîner au 4e chasseurs d'Afrique, chez le colonel de Champeron, qui avait souvent l'amabilité de nous inviter, Marivaux et moi. Ce jour-là j'étais seul et je revenais par une nuit assez obscure, au petit trot de mon cheval.

J'avais déjà passé le ravin où s'abreuvait la cavalerie, et je traversais un grand plateau, au bout duquel on apercevait la grosse lanterne et les feux du grand quartier général où je me rendais.

Tout à coup je me sens empoigné au mollet par deux crocs qui s'enfoncent dans ma guêtre de cuir, et j'entrevois un énorme chien-loup qui voulait goûter du chrétien.

Je lui allonge un coup de cravache sur le museau, mon petit cheval fait un écart terrible ; mais, comme dit Lhomond ou Virgile, *uno avulso non deficit alter*, et si je me débarrasse d'un ennemi, c'est pour tomber dans le gros de la bande, au mi-

lieu de trente chiens au moins, qui se mettent à me poursuivre en donnant de la voix. Je pique des deux et me voilà à fond de train mené par une meute hurlante, donnant des coups de cravache aux chiens de tête et courant à toute vitesse droit sur la lumière du quartier général. Le terrain était inconnu et fort inégal ; je me tenais bien en selle et je franchissais tous les obstacles sans sourciller dans ce *steeple-chase* nocturne : fossés, murs en pierre sèche, mon petit criquet sautait tout, et la meute aussi, qui me soufflait aux talons en réclamant sa proie.

Si mon cheval avait fait un faux pas ou refusé un obstacle, j'étais croqué ; mais il n'en fut rien, heureusement : il voyait le danger, cet excellent petit poney, et je le sentais encore bien vigoureux dans mes jambes, quand j'atteignis la première sentinelle du quartier-général.

L'homme croisa la baïonnette et larda les chiens, qui voyant de quoi il retournait, firent prudemment contre-marche.

C'est la seule fois de ma vie où j'ai manqué d'être mangé; mais il ne s'en est pas fallu de beaucoup. En entrant chez le général en chef où j'allais rejoindre Reille, je racontai mon histoire, et séance tenante, il fut décidé qu'on ferait un massacre général de cette foule de chiens errants que

les Russes avaient expulsés de la ville comme bouches inutiles et qui, vivant de chair humaine dans le ravin d'Inkermann, étaient devenus si féroces qu'un pauvre ivrogne, perdu dans les plaines où j'avais été attaqué, avait été retrouvé à moitié dévoré. — Pendant ce temps-là, les nominations, les croix arrivaient de France, et le 22 décembre j'apprenais que j'étais nommé élève de 2e classe. Je laisse à penser à chacun avec quel plaisir je portai pour la première fois mes aiguillettes en allant remercier d'abord l'amiral Rigault, puis le général Canrobert.

J'avais enfin fait mon trou, j'étais entré dans le grand corps, comme les matelots désignent le corps des officiers de vaisseau ; je n'avais plus qu'à laisser courir pour avoir une belle carrière, telle que je la rêvais depuis mon enfance. Le premier pas est sans comparaison le plus difficile, et le premier grade celui qui fait le plus de plaisir ; je suis encore pour cela comme au premier jour, et quand je relis la lettre louangeuse par laquelle S. Exc. M. Ducos, ministre de la marine, me notifiait ma nomination, je suis tout content et crois sentir encore attachées sur mon épaule mes anciennes aiguillettes.

Mais non, elles n'y sont plus, et rien ne les y remplace, et c'est sans regret peut-

être, mais non à coup sûr sans émotions que je les contemple dans le trophée d'armes de mon cabinet entrelacées avec mon petit sabre de marine.

Au camp on se complimente de bon cœur et il y a peu de jaloux : chacun sait pourquoi son camarade a obtenu telle distinction; il espère bien qu'une heureuse chance lui permettra d'en obtenir une semblable, et les félicitations vont leur train.

Quant aux matelots, ils avaient avec nous plus de laisser-aller qu'à bord, et tel qui, sur le pont d'un navire, n'aurait pas osé me parler sans être interpellé, venait m'offrir sa large main avec ses compliments.

Sur un vaisseau surtout, les officiers connaissent peu les hommes : tout le service de détail se fait par le commandant en second et les sous-officiers spéciaux, appelés *maîtres chargés*, sorte de chefs de service responsables et sur lesquels tout roule. L'administration se fait par un agent spécial, appelé *commissaire*. Si bien que les officiers ont très-peu de relations directes et intimes avec leurs hommes.

On monte une fois par jour sur son banc de quart; on fait exécuter telle ou telle manœuvre, sans s'inquiéter que ce soit

par Pierre ou par Paul, pourvu qu'elle réussisse (et cela regarde le second maître), c'est tout ce que l'on veut.

Le quart fini, on descend au carré ou au poste, selon son grade ; et la barque vogue avec un autre qui la diriger pendant quatre nouvelles heures. Ajoutez à cela que les changements de bâtiments sont fréquents, et vous comprendrez comment, quoique vivant sur un espace si restreint, il arrive néanmoins qu'on connaisse très-peu son monde.

Dans les grandes campagnes et sur les petits bâtiments, il en est autrement : on vit plus avec ses hommes, on a vu dans telles ou telles circonstances difficiles ce dont ils sont capables, et une sorte de solidarité s'établit entre tous les membres de l'équipage.

Toujours est-il qu'à terre une grande communauté de sentiments régnait entre eux et nous ; nous étions organisés en compagnies, commandées par un lieutenant de vaisseau capitaine, un enseigne lieutenant et deux élèves sous-lieutenants. J'étais donc sous-lieutenant ; ma compagnie, commandée par M. de Caspaigna, se trouvait composée presqu'uniquement de matelots du *Montebello*, complétée par quelques séries du *Napoléon*.

La neige arriva sur ces entrefaites et nous n'eûmes jamais plus besoin de la bonne volonté de nos hommes, qu'une fois la terre couverte de cet épais linceul blanc.

Cent mille hommes, ou à peu près, faisaient depuis trois mois la soupe deux fois par jour sur un plateau dénudé et sans bois.

Comment faisaient-ils du feu sous la marmite? Cette question de combustible, intimement liée à celle de la popote, du rata, de la *vivature*, en un mot, n'était pas des plus minces.

Pendant les premiers temps, les haies, quelques arbres fruitiers, les débris de maisons servirent à alimenter les nombreuses cuisines en plein vent; puis le soldat français est industrieux: un seul feu servait à cuire la soupe de bien des hommes, chacun devint fumiste, et pas un atôme de chaleur ne fût perdu.

Mais les plus belles choses ont une fin, et quand le plateau fut dépouillé de toute sa partie ligneuse, on fut obligé d'aller dans la montagne chercher à deux et trois lieues le bois de chauffage nécessaire. Des corvées de bois s'organisèrent, on partait le matin, on revenait tard, chacun avec un sac de souches, car il y avait long-

temps que le génie et l'artillerie avaient enlevé tous les brins des taillis pour faire des fascines et des gabions.

Chaque tente d'une compagnie donnait quelques souches de sa provision pour faire cuire la soupe de ses officiers ; c'était, il est vrai, pure bonne volonté, mais jamais nous ne manquâmes de combustible ; voyant d'ailleurs à quel point il était pénible de s'en procurer, nous ne faisions du feu que pour la cuisine, et nous renoncions complétement à en faire pour nous chauffer.

Mais quand la neige eut recouvert les souches, ce fut bien autre chose : on allait à leur recherche au hasard, comme les paysans du Périgord vont à celle des truffes dans leurs forêts.

Le bois devint rare, et si l'on avait eu une bourse pour le vendre à Sébastopol, il aurait monté à des prix énormes ; mais l'argent servait peu, et l'affection de nos hommes valait alors mieux que toutes les guinées du monde.

Aussi les Anglais, plus riches que nous, mais moins fertiles en expédients, étaient-ils dans une détresse qui faisait mal à voir.

D'abord, leur intendance les laissait à moitié mourir de faim, et c'était pitié de

voir ces grands beaux hommes errer dans nos camps, vêtus en mendiants et demandant l'aumône de nos restes. Chez nous, les vivres étaient en abondance et la ration plus que suffisante; nos hommes faisaient de petites économies de biscuits, qu'ils vendaient quelquefois, mais qu'ils offraient le plus souvent à ces pauvres Anglais.

L'hôtel des *Trois-Mulets* eut pendant longtemps son soldat attitré, qui, semblable aux petites Sœurs des pauvres de nos grandes villes, venait presque chaque jour, muni d'un grand sac, nous demander nos restes; il était Irlandais, et la première fois qu'il vint, le grand argument qui, selon lui, militait en sa faveur, c'est qu'il était catholique comme nous, touchant pouvoir de la religion d'être ainsi un premier lien entre les hommes d'origine si différente, de quelque coin du globe qu'ils vinssent.

Souvent, en parcourant les camps anglais, j'eus occasion de voir combien nos alliés savaient peu se débrouiller. On donnait à chacun sa ration, et ils la cuisaient souvent séparément, ce qui, comme de juste, faisait une misérable pitance et compliquait la situation.

A l'armée, plus que partout ailleurs, l'union fait la force; aussi, quand une troupe française arrive au bivouac, en dix

minutes la tente est dressée, la soupe mijotte et les chasseurs de la bande sont à la recherche de moineaux, chats, grenouilles ou tortues propres à être jointes au rata qui bout déjà. Dans tous ces petits groupes, chacun a sa spécialité, son devoir bien tracé : l'un cuisine, l'autre va au bois, un autre dresse la tente pendant qu'un camarade cherche de l'herbe sèche pour faire un lit. Rien de pareil chez nos alliés ; vivant entre eux dans un isolement vraiment lamentable, tout leur argent ne les tirait pas d'embarras. J'en ai cependant vu un qui faisait cuire son riz au feu d'une bougie, laquelle bougie lui avait au moins coûté 2 francs. Un autre s'était procuré un gros câble, qu'il avait allumé par un bout et qui chauffait sa gamelle. Ceci n'était pas trop maladroit, mais un de nos troupiers me fit observer qu'avec ce câble on ferait de la filasse, avec cette filasse du fil, et qu'au lieu de s'en aller avec des habits déchirés, il y avait là de quoi repriser tous les vêtements d'une compagnie.

XV.

L'Ecole polytechnique et le génie militaire. — Le général Niel. — Le pavillon de l'Horloge. — Les débris de l'armée anglaise. — La tourmente du 19 au 20 février. — Une reconnaissance. — Le colonel Cler et le général Monet. — Mars, le soleil et le pissenlit. — Le fils de l'amiral Hamelin. — Une chasse au monastère Saint-George. — Trois amazones. — La vue d'une femme ! — Le monastère. — Le chien, la bête de chasse. — Deux cents cavaliers et le lecteur en croupe. — Le chien est forcé. — Retour au camp.

Février commençait froid et venteux, n'annonçant rien de bon, quand l'arrivée du général Niel vint fournir un nouvel aliment à nos conversations et nous faire ainsi sortir de notre torpeur.

Dans un siége, c'est un lieu commun de blâmer toujours le génie ; il n'est pas un officier du corps de siége qui ne se croie en droit, je dirai presque en devoir de critiquer la direction donnée par ce corps spécial.

Toutes les lenteurs inévitables sont causées par ces théoriques élèves de l'Ecole polytechnique ; chaque homme tué dans

les tranchées l'est par suite de la négligence avec laquelle ils tracent leurs parallèles, toujours enfilées par des batteries ennemies, etc., etc... et cependant quand on voit avec quel zèle, avec quelle abnégation complète ces officiers remplissent leur périlleuse et savante mission, on se prend à leur rendre justice et personne n'envie leur tâche si ingrate.

Pour eux point de faits d'armes glorieux, de charges brillantes, d'entreprises téméraires, de luttes décisives; point de ces instants dangereux, mais courts, où l'élan peut remplacer la capacité et où le courage tient lieu de tout. Au lieu du côté brillant du métier militaire, un service pénible demandant pendant de longues heures une grande tension d'esprit, une entière liberté de toutes les facultés, et cela sous un feu terrible, puis souvent une mort obscure dans un coin de tranchée.

Cependant le siége avance, les plans se dressent et la liste des officiers du génie tués aparaît dans toute sa terrible majesté et vous dit assez la part qu'ils ont prise à ce grand drame que l'on nomme un siége.

Le général Niel venait avec une double auréole de gloire militaire. Rome et Bomarsund témoignaient pour lui, et nous attendions avec impatience qu'une opinion par lui émise vînt changer la face et la

marche des choses. De plus, il était envoyé par l'Empereur, et c'était aux yeux de toute l'armée un titre à notre confiance ; nous savions que sous le pavillon de l'Horloge une auguste volonté songeait à nous, s'impatientait de notre attente, gémissait de nos souffrances et s'efforçait de les adoucir, regrettant de ne pouvoir les partager.

Le général Niel assura que de la prise de la tour Malakoff dépendait le sort de la ville ; il fut décidé dès lors que tous les efforts devaient tendre à s'approcher de ce but.

Le mamelon vert qui dominait la tour devint le point de mire de nos attaques, le vieux siége devint presque silencieux. Les batteries de gauche se turent ou à peu près, et tous les efforts des armées alliées se portèrent sur l'extrême droite.

Quand je dis des armées alliées, c'est par pure courtoisie, car ce qui restait des Anglais ne méritait guère le nom d'armée.

Des débris de régiments, d'escadrons et de batteries, il restait un amalgame de 12,000 sujets de Sa Majesté britannique ; tout le reste était fondu comme la neige au soleil, et la fière Angleterre en était réduite à faire porter par nos zoua-

ves les boulets que ses quelques artilleurs devaient envoyer aux Russes.

Pour nous, nous avions à ce moment-là 80,000 hommes sous les armes, ce qui nous permettait de faire face à toutes les exigences du siége et du corps d'observation, et d'envoyer chaque matin de grandes corvées d'hommes chercher à Balaklava les vivres et les munitions des Anglais.

Vers le milieu du mois, quelques rayons de soleil vinrent fondre la neige et nous faire croire au retour du beau temps; mais je me souviendrai toujours de l'affreuse tourmente de la nuit du 19 au 20 : vent, pluie, neige, tout s'était réuni, et sur certains points de la batterie où j'étais, on pouvait à peine résister à la fureur de la tempête ; nous nous blottissions les uns contre les autres, tournant le dos au vent, les officiers au centre charitablement protégés par leurs hommes, attendant ainsi le jour et les troupes de rechange.

Cette même nuit, une grande reconnaissance, faite par le général Bosquet, se perdit dans la plaine de Balaklava. La neige tombait si fort vers le matin, que quand les troupes revinrent de cette expédition manquée, elles ne purent qu'à grand'peine retrouver l'emplacement de leur camp.

Quelques jours après, une sanglante affaire avait lieu vers la baie du Caronage, et le colonel Cler, à la tête du 2e zouaves, ajouta encore une page glorieuse à l'histoire de son régiment. Cette nuit fut très-meurtrière et il n'était bruit le lendemain que des pertes de ce corps d'élite et de la blessure singulière qui avait enlevé deux doigts à chacune des mains du général Monet. Puis vint la nouvelle de la venue de l'Empereur, c'est-à-dire pour nous tous l'inauguration d'une campagne dans l'intérieur, et l'occasion pour chacun de se signaler devant le chef de l'Etat. Enfin, la mort de l'empereur Nicolas qui pouvait changer tant de choses.

Mais tous ces bruits, toutes ces rumeurs, tous ces événements venaient à peine rompre l'uniformité de notre vie quotidienne: les jours succédaient aux jours, et si février nous parut moins long, c'est un peu à cause de toutes ces nouvelles qui tenaient les esprits en suspens, mais c'est surtout, hélas ! parce que dans le calendrier il n'a que 28 jours.

Avec le mois de mars revint le soleil et avec lui la gaîté et la salade.

Il faut avoir été soumis au régime du lard salé, de la julienne pressée et du riz, pour se faire une idée du plaisir avec lequel on savoure une nourriture verte et

fraîche. Déjà, par les soins de l'intendance, nous recevions des distributions de viande fraîche assez fréquentes ; mais il fallait la chaleur du soleil pour qu'au milieu des grandes plaines dénudées de notre plateau apparût au milieu des herbes encore mortes le bienheureux pissenlit.

Grâce à lui, nos repas s'amélioraient ; on trouva même des mâches sauvages, et salade et épinards firent presqu'en même temps irruption sur nos tables.

Je ne puis penser sans que l'eau m'en vienne encore à la bouche à une espèce de macédoine que j'emportais à la batterie et qui se composait de salade hachée, d'œufs durs et de langue salée, finement découpée.

Mais ce qui contribua le plus à améliorer notre régime, ce fut l'arrivée d'Emmanuel Hamelin, le fils de l'amiral ; nous avions en lui un brave et joyeux compagnon de plus, puis le maître d'hôtel paternel savait trouver maintes occasions pour lui expédier des conserves Cholet, qui nous permettaient d'apporter dans nos repas une variété inconnue jusqu'alors.

Par suite de l'arrivée du général Pélissier et de la formation de l'armée en deux corps distincts sous les généraux Pélissier et Bosquet, mon excellent ami Reille était

devenu sous-chef d'état-major du premier corps et vivait avec le général Rivet, chef d'état-major. J'allais souvent le voir, ainsi que le général Pélissier qui voulait bien se souvenir de m'avoir rencontré enfant chez le maréchal Reille, et avait pour moi des bontés que je n'oublierai jamais.

Sur la gauche, une sorte d'armistice tacite s'était établi, et pendant que les efforts se portaient vers la droite, nous vivions dans une quiétude relative vraiment très-agréable. On tirait peu ou point, et des semaines entières se passaient sans que nous ayions dans nos batteries de pertes à déplorer. Les jours s'allongeaient ; la nuit, une petite pluie venait, il est vrai, nous glacer un peu dans nos tranchées, mais le soleil du lendemain séchait tout cela et ranimait tous les esprits.

Nous étions vers le 25 mars, et le moral des armées alliées n'avait jamais été meilleur. Les Anglais, si tristes, si abattus pendant l'hiver, semblaient se déraidir sous l'influence bienfaisante des chaleurs hâtives dont nous jouissions. Ces amateurs de sport sentaient renaître leurs goûts pour tous les exercices du corps, et secondés par quelques-uns de nos jeunes officiers, ils entreprirent de nous donner sur le sol de Crimée des courses et des

chasses évidemment inférieures, les unes au Derby, les autres aux *fox huntings*, de Melton Maubray, mais toutes cependant amusantes au dernier point.

Si nos zouaves ont implanté le théâtre en Crimée, les officiers de la cavalerie anglaise pouvaient avec raison leur offrir en parallèle les fêtes équestres aux-quelles ils nous conviaient,

Que le lecteur veuille bien monter derrière moi en croupe sur mon petit cheval tartare, celui-là même qui m'avait si adroitement préservé de la dent des chiens affamés.

Nous longeons le grand parc d'artillerie, où tout est mouvement et vie, et jetons un coup d'œil en passant au grand quartier général qui se trouve sur notre droite. C'est un perpétuel va-et-vient des officiers généraux avec leurs états-majors et leurs hussards d'escorte, des plantons à pied ou à cheval, portant des ordres dans toutes les directions ; mais laissons cette ruche vivante, ce cœur de la grande armée.

Nous sommes aujourd'hui partis pour nous distraire, demain nous serons de service et un rapport à porter nous y ramènera sans doute. Nous traversons au galop le camp des voltigeurs de la garde et nous voilà sur une plaine déserte, qui s'é-

tend à perte de vue jusqu'aux grandes montagnes.

Il s'agit d'une chasse; le monastère de Saint-George a été fixé pour le rendez-vous de tous les sportsmen.

C'est un point retiré, loin des camps, dominant une mer de petites collines gazonnées, de ravins rapides, enfin situé à l'entrée d'un terrain bien choisi pour la chasse à courre que nous voulons faire.

De toutes parts arrivent les chasseurs : ce sont des officiers de toutes les armes et des deux nations ; à côté du horseguard sur son grand charger noir et puissant, caracole un officier de chasseurs d'Afrique sur son arabe blanc, qui suit au galop le trot allongé de son camarade de route, puis des officiers d'infanterie anglaise sur de bons galloweys, de solides poneys bien trapus et rablés, des artilleurs, des dragons, des scotch greys et deux ou trois.... amazones, mon Dieu, oui ; voilà une jupe bleue qui flotte au vent sur un brillant hack, entourée de sémillants officiers anglais. Cette apparition illumine la fête au moins autant que le radieux soleil qui nous éclaire.

On ne saurait croire combien, en pleine guerre, la vue de deux ou trois femmes comme il faut peut remonter les esprits : le cœur s'envole vers la France ; on pense

à ses sœurs, à ses parents, peut-être même à celle que l'on aime, et il y a dans ce sentiment quelque chose de grave et de joyeux tout à la fois. Mais en Crimée le canon du siége est là, avec ses mélodies sérieuses, accompagnement obligé de toutes choses, et sans lequel on ne saurait vivre, et cette voix empêche qu'on ne s'oublie trop dans les douces pensées..... Toutes les petites bandes arrivent gaiement de divers côtés, selon qu'elles appartiennent à un camp ou à un autre, et remplissent bientôt les abords du vieux couvent. Pendant que les chevaux, attachés à droite et à gauche, sont tenus par les soldats de garde au couvent, et avant de commencer la chasse, chacun va donner son petit coup d'œil aux vieux moines du monastère. Que n'ai-je ici le talent descriptif de Georges Sand et sa plume gracieuse et puissante pour offrir à mon lecteur une peinture convenable de ce ravissant coin de la Crimée, que l'on nomme le monastère de Saint-Georges. Mais je me sens, hélas ! d'une insuffisance complète, et c'est dommage ; car je vous assure, lecteur, que si vous pouviez, comme moi, vous y transporter en esprit, ce serait pour vous un très-agréable instant.

Je l'avais vu de la mer comme un nuage

blanc suspendu aux flancs des rochers, mais je venais du Bosphore, de ce paradis des yeux qui vous rend difficile sur toutes choses.

Cette fois, je sortais de ma tente, de notre modeste hôtel des *Trois-Mulets*, de la batterie, des ambulances, de la vie des camps depuis cinq grands mois, et j'arrivais dans cet endroit si tranquille où de bons vieux moines priaient Dieu pour l'âme de leur empereur mort et pour l'échec de nos armes.

J'étais sous un toit; je voyais une vraie église avec des cierges; il y avait des planchers dans les chambres, des livres, des tables, des chaises; j'étais dans une habitation humaine où le souffle de la guerre semblait n'avoir point passé.

Si fait, il y a passé, et ces bandes de jeunes hommes venus des montagnes d'Ecosse ou des plaines de la Beauce, ne sont ici que par un de ces incompréhensibles décrets de la Providence; ils courent en riant sous les berceaux qui vont bientôt verdir; ils descendent jusqu'à la mer, calme et bleue, que sillonnent les navires alliés entrant à Balaklava.

Oui, nous sommes en guerre, nous vivons au milieu de vives et poignantes émotions, et c'est là ce qui nous fait trou-

ver tant de charmes dans cet asile si calme, dans cette retraite si cachée.

Mais arrière le sentiment : les chevaux ont soufflé, le gibier nous attend, nous ne sommes pas ici pour poétiser : à la guerre, il faut des plaisirs rudes, des émotions rapides, changeantes, et certes, après vingt-quatre heures de tranchée on a besoin de cinq à six heures de cheval et d'une course furibonde, pour se reposer un peu.

Chacun retrouve sa monture, ressangle son cheval, et après avoir bien senti le fond de notre selle, nous voici en rase campagne, suivant nos alliés.

Allez, allez, messieurs les Anglais, pas plus ici qu'ailleurs, vous ne nous trouverez inférieurs, vous avez des chevaux de sang et nous des criquets, vos grenadiers ont six pieds et nos chasseurs quatre, mais cela ne les empêche pas de vous montrer souvent le chemin..., quelques fantassins tiennent en laisse une façon de chien de berger au poil fauve, au regard louche, tenant du loup et du chacal, voilà la bête de chasse ; que voulez-vous, on fait comme on peut, et là où il n'y a rien, si le roi perd ses droits, les chasseurs ont trouvé moyen de conserver les leurs.

On connaissait le *fox hunting*, la chasse

au cerf, au lièvre, mais il était donné aux officiers de l'armée de Crimée d'inventer la chasse au chien.

Et la meute?

Ma foi, puisque c'est un chien qu'on chasse, vous pensez bien que la meute elle-même doit avoir quelque chose d'insolite. En effet, la meute, ce sont ces deux cents cavaliers qui n'attendent qu'un signal pour courir sus à l'animal.

Le signal est donné et la pauvre bête, chassée à grands coups de fouets, prend le large, on lui donne un peu d'avance, et puis en route, lâchez la bride à vos chevaux et piquez des deux... Hourrah pour la vieille Angleterre!...

Je suppose toujours mon lecteur en croupe derrière moi et lui conseille en conséquence de se bien tenir, car mon petit tartare est frétillant comme une anguille, il se glisse partout, et dans cinq minutes nous serons dans le groupe qui tient la tête.

La queue troussée, les oreilles pointées en avant, l'œil brillant et les naseaux en feu, la jolie petite bête tricote de son mieux avec ses charmantes jambes si fines, si nerveuses.

La chasse passe au travers des ravins abruptes pleins de pierres roulants, car en Crimée il pousse des pierres dans les champs comme ailleurs de l'herbe. Dans

ces mauvais endroits, les grands chevaux, puissants mais maladroits, perdent du terrain ; ma petite bête, que je ne guide que pour la forme, trouve son chemin dans ce dédale de perrons et de rochers, et gagne la plaine une des premières : là, il est vrai, nous allons être rattrapés ; voici en effet l'ouragan qui nous entoure, criant, riant, bondissant, il nous dépasse, et le pauvre chien, gagné de vitesse, sent le fouet des veneurs qui lui caresse l'échine.

Aussi prend-il un grand parti : tournant court presque sous les pieds des chevaux, il se jette dans les jardins et champs clos de murs qui entourent une grande ferme tartare que voici là-bas. Par suite de ce mouvement, nous qui étions en queue, nous nous retrouvons en tête ; pendant que chacun cherche une brèche pour passer ou un endroit plus ou moins haut pour franchir, en les sautant, ces murs en pierre si fréquents en Crimée ; voyez faire mon petit bidet, il saute, il grimpe, il s'accroche partout, son pied ne bronche point, il me hisse en haut du mur, et de là, prenant son élan, bondit avec moi de l'autre côté.

Un peu plus loin l'obstacle est plus pénible, et avant que bien des coureurs aient trouvé un endroit propice, j'ai sauté

à bas de ma bête, franchi le mur en le tenant par la figure, et d'un bond nous voici encore donnant la chasse au pauvre chien.

Celui-ci commence à être sur les dents. C'est que la course a été rude et que les cris, les hourrahs, les coups de fouets l'ont ahuri : du reste, il est temps qu'il se rende, car les chevaux sont blancs d'écume et bien des cavaliers ont roulé plus d'une fois à terre. Notre gibier ralentit donc son allure, se relaisse dans les pieds des chevaux, refuse de repartir quand on le fouaille, enfin il est forcé ; on l'attache et on l'emmène : dans quelques jours, quand il sera reposé de sa fatigue et de ses émotions, il sera appelé à fournir une nouvelle course. Nous convenons d'un prochain rendez-vous, puis les chasseurs se groupent une dernière fois avant de se séparer pour aller dîner, les uns à Balaklava, d'autres à Kamiech : ceux-là sont les officiers de cavalerie qui n'auront pas ce soir à faire vingt-quatre heures de tranchée. Pour nous, qui devons nous reposer en veillant toute la nuit, exposés en plein air aux boulets russes, soyons moins complets dans notre fête et rentrons au camp.

XVI.

Le dimanche de Pâques. — Les aumôniers. — Le Bordeaux payé encore trois ans après la guerre. — L'ordinaire amélioré. — Le moral, le meilleur parapluie. — Une bombe dans la poudrière de la batterie. — Faute de collaborateurs, je conte la chose. — Les gargousses sont préservées. — Cognec et moi sommes mis à l'ordre du jour. — Félicitations du général Pélissier. — Chevalier de la Légion-d'Honneur. — L'accolade. — Derniers devoirs au lieutenant Bock.

Nous sommes aux premiers jours d'avril, et l'on parle sérieusement d'une reprise plus vigoureuse des hostilités. Les Russes viennent d'échouer dans une forte irruption qu'ils ont faite contre nos tranchées; nous y avons perdu bien des braves, mais il paraît que nous allons recommencer, et que nos vieilles batteries vont donner en même temps que les nouvelles.

Le bruit de la venue de l'Empereur avec une nouvelle armée pour entreprendre d'importantes opérations militaires dans le centre de la Crimée, commence à se répandre de nouveau. C'est le

sujet des conversations générales, et l'arrivée de la garde et de nombreux renforts semble donner quelque consistance à cette rumeur.

En attendant, et pendant que l'on pousse activement les travaux de l'extrême droite, nous apportons les derniers perfectionnements à nos batteries, afin d'être prêts à reprendre le feu dans les meilleures conditions possibles. Le carnaval avait passé inaperçu, la Semaine-Sainte faillit bien avoir le même sort, mais si loin qu'on soit de sa patrie et de sa famille, si on oublie les farces des jours gras, il n'en est pas de même des grandes fêtes de la religion, et les jours ont beau se suivre en se ressemblant tous dans la dure monotonie d'une campagne d'hiver, chacun sait fêter de son mieux des anniversaires qu'il a appris à vénérer.

Les aumôniers ont ces jours-là plus de besogne qu'on ne le croit, et le dimanche de Pâques je sais plus d'un officier, voire même plus d'un aspirant qui se glissa dans la tente de notre brave aumônier pour entendre la messe.

A peine débarqué du *Suffren*, il avait été planter sa tente à quelques pas de l'ambulance de tranchée, bien sûr que là du moins, il ne manquerait pas de besogne : il ne se trompait pas, et plus d'un de nos

lices de Capoue, et je crois que les Russes en faisaient autant. Du moins, pour ce qui regarde les artilleurs des deux nations, la trève était complète, et si la nuit les fantassins se donnaient de temps à autre des signes de connaissance à grands coups de baïonnette. il n'en était pas de même dans les bastions et les batteries.

Nous dormions jour et nuit, près de nos pièces silencieuses, et nos lunettes nous permettaient d'apercevoir les habitants du bastion du mât se promener mélancoliquement derrière leurs gros canons de 60.

On se regardait à la longue-vue, on se reconnaissait presque, et quand on avait fait chaque matin ses petites observations journalières, chacun, Russe ou Français, disparaissait jusqu'au lendemain matin derrière son épaulement respectif.

Le jour de Pâques, on nous donna l'ordre d'armer, dans la nuit, toutes les batteries au grand complet. Nous devions, disait-on, avoir à repousser une sortie terrible que les Russes devaient entreprendre contre nos tranchées. En même temps il tombait une de ces bonnes pluies qui font bien consciencieusement leur métier et vous mouillent tout un chacun de part en part. J'avais heureusement mon vêtement de toile peinte et de grandes bottes, mais les hommes étaient tout

transpercés, quand, vers une heure du matin, les généraux d'artillerie de service vinrent nous annoncer que ce bruit de sortie n'était qu'une feinte et qu'au petit jour nous devions recommencer le feu.

Pourquoi cette reprise ? Je l'ignore aujourd'hui, comme je l'ignorais ce jour-là ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le lendemain matin, malgré de l'eau jusqu'à mi-mollet, nous faisions un feu bien senti et capable de réveiller les dormeurs les plus apathiques.

Les Russes, surpris d'abord, nous répliquèrent vivement, mais nous conservâmes sur eux une supériorité incontestable.

Nous n'en étions plus aux premiers jours du siége, où vers neuf heures du matin on cessait le feu, faute de pouvoir continuer.

De nombreuses batteries, ayant chacune leur but particulier, avaient forcé les Russes à éparpiller leur feu et à ne plus, en se concentrant sur quelques rares points, avoir une supériorité si marquée.

Dans ce grand duel d'artillerie, nous avions perdu la première manche, mais nous gagnions la seconde.

Aussi les hommes étaient-ils contents et c'était beau de les voir tous noirs de poudre, les cheveux trempés, pataugeant

dans la boue et faisant voler leurs gros obusiers sous leurs robustes étreintes.

Les petits pourvoyeurs couraient de la poudrière de la batterie à leur pièce, en riant et sautant dans les flaques d'eau qui remplissaient la tranchée.

Le moral était excellent, et à l'armée je ne connais pas de meilleur parapluie.

Le lendemain, encore un feu nourri, puis ordre de ne tirer que quelques coups par pièce, simplement pour tenir les Russes en haleine.

Ce genre de tir irrégulier et insignifiant dans ses résultats est un de ceux qui nous fatiguaient le plus, et cela sans grande utilité, je crois.

On abusa de cette méthode pendant toute la durée du siége, et je ne rendrais pas un compte fidèle de mes impressions, si je dissimulais le peu d'attrait qu'ont pour elle tous ceux qui l'ont pratiquée.

Il y a suffisamment de danger pour avoir les nerfs excités, et d'un autre côté, on voit trop bien que l'effet produit sur l'ennemi est nul, à moins qu'il n'y ait une utilité bien réelle à le mettre de mauvaise humeur. On veut en reposer ou bien, ma foi, tirer pour de bon : courte et bonne, tel est le type de toute affaire sérieuse à la guerre comme ailleurs.

Maintenant parlant à la cantonade, je

lui dirai combien je voudrais qu'un autre que moi tînt la plume pendant seulement deux ou trois pages pour dire du bien de moi, ce qui serati infiniment plus commode que d'en dire moi-même.

Mais comme ça n'est pas l'habitude et que je n'ai que moi-même pour collaborateur, je vais vous conter la chose comme elle s'est passée, ni plus ni moins, et puis nous n'en parlerons plus.

L'amiral Rigault faisait sa tournée.

Je commandais ce feu si assommant dont je viens de parler et j'écoutais les observations que m'adressait l'amiral, quand on entend le sifflement d'une bombe et le cri bien connu de «gare la bombe !»

Chacun se défile au plus vite et de son mieux ; pas l'amiral, bien entendu, c'est une habitude qu'il n'a jamais prise, et nous restons seuls, un petit groupe d'officiers debout à regarder où va tomber cette bombe.

Elle choisit son endroit, car nous la voyons s'enfoncer avec fracas dans la petite poudrière de la batterie.

Un vieux matelot breton, nommé Cognec, que j'avais pris comme fourrier dans ma compagnie, sort aussitôt de la petite porte en terre, absolument comme l'aurait fait un rat dérangé dans son trou.

La bombe éclate, mettant le feu aux fascines qui recouvraient la poudrière.

Ce que voyant, Cognec, qui ne connaît que son devoir, c'est-à-dire ses gargousses et ses obus, se jette dans la poudrière pour arracher aux flammes ces dangereux objets de son affection.

Je dois dire qu'il n'y rentrait pas seul et qu'en deux bonds je l'avais rejoint.

La fumée nous étouffait, les caisses de gargousses étaient lourdes et nous avions beau nous dépouiller de presque tous nos vêtements, la sueur nous inondait pendant que nous jetions à grand'peine ces dangereux paquets hors de la poudrière qui fumait toujours.

Si j'y suis arrivé second, l'amiral est arrivé troisième avec ses officiers, et c'est à mes 19 ans que je dois de l'avoir devancé.

Voyant ces messieurs si près du danger, nous aidant et nous encourageant avec un si splendide sang-froid, les matelots prirent courage et vinrent nous donner un coup de main, grâce auquel le feu fut éteint en même temps que les poudres sorties et préservées. Si la moindre étincelle avait touché une gargousse, nous allions tous à cinquante pieds en l'air faire le saut périlleux et on n'aurait jamais revu que nos morceaux, et encore!...

J'ai reçu là quelques bonnes poignées de main que je n'oublierai jamais, pas plus, je crois, que ceux qui me les ont données.

L'amiral Rigault nous félicita, Cognec et moi, nous annonçant qu'il en ferait son rapport au général en chef.

A mon retour au camp, le soir, je fus reçu par plusieurs de mes hommes qui étaient venus au-devant de moi ; cette conduite que me firent les matelots de mon détachement, auxquels s'étaient joints des hommes du *Montebello*, des malades de Varna, est un des plus précieux souvenirs que je puisse évoquer.

L'amiral n'avait point oublié sa promesse, et le lendemain j'étais mis avec Cognec à l'ordre du jour de l'armée d'Orient.

Quand un bonheur vous arrive, comme lorsqu'un malheur vous frappe, on éprouve le besoin d'en faire partager les émotions à un véritable ami. Aussi ma première course fut-elle pour Reille, au quartier général du premier corps.

Une lettre de l'amiral Rigault l'avait déjà instruit de tout et il en avait parlé au général Pélissier, qui voulut bien me féliciter chaudement, en ajoutant : «L'ordre du «jour, c'est très-bien ; mais ce n'est pas «assez ; venez avec moi au grand quartier

«général, j'en parlerai au général en «chef.»

Nous montâmes à cheval et une demi-heure après, nous nous arrêtions devant la tente du général Canrobert.

Le général Pélissier entra : au bout d'un instant, mettant la tête hors de la tente, il me jeta ces mots : «J'ai bien avancé vos «affaires,» puis il disparut pour continuer son entretien.

Le lendemain c'était mon tour de batterie : le feu fut, comme les autres jours, un peu fatigant plutôt que dangereux ; j'avoue qu'avec le petit ruban rouge que j'avais en perspective, je n'aurais pas voulu qu'un brutal boulet russe vînt m'empêcher de le porter au moins quelques jours.

Vers quatre heures de l'après-midi, le temps, pluvieux jusqu'alors, se découvrit et le soleil était radieux, lorsque l'amiral fit, selon son habitude, sa tournée dans la batterie 11.

Il vint droit à moi et au milieu de la batterie, à dix pas de la poudrière toute consumée, il me dit : «Je suis content, mon cher de Leusse, de vous apprendre ici même que le général en chef vous a décoré, ainsi que Cognec.» Et il m'embrassa.

Ma foi ! je pleurais de joie, et cette

accolade de chevalier de la Légion-d'Honneur que j'ai reçue sous le feu ennemi et dans ma batterie, entouré des matelots noirs de poudre et groupés autour de leurs pièces, cette accolade, dis-je, j'y pense souvent et mon petit bout de ruban rouge, certes, ne me cause que de la joie et ne me rappelle qu'un bon souvenir chaque fois que je l'aperçois à ma boutonnière !...

Les hommes sont enfants, mais surtout à 19 ans. Aussi ma première idée fut-elle de trouver séance tenante quelque petit ruban rouge pour joindre à mon jaune.

Mon capitaine de batterie, le lieutenant de vaisseau Bon de Lignin, me donna un bout du sien, et c'est ainsi que s'est passée la première journée d'un chevalier de la Légion-d'Honneur.

Là-dessus, la petite vie habituelle reprit son cours, un jour à la batterie, un jour au camp. Les pluies continuelles du printemps vinrent nous montrer qu'il est sous la tente quelque chose de plus désagréable encore que le froid, et que l'humidité continue et pénétrante éprouve plus que la neige glacée et les fortes gelées.

Mon camarade de tente, Saint-Roman, fut encore blessé à cette même époque : un boulet, en l'effleurant et lui lançant des

pierres, lui dénuda toute la main, qu'il porta en bandoulière pendant un mois.

C'est aussi à la fin du mois d'avril que nous eûmes à rendre les derniers devoirs au lieutenant de vaisseau Bock, qui commandait la batterie 26, où il fut tué par un boulet de plein fouet.

C'était un marin du port de Brest qui avait fait une série de grandes campagnes et qui comme aspirant avait failli être mangé dans la nouvelle Calédonie, en même temps que son camarade de Varenne : il avait fait le tour du globe au milieu de mille dangers pour venir finir dans le petit ravin qui mène les eaux à Sébastopol et où se trouve le modeste cimetière des marins débarqués.

Le corps d'officiers de la marine payait du reste très-largement son tribut. Vers la même époque, M. de Coutenson, jeune lieutenant de vaisseau, nouvellement marié, recevait une balle dans le ventre, aux redoutes de la Tschernaïa, et mourait en laissant parmi nous d'unanimes regrets.

Je n'en finirais pas si je voulais dire un mot de chacun de nos amis ou camarades qui venaient prendre place dans le petit cimetière dont j'ai parlé.

Mais chaque homme tué gagnait à l'armée alliée au moins l'espace que son

corps recouvrait, et les travaux du siége, poussés avec vigueur, nous faisaient espérer une solution prochaine.

XVII.

Comment un obus sert de lanterne. — Le ravin dit *des boulets*. — Un boudoir de batterie. — Le printemps, les paquerettes. — Une chienne dans un état intéressant. — Les renforts. — Un canard qui révolte l'armée. — Le général Pélissier commandant en chef. — Les deux héros.

Les débuts du mois de mai furent des plus sanglants, et s'il nous apporta dans la suite de belles journées et de joyeuses parties, c'est qu'à la guerre on oublie vite et l'on se distrait promptement.

Mon capitaine de batterie, M. Bon de Lignin, fut tué le 1er mai ; c'était le troisième lieutenant de vaisseau que nous perdions en huit jours.

Le lendemain, 2 mai, au soir, j'étais à la batterie, et l'on vint nous dire qu'une affaire aurait lieu près du bastion central, et que dès qu'elle serait commencée, nous devions avec des obus sonder tous les ravins et tâcher d'inquiéter les Russes.

Il est de règle dans l'armée russe de ne jamais faire donner une troupe sans avoir, pour la soutenir, une réserve imposante et souvent bien plus considérable que la troupe engagée tout d'abord.

En France, on suit bien un peu cette maxime de l'art de la guerre, mais généralement nos réserves sont moins importantes.

Comme nous connaissions très-bien la topographie du terrain qui s'étendait entre nous et la ville, soit à droite, soit à gauche, il nous fut facile de découvrir où étaient placés les bataillons de soutien. Quand la fusillade fut vivement engagée, nous tirâmes quelques obus dans les différents sens avec de petites charges de poudre pour les empêcher d'aller trop loin.

En éclatant, l'obus répandait une vive lumière et nous permettait de voir s'il avait frappé dans les réserves russes.

Placés dans nos petits observatoires avec nos longues-vues de nuit, nous jugions des coups ; toutes les pièces étaient prêtes, et une fois le bon endroit trouvé, une salve bien pointée venait jeter le désordre dans les rangs ennemis. Des files entières étaient enlevées, et la lueur de pots à feu jetés par les Russes eux-mê-

mes à l'attaque principale nous permettant de donner à notre tir une plus grande justesse, l'ennemi fut obligé de décamper.

Ce petit épisode n'a en lui-même aucune importance, mais il peut servir à montrer aux lecteurs comment un obus sert de lanterne sourde dans une sortie de nuit.

Du reste, nous jouissions d'une existence des plus douces, et rarement nos pièces étaient en mouvement ; on envoyait moins d'hommes à la batterie et les séances que nous y faisions n'étaient plus que de 12 heures.

Le matin comme le soir, ce changement de service donnait lieu à de charmantes promenades, rarement troublées par quelques boulets qui, passant au-dessus de nos têtes, allaient grossir le nombre des projectiles dont s'emplissait le ravin dit *des boulets*.

Nous suivions une petite tranchée délicieuse, tracée sur le flanc d'un ravin assez rapide et qui, en partant de notre batterie, nous menait dans une jolie et élégante batterie de mortiers, taillée dans le roc, avec des escaliers de pierre dure, des poudrières coquettes, enfin un vrai boudoir de batterie.

En mettant le nez au-dessus du parapet, on voyait le fond de la ville qui venait jusque dans les jardins du ravin des Anglais ; on apercevait la mer intérieure de Sébastopol et les beaux bâtiments de la marine russe demi-ruinés, mais majestueusement bâtis avec les belles pierres blanches des carrières de la Tchernaïa.

Puis il fallait descendre à mi-côte et longer d'immenses grottes qui nous servaient de poudrières centrales, et l'on arrivait dans le petit ravin des boulets dont je viens de parler ; il coupait à angle droit celui des Anglais, vis-à-vis l'emplacement des batteries Lancastre et des fuséens.

Nous apercevions alors les travaux anglais à revers et j'avoue qu'il était bon de savoir que là se trouvaient des travaux de siége, car c'est à peine si on pouvait en soupçonner l'existence, tant étaient lentes les opérations de nos alliés.

La vallée des boulets n'est point aussi dangereuse à traverser que son nom peut le faire supposer. Elle est située dans le champ de tir du bastion du mât et de toutes les batteries, qui font de ce point une des plus redoutables défenses de la place. Mais comme on suit le côté qui est vers l'ennemi, on se trouve dans une sorte de tranchée naturelle. Les boulets

arrivent en bondissant et vont tomber soit au fond, soit de l'autre côté, d'où ils roulent quelquefois d'eux-mêmes dans le lit du petit ruisseau qui trace le fond du ravin.

Sauf derrière la maison des carrières, qui se trouve dans le double plan de tir de la Quarantaine et du bastion central, il n'est pas d'endroit en Crimée où le fer et la fonte recouvrent autant le sol.

Il y avait là de vieux boulets morts depuis huit mois, des bombes éclatées depuis le commencement du siége. Tous ces projectiles avaient accepté leur nouvelle position avec plaisir, et ne semblaient pas regretter leur place symétrique dans les piles monumentales qui ornent tous les arsenaux.

L'herbe poussait tout autour d'eux et les recouvrait quelquefois. Une petite violette s'épanouissait près de la fusée d'un obus non éclaté. Une grenouille verte sautait dans l'eau de pluie ramassée au fond d'un culot de bombe, et de jolis lézards se chauffaient au soleil sur le sommet d'un gros boulet de 68.

Après avoir pataugé tout un hiver dans la boue, nous foulions avec délice ce tapis vert si doux aux pieds. Les officiers s'arrêtaient, tout en causant, pour cueillir

une paquerette, et nos hommes étaient toujours en retard quand nous arrivions au camp, occupés qu'ils étaient tout le long du chemin à ramasser pour leur cuisine des herbes vertes, des salades ou des petits oignons sauvages.

Nous rencontrions souvent une belle chienne d'arrêt, un braque français, dont sans doute le maître avait été tué, car elle allait un peu avec tout le monde. Cette bonne bête, très-caressante, habitait surtout aux environs des poudrières ou grottes dont je parlais tout à l'heure; mais nous l'avions apprivoisée, et nous lui donnions souvent nos restes, si bien qu'elle venait nous voir dans notre camp et que, soit à la batterie, soit devant l'hôtel des *Trois-Mulets*, elle était souvent couchée à nos pieds pendant nos repas.

Comme elle était dans un état très-intéressant, on la soignait avec attention, quand un jour, après vingt-quatre heures d'absence, elle nous apparut tout efflanquée et affamée, enfin à l'état de mère nourricière; on lui donna une bonne soupe, et deux de nos domestiques furent chargés de la suivre avec un panier et de nous rapporter toute sa petite progéniture quand ils auraient découverts son gîte.

La pauvre mère les mena tout droit dans une anfractuosité de rocher en avant

de nos tranchées, et au risque de se faire casser la tête par les tirailleurs russes, nos hommes sautèrent par-dessus le parapet, prirent les huit petits chiens et nous les apportèrent; on leur fit une petite niche à l'entrée des *Trois-Mulets*, et la chienne fut instituée gardienne de notre hôtel.

Puis chacun adopta un des petits chiens, et pendant que j'écris ces lignes, j'ai les pieds appuyés sur l'un d'eux, mon fidèle et vieux black que j'ai ramené et gardé soigneusement : il est encore très-vigoureux et m'a depuis lors rapporté plus d'un lièvre et fait tuer plus d'un perdreau.

Mais Dieu me pardonne, ami lecteur, je crois qu'au lieu de vous parler du siége de Sébastopol, je suis sur le point de tomber dans une digression cynégétique ou tout au moins de vous énumérer les qualités d'un chien dont vous ne vous souciez guère.

Je m'arrête pour vous ramener encore à la batterie 11 où le soleil chaud déjà, même brûlant, nous trouve abrités sous une vieille toile, déjeunant bien tranquillement et lisant les lettres de France qui viennent d'arriver. Depuis que le feu se ralentissant rend le trajet du camp à la batterie moins dangereux, nous sommes devenus de vrais sybarites

et nous nous faisons apporter nos repas dans de la braise chaude.

J'ai même là sous la main une lettre datée de la batterie 11, ce qui prouve le confortable auquel nous sommes arrivés et le chemin que nous faisons vers un établissement complet et définitif sur le sol russe ; car de s'y fixer, il semble en vérité que ce soit là notre but et l'on se demande parfois pour combien de temps nous sommes encore à nous regarder les uns les autres.

Les conversations vont toujours leur train : on croit en général que sans investissement la ville n'est pas prenable ; alors chacun fait son petit plan de campagne, l'un voudrait que l'armée d'Eupatoria prenne l'armée russe à dos, un autre est pour un mouvement offensif vers Baidar et la vallée de la Tchernaia, enfin d'autres regrettent que l'expédition de Kertsch ait été rappelée.

On parle des renforts qui viennent d'arriver à l'armée anglaise; les jolis chevaux indiens venus avec la cavalerie du Bengale pour rivaliser avec nos chasseurs d'Afrique permettent à cette armée de prendre un peu meilleure tournure.

Il est aussi beaucoup question du contingent sarde, mêlé on ne sait trop pourquoi à notre lutte ; on se serait bien passé

de ces travailleurs de la dernière heure, venus après la vilaine saison et au moment où il ne nous reste plus guère, croyons-nous, qu'à cueillir par un bon coup de collier la récompense de nos travaux.

Mais ils sont gais, pleins d'entrain, beaucoup parlent français, et tout en n'ayant pas pour eux une tendresse désordonnée, on s'amuse de leurs chansons, de leurs faits et gestes et des grandes plumes de leurs chapeaux en cuir bouilli.

Vers cette époque aussi, un énorme canard nous mit tous en émoi : le bruit courut que l'Empereur avait été blessé par un assassin et que Lyon, Marseille et Paris s'étaient soulevées et étaient en état de siége.

D'où venait la nouvelle, dans quelle officine avait-elle été forgée, c'est ce que je ne saurais dire, mais je vois encore par mes lettres de cette époque avec quelle fureur cette nouvelle fut reçue à l'armée.

C'est bien la peine d'aller se faire casser la tête à 800 lieues de chez soi, pour que de lâches gredins se révoltent pendant ce temps-là et profitent de l'absence d'une armée devant l'ennemi pour bouleverser la patrie !

Voilà ce que nous nous disions, car à l'armée on n'est pas subtil, on a une forte dose de chauvinisme, et sachant combien

l'Empereur avait songé à nous tout l'hiver, nous aurions voulu tenir ceux qui avaient tiré sur lui, nous réjouissant qu'ils ne fussent point Français.

Un matin que j'étais chez le général Pélissier, j'appris qu'il avait remplacé le général Canrobert dans le commandement en chef. On a beau être habitué devant l'ennemi à de grands dévouements, à des actes de courage sans nombre, cependant à quelque diapason élevé que soient montés les esprits, il y a des choses trop belles pour ne pas saisir tous les cœurs d'admiration. Ce général qui simplement prend le commandement en chef, cet autre qui, avec une noble abnégation, de chef suprême devient subordonné : certes, voilà bien un spectacle fait pour bouleverser toutes les égoïstes et vaniteuses théories de l'intérêt humain, ce suprême agent, dit-on, de toutes les actions des hommes.

Jamais sacrifice de soi-même à la chose publique fut plus noblement fait, et j'ai vu les deux héros de trop près pendant cette journée mémorable pour n'en être pas encore tout ému et pénétré d'admiration.

Je n'entrerai pas dans l'explication des motifs qui déterminèrent le général Canrobert à provoquer ce changement. A nos

yeux, l'avénement du général Pélissier signifiait une seule chose : on va rompre en visière avec les Anglais, et il faudra bien qu'ils marchent, qu'ils fassent quelque chose, ou bien on se passera d'eux.

J'accompagnai le général Pélissier à son grand quartier, et je fus témoin des adieux touchants du général Canrobert à tous les officiers de l'état-major avant d'aller rejoindre son ancienne division. Quoique modestement caché dans un petit coin, j'eus de lui un dernier mot d'adieu et d'encouragement. Chacun des assistants eut le sien, et ce jour-là j'ai vu l'émotion nous faire jaillir des yeux bien des larmes furtives....

Que d'autres jugent dans l'histoire les talents du général en chef, cela ne m'appartient point ; mais ce que je dois dire, c'est que pas un soldat de l'armée d'Orient n'oubliera jamais les soins paternels avec lesquels le général Canrobert sut, pendant un hiver si rigoureux, maintenir la santé et un bien-être relatif parmi nous.

XVIII.

Mon embarquement sur le *Chaptal*. — Le cœur gros. — Adieux. — Un dernier regard. — Dégoût de l'existence. — Une rude maîtresse. — Transport de blessés. — Un réduit de huit pieds pour quatre. — Les feux du Bosphore. — Panorama splendide. — Débarquement des blessés. — Faire du charbon..

Depuis quelques semaines déjà, un ami de ma famille, le comte de Missiessy, était arrivé en Crimée sur la corvette à vapeur le *Chaptal*, qu'il commandait. C'était un marin dans l'âme, et qui de plus, en ce qui me concerne, avait le plus aimable désir de me former à la pratique de son noble métier.

Mon embarquement sur le *Chaptal* fut donc bientôt arrangé à l'état-major de l'amiral Bruat, et je reçus un beau matin l'ordre de me rendre à mon nouveau poste.

Ce ne fut pas sans avoir le cœur gros que je quittai le camp de la marine, mes chefs si bons pour moi et les hommes de ma batterie, auxquels je m'étais attaché de tout mon cœur; l'homme se fait à tout,

et l'on finit par aimer les métiers les plus rudes, comme les situations les plus douces.

J'avais vu commencer le siége, j'avais assisté à toutes les péripéties de cette grande entreprise, et c'était pour moi une véritable peine que de ne point assister au dénouement que nous croyions tous très-prochain.

Ma tente, ma batterie, notre petite maison, si laborieusement construite, tout, jusqu'au petit jardinet qui l'entourait, me rappelait des souvenirs pénibles et doux tout à la fois.

Mais «laisse courir», je n'avais pas provoqué cette mesure; ceux qui voulaient me voir avancer dans ma carrière me lançaient dans cette voie: je me laissai faire.

Dans ces cas-là, comme dans toute séparation pénible, il faut brusquer les choses; aussi, mes visites d'adieu une fois faites et après avoir eu mon audience de congé de l'amiral Rigault, je partis tout seul pour Kamiech, mon petit bagage sur un mulet du train, et montant pour la dernière fois le joli petit poney dont j'ai déjà parlé dans le cours de ce récit.

Mon Dieu, oui, j'avais le cœur gros en quittant le camp, et quand je l'aperçus pour la dernière fois du haut de la dernière colline qui descend vers Kamiech,

quand je distinguai la petite maison blanche où j'avais passé tant de moments heureux avec de bons camarades, je me mis à pleurer comme un enfant, et j'étais encore tout ému en mettant le pied sur le canot du *Chaptal* qui était venu me chercher.

En grand'garde à deux portées de canon du goulet de Sébastopol, la mission du *Chaptal* consistait à surveiller tout ce qui se passait dans le port et à prévenir le général en chef et les amiraux des mouvements de troupe ou de bâtiments que nos longues-vues nous permettaient d'observer.

Toujours sous vapeur afin d'être prêts à prendre chasse et la chaîne démaillonnée, notre solitude était complète.

Isolés sur la côte, voyant à deux lieues de nous les mâtures de l'escadre de Kamiech, il fallait trouver à bord toutes nos ressources intellectuelles ou autres, et vivre au physique comme au moral *avec les moyens du bord*, selon l'expression technique reçue dans la marine.

Succédant aux émotions sans cesse renouvelées de la vie des camps et de la batterie, ce calme me semblait accablant. D'un quart à l'autre, je croyais voir s'écouler une semaine, et huit jours me semblaient un siècle.

Connaissant peu l'état-major et pas du tout le métier d'officier de quart que j'avais à faire, tout était embarras et ennui dans ma nouvelle position.

On ne vit — ce qui s'appelle vivre — qu'en raison du nombre de sensations que l'on éprouve dans un temps donné, et quand à l'agitation d'une vie bien remplie vient succéder une monotonie insupportable, le sang se fige dans les veines, les pulsations de la vie morale semblent s'arrêter et un dégoût de l'existence finit par s'emparer de vous.

Après huit jours à bord du *Chaptal*, j'aurais donné deux doigts avec plaisir pour retourner sous ma tente, reprendre mes longues nuits de tranchées, mes courses à cheval et mes émouvantes journées de feu dans les batteries. C'est que j'avais vécu vite pendant huit mois et le train-train monotone de la vie à bord me semblait la mort du tombeau.

Parfois la nuit, pendant mes quarts, je me prenais à rêver, tout en arpentant l'étroit espace où devaient maintenant se renfermer mes promenades.

Je suivais d'un œil inquiet le feu des batteries russes ou françaises. Je voulais reconnaître les coups du bastion du mât. J'entendais répondre mes chers obusiers de la batterie 11, et si une bombe, décri-

vant sa courbe lointaine, se montrait à mes regards, je voulais me croire encore dans ma batterie, et je criais : «gare la bombe !»

Et le timonier étonné venait me dire, la main au bonnet : «Que demandez-vous, lieutenant ?» — «Rien, rien, mon garçon, j'avais cru voir tomber une bombe et je me suis trompé.»

L'on parle des amoureux séparés de la dame de leurs pensées, et qui errent comme des âmes en peine, la redemandant partout.

La guerre est une rude maîtresse, mais on l'aime bien et pour peu qu'on l'ait pratiquée, m'est avis qu'elle vous manque plus que quelque cotillon que ce soit.

Donc je me crétinisais à bord du *Chaptal* à faire briquer le pont, fourbir des cuivres, laver du linge et faire faire l'exercice du canon sur deux méchants obusiers à coulisses, qui, au premier coup de feu, auraient brisé leurs affûts de parade.

Heureusement qu'on se lasse de tout, même de s'ennuyer, et l'énergie me revenant, je me mis à apprendre sérieusement mon métier et à faire ample connaissance avec les différents membres de l'état-major.

Le poste des élèves était à l'avant, entre les cuisines et le poste des maîtres ;

il n'était habité que par un volontaire et un chirurgien de 3e classe. Mon grade me faisait chef de poste, c'est-à-dire responsable, les jours d'inspection, de tout ce qui pouvait déparer ce lieu charmant.

Bientôt on nous expédia de l'escadre un autre volontaire avec lequel j'avais été embarqué sur le *Napoléon*, ce qui porta notre nombre à quatre.

Si les postes de vaisseaux de ligne sont beaux et spacieux, il n'en est pas de même des petits bâtiments qui ne sont pas destinés à avoir des élèves et où il faut les caser par-dessus le marché.

Notre réduit avait huit pieds sur cinq, avec cinq pieds 1/2 de hauteur ; que le lecteur trace par la pensée un cube semblable et il verra que ce sont à peu près les dimensions d'une alcove ordinaire.

Là-dedans vivaient, mangeaient et couchaient quatre individus avec tous leurs effets, armes, livres, bagages et le reste...

Quand on me parle de cachots et qu'on s'apitoie sur le sort des malheureux qu'ils renferment, de suite ma pensée se reporte au *Chaptal* et je fais une comparaison tout à l'avantage des prisonniers.

Comme j'avais beaucoup à apprendre pour me mettre au courant de mon nouveau métier, le commandant voulut bien me permettre de travailler dans une

chambre à l'arrière, qui tenait à son appartement; puis il m'y laissa coucher, si bien que peu à peu je finis par ne plus venir au poste que pour les repas ou le soir pour causer un peu avec mes camarades.

J'étais à bord le seul élève du grand corps; cette circonstance et ma croix faisaient de moi une sorte d'intermédiaire entre le poste et le carré, habité par un lieutenant de vaisseau, second du *Chaptal*, deux enseignes, un docteur et un commissaire; et comme, de plus, ma chambre donnait par sa fenêtre sur le carré, je finis par être considéré plutôt comme appartenant au carré qu'au poste.

J'aurai occasion de présenter au lecteur les membres de l'état-major, de les mettre en scène et de dire alors combien, une fois la glace rompue, je fus heureux de partager leur vie, de me mêler à leurs conversations.

Au bout de quinze jours, je n'étais déjà plus si morose; je regrettais toujours le camp, mais je m'étais fait à ma nouvelle vie, et quand un autre infortuné bâtiment vint nous relever dans notre poste, j'étais redevenu officier de mer: je me rasais, j'avais des souliers vernis, je causais politique et déjeuner le matin, avancement et dîner le soir.

Arrivés à Kamiech, on nous donna des dépêches et des blessés à porter à Constantinople ; on mit les dépêches au sec et les blessés sur le pont.

Il y avait là de pauvres convalescents qui gelaient sous leur maigre couverture, des amputés qui souffraient affreusement du roulis et du tangage. La mer était grosse, le temps menaçant ; nous étions bien réellement sur la mer Noire. Le soir, en quittant les côtes de Crimée, la lueur seule de quelques rares bombes vint éclairer ce sombre tableau, puis cette sinistre lueur même disparut bientôt, et nous enfonçant dans la haute mer, nous laissâmes derrière nous ce coin de terre à jamais illustré par nos sueurs, notre sang et la gloire de nos armes.

Il ventait sec, et le *Chaptal* ayant vent debout, mettait souvent, comme disent les matelots, le nez dans la plume, c'est-à-dire que l'avant du bâtiment et le mât de beaupré, un instant soulevés dans les airs par la lame qui fuyait, retombaient avec force et se plongeaient avec fnreur dans l'écume jaillissante de la lame suivante.

On couvrait le mieux possible avec des toiles les pauvres blessés ; les matelots leur prêtaient leurs couvertures, mais le vent grossissait, la mer déferlait toujours avec plus de violence, et les souffrances

de ces pauvres gens faisaient peine à voir.

Quelques-uns trépassèrent dans la nuit et trouvèrent au milieu de la mer Noire une mort qu'ils avaient évitée sous les murs de la grande forteresse russe ; mais la vapeur nous poussait et le lendemain soir nous étions en vue du Bosphore.

«Chacun à son poste pour la manœuvre !» commande l'officier de quart.

Le mien est à l'avant, aux ancres, avec le lieutenant du bord ; nous sommes donc aux premières loges pour bien voir tout ce qu'il y aura à voir.

Voici déjà que la mer Noire commence à perdre sa couleur en même temps que son nom : le coup de vent qui nous a tenu compagnie pendant la traversée, suit la côte d'Asie, oubliant qu'un étroit passage lui permettrait de quitter cette mer intérieure où il tourbillonne depuis deux jours.

Les nuages noirs remontent vers Synope et le goulet du Bosphore nous apparaît à la lumière des étoiles et de la pleine lune du Ramadan.

Nous hissons nos feux de position et échangeons avec les forts de l'entrée des signaux de reconnaissance. Ce sont des feux de Bengale de différentes couleurs que l'on brûle successivement et dans

un ordre convenu à l'avant de la corvette.

Ces lueurs fantastiques illuminent les rives rapprochées des deux continents, et c'est par ce féerique spectacle que commence notre navigation du Bosphore. Comme pour nous faire honneur et répondre à notre illumination, les deux côtes d'Europe et d'Asie sont aussi tout illuminées. C'est que nous sommes en temps de fête et qu'après avoir jeûné jusqu'au coucher du soleil, les fidèles croyants ont maintenant le droit de festoyer avec fureur au clair de la lune et de leurs mille feux de réjouissance.

Le spectacle était magique et il n'est que trop vrai qu'une plume brillante ferait ici mieux que la mienne et aurait quelque chance de peindre l'aspect du Bosphore bien mieux que celle d'un illettré comme l'ex-aspirant qui écrit ces lignes.

J'ai prononcé le mot spectacle sans arrière-pensée et je suis fâché pour moi de ne l'avoir pas mis là à dessein car vraiment rien ne ressemble mieux à un décor d'opéra que les rives du fleuve de Constantinople.

Je me souviens d'avoir vu jouer la *Chatte merveilleuse* à l'ancien Théâtre-Lyrique : on y voyait le roi et sa cour qui, au lieu de se promener dans les terres du fils du meunier devenu seigneur, faisaient

des pas sur place, pendant qu'une série de paysages se déroulant en sens contraire simulaient un pays que l'on traverse très-vite et qui fuit devant vos yeux.

Rien ne peut mieux donner idée du Bosphore que ces paysages de fantaisie faits à grands traits et à grands renforts d'imagination.

De loin tout est brillant ; de près, derrière la toile ou dans la coulisse, vous ne trouvez que du bois, du carton, de grossières hachures, du clinquant et des platras.

Et cependant c'était une nuit magnifique, telle que peu de poètes en peuvent rêver, peu de peintres en représenter d'aussi belles.

Les villages succédaient aux villages, les palais de marbre avec leurs terrasses et leurs jardins enchantés se miraient dans l'eau profonde du Bosphore, des caïques allaient et venaient, et nous, traînés par un courant rapide et accélérant notre marche à l'aide de notre puissante machine, nous passions comme un fantôme au milieu de cette féerie. C'était l'âme de la guerre qui venait de Sébastopol mouiller dans la corne d'or.

Les blessés se soulevaient sur leur dure couchette, les matelots, appuyés sur le bastingage, fumaient une pipe d'un air philosophique et profond qui semblait vouloir

dire: va toujours, j'en ai vu et j'en verrai bien d'autres; les officiers rêvaient et je sais un aspirant de vingt ans qui donnait carrière à son imagination de jeune homme: Quitter la tranchée pour voir tout d'un coup cet écrin de la nature, cette merveille du Créateur à peine abîmée par la main de l'homme.

Le contraste était grand! la folle du logis se donnait carrière; elle pénétrait derrière ces jalousies importunes; elle écartait ces treillages discrets qui voilent en Orient les habitations du pauvre comme celles du riche et leur donnent à toutes une teinte charmante de mystère.

La folle courait, écoutant aux portes la musique des harems; quand je dis qu'elle écoutait aux portes, c'est par simple pudeur, et je puis affirmer que plus d'une fois elle repoussait les deux grands eunuques noirs qui gardaient ladite porte et qu'elle s'en donnait à cœur joie!... Ah! la folle! quel chemin elle a fait et comme nous sommes loin de la batterie n° 11.

Mais tout d'un coup: «Tribord, la barre-tout!» Voilà que nous allions écraser ce charbonnier de Carlisle qui vient tout droit des froids récifs de l'Ecosse porter son noir tribut au magasin de charbon de la marine.

Cela nous ramène à la réalité: voici le

château de Mahamet, puis Beïcos et Thérapia, et enfin nous apparaît dans toute sa splendeur la reine de l'Orient, Stamboul, Constantinople, la Corne-d'or, etc.

Et alors: «Machine !

Stope !

Mouille !

Le petit canot à la mer !

L'élève de corvée !»

Bref, tous les embarras d'un mouillage, le transport des dépêches et l'attente des ordres et du petit jour, deux choses essentielles au bonheur du commandant du *Chaptal*.

Vu du milieu de la Corne-d'or, Constantinople est plus beau que tout ce que l'on peut s'imaginer, et je me sens tout à fait incapable d'en rendre compte; heureusement que d'autres que moi ont passé par là et que des maîtres en ont fait voir à tous, les innombrables beautés.

Du reste, je circulerai tout à l'heure avec vous dans les ruelles dégoûtantes de la ville et vous dirai bien ses défauts et ses ridicules, et la même plume, qui n'a pas su louer le beau, saura passablement critiquer le laid, — le tout conformément à l'axiôme du poète : «La critique est aisée, et l'art est difficile.»

Et puis surtout avant d'avoir mis pied à terre, sommes-nous en présence de l'œu-

vre de Dieu, nous sentons que nous sommes des atômes et nous nous taisons.

Mais une fois à terre, l'atôme se sent, il navigue dans un océan de vilenies, œuvre d'autres atômes, il est dans son milieu, il y barbotte et peut alors du moins en parlar en connaissance de cause.

Le débarquement des blessés n'est point une petite affaire et tout est mis en œuvre pour adoucir à ces pauvres malheureux un transbordement inévitable. Quand la mer est calme comme dans un port, la besogne est facile : ceux qui peuvent marcher descendent l'escalier du bord, soutenus par deux matelots ; les amputés sont souvent hissés dans leur cadre avec un cartahu frappé au bout de vergue, puis amenés sans secousses dans le canot amarré le long du bord. Mais quand la mer est grosse, comme le procédé est le même, les acrocs, les secousses, les coups involontaires font bien souffrir ces malheureux.

Une fois nos malades débarqués, nous recevons l'ordre de remonter à Beïcos et d'y faire du charbon.

Le courant du Bosphore est rapide, et en le remontant, on a tout le temps de bien voir les bords merveilleux de ce grand fleuve salé. Je passe encore devant Constantinople sans y pouvoir descendre, et

nous voilà vers deux heures de l'après-midi bord à quai contre une cale à charbon, l'équipage occupé à remplir les soutes.

XIX.

Thérapia. — Les contrastes. — L'omnibus du Bosphore. — Péra. — Ste-Sophie. — Les sacristains bleus. — L'effet d'un porte-monnaie. — Le sommet de Ste-Sophie. — Une question brûlante. — La Porte et l'Almédan. — Le vieux sérail. — Le bazar. — Cimetières et fontaines. — L'Ajaccio. — Retour en Crimée.

La nuit, le fantastique, le grandiose des bords du Bosphore nous avait surtout frappé, mais le jour à l'ancre et un peu reposés, la nature luxuriante de la rive asiatique fut sans contredit ce qui nous ravit le plus.

Songez que depuis huit mois je ne voyais en fait d'abres que les brins de bois secs qui formaient les fascines et les gabions de nos batteries, en fait de verdure que la petite herbe courte et modeste qui couvre les plateaux de Crimée. Hier j'étais au milieu de toutes ces belles horreurs de la guerre, au milieu d'une

nature stérile et sévère; aujourd'hui je suis sous les frais ombrages de beaux arbres bien verts, bien vigoureux.

Là-bas, la mer Noire battait une plage rocheuse et se brisait sur des récifs sombres et tristes. Ici la mer est bleue, elle coule mollement et sans bruit entre des rives fleuries. Aussi était-ce avec une sorte de béatitude que je foulais ce sol habité, que je me plongeais dans les petits sentiers; les moindres choses de la vie de campagne me causaient un plaisir infini.

Le soir, après dîner, je fus envoyé en corvée à Thérapia, de l'autre côté du Bosphore ; là c'était une ville civilisée et non une bourgade comme à Beïcos. La musique militaire jouait sur une promenade, et toutes les belles dames, Arméniennes, Grecques ou Francques, s'y promenaient en l'écoutant. Donc je fis durer la corvée un peu longtemps, mais l'armée française ne s'est jamais ressentie de ce retard, mes canotiers ne se plaignirent pas, et quand je rentrai le soir à bord, le lieutenant dormait de trop bon cœur pour songer à me gronder. J'eus même encore le temps de demander au commandant la permission d'aller à Constantiple le lendemain matin, par un des petits vapeurs qui font ce trajet, et je m'endormis tout con-

tent, mon hublot grand ouvert, respirant à plein poumon l'air de la terre ferme, et trouvant à la poussière de charbon qui couvrait le navire un goût champêtre qu'elle n'a, hélas ! jamais eu.

Voilà la vie de marin : des contrastes et toujours des contrastes, des émotions sans cesse renouvelées, toujours différentes, des situations extrêmes et changeantes ; un jour dans une hune, la figure fouettée par un gros temps; le lendemain assis dans un fauteuil, prenant des glaces et entendant un air d'opéra ; aujourd'hui bombardant une ville, demain valsant chez le gouverneur d'une autre.

C'est grâce à ces péripéties de la vie du marin qu'elle passe si vite pour lui ; qu'il l'aime tant et que bientôt les angles et les aspérités de son caractère se polissent tout comme le galet que la lame roule incessamment sur d'autres galets.

L'omnibus est dans le Bosphore remplacé par le petit vapeur, partant à heure fixe de chaque station et allant en zigzag de la côte d'Asie à celle d'Europe, d'un village à un autre. C'est ainsi que les négociants établis dans les jolies maisons de campagne des deux rives se rendent chaque matin à leur comptoir de Péra ou à leur boutique au bazar.

La bigarrure la plus complète règne à

bord de ces petits bâtiments. A l'arrière, une loge grillée et quasi-impénétrable sert de refuge aux dames musulmanes. Les Grecs abondent, ils sont criards, grossiers, impertinents, serviles et ordinairement sales. Les Arméniens sont plus respectables et l'on n'a pas envie de les bâtonner comme les autres. Les Turcs sont gros, gras et bêtes. Les Bulgares grands, beaux, sales et pleins de poux.

Au milieu de tout ce monde, quelques officiers français ou anglais circulent comme chez eux; quant aux vrais croyants que l'on rencontre çà et là accroupis dans les coins ou flânant serrés comme des boudins dans leurs affreuses redingotes nouveau régime, s'ils nous gênent, ils sont sans façon houspillés de la belle manière.

Allah ! Allah ! va chien de croyant, il faut que les chrétiens aient bien peur les uns des autres pour laisser te vautrer dans ta fange et ton fatalisme, au milieu de cet endroit merveilleux, si bien fait pour les races chrétiennes et civilisées, et que l'industrie moderne tranformerait et rendrait ce qu'il doit être : le séjour le plus beau, le plus riche et le plus agréable de la terre.

On parle ici toutes les langues ; le franc domine, c'est un heureux salmigondis de

français, d'italien et de turc. On gesticule très-fort, on crie très-haut, chacun dans sa langue, les mots importants du discours, et on s'entend très-bien en se comprenant un peu.

Enfin, nous voici à Constantinople, pataugeant dans la boue noire du quai et grimpant à Pera, la ville européenne où je vais, si vous le permettez, déjeuner dans un bon hôtel français tenu par des Lyonnais.

Comme je déclare à mon hôtesse que je prétends visiter Sainte-Sophie de fond en comble, la bonne dame qui est à Constantinople depuis longues années et connaît le fanatisme turc, essaye de me convaincre de l'impossibilité pour un chrétien d'exécuter un pareil projet. — «Comment, impossible ?» m'écriai-je ; «voilà huit mois que je passe à risquer mon cou pour l'intégrité de l'empire musulman, et je n'entrerais pas ou je veux; c'est ce que nous allons voir, et je suis décidé à payer d'audace, bien qu'on dise que nous sommes dans le Beïram, période de surexitations pieuses chez les bons Turcs.» Je descends la rue de Péra et gagne le vilain pont de bois de Galata.

Comme j'allais m'y engager, j'aperçois, fumant sa pipe dans un café, un Arménien

que nous avions eu à bord du *Napoléon* comme interprète, et qui se trouvait comme placé là par le Prophète pour me faciliter mon excursion.

Nous nous reconnaissons d'une façon touchante, il me fait enfourcher un cheval de louage et lui monte sur un autre. Nous voilà trottinant dans le dédale de petites rues qui conduisent à Sainte-Sophie. Lui aussi me parla encore de la difficulté que nous aurions à entrer, du fanatisme des Turcs, mais je me crois breton pour la circonstance, je tiens bon : au même instant, la vue des buffleteries jaunes de gendarmes français qui font une ronde achève de me rassurer complétement ; car enfin, là où passe un tricorne de gendarme, il me semble *à fortiori* qu'un officier en uniforme n'a rien à craindre.

Ainsi portés par nos chevaux et le cœur raffermi par la vue des défenseurs de l'ordre, nous arrivons à une des portes de la grande mosquée. La foule des croyants qui pénètre dans l'édifice me considère d'assez mauvais œil, et je dois convenir que ma casquette brodée et ma petite-veste courte ne produisent pas sur eux une grande impression de respect. Mais derrière cette petite casquette à ancre couronnée, il y a les canons des vaisseaux français et les pantalons rouges de nos

fantassins. Sans doute ils se font toutes ces réflexions, car je me mêle à eux sans obstacle et pénètre bravement jusqu'à l'entrée de la basilique. Mais arrivé là, une espèce de sacristain tout vêtu de bleu me barre le passage en me prenant par un bouton de ma veste. Blessé de cet attouchement, je lui allonge sur les doigts un vigoureux coup de canne qui le pénètre immédiatement d'un saint respect pour ma petite personne, et me laissant passer, il se contente de geindre à haute voix et d'ameuter par ses cris les fidèles musulmans qui se rendent à la prière.

Pendant ce temps, je fais deux ou trois pas dans le temple, ouvrant mes deux yeux tout grands pour me bien pénétrer d'un spectacle qui, je le prévois, ne durera pas longtemps.

En effet, je suis bientôt entouré par une nuée de sacristains bleus qui, tout en pérorant, me poussent insensiblement vers la porte et me déclarent, après l'avoir fermée, que je n'entrerai pas sans un firman.

Je prétends insister ; mais mon interprète me conseille vivement de filer doux, il a saisi dans la foule quelques paroles peu rassurantes pour le jeune chrétien qui la brave au seuil de sa maison de prières ; force m'est donc de me replier en arrière, et je m'éloigne lentement, es-

corté de sacristains b leus et surtout du petit qui a reçu de mes nouvelles sur les doigts : évidemment je lui ai plu, car il me considère avec un mélange d'admiration et de crainte, — ce que c'est cependant que l'emploi bien entendu du bâton. — Mais en passant devant une porte ouverte dans le mur du péristyle, je déjoue la vigilance de ma suite azurée, je l'enfile et escalade lestement un escalier qui doit, selon moi, me conduire jusqu'au sommet de l'édifice.

Nouvelle stupéfaction de mes sacristains qui veulent me faire descendre, mais je m'escrime contre eux avec ma canne et je gagne encore quelques marches à reculon.

Alors, maître de la situation, je fais jouer l'autre argument, celui qui en ce pays ouvre aussi toutes les portes comme tous les cœurs, mon porte-monnaie.

Les piastres et les pièces de 5 francs font leur apparition et produisent tout l'effet que j'en attendais : les fronts se rassérènent, le fanatisme disparaît et je me trouve devant des gens vraiment très-civilisés.

Je leur fais dire par mon Arménien que je veux que mon ami, le premier sacristain bleu, me promène dans toutes les mosquées, dans l'intérieur comme à l'extérieur, en bas comme en haut, de telle

sorte que rien ne m'échappe, et qu'étant d'ailleurs ainsi à 100 pieds au-dessus de la foule des croyants accroupis, je n'apporte aucun trouble à leurs exercices de dévotion.

Cet éloquent langage est compris, et pour 5 francs me voilà débarrassé de toute la bande des sacristains bleus et, guidé par mon nouvel ami, je parcours toute la mosquée.

Je ne ferai point ici une description de Sainte-Sophie. Je n'avais sur moi ni mètre, ni livre d'histoire, ni crayon, ni appareil à photographie.

Ainsi, point de hauteur de colonnes, nulle comparaison entre la longueur de Sainte-Sophie et celle de Saint-Pierre de Rome, point de dissertations sur l'époque de la construction ou sur celle de la transformation de la mosquée, et encore moins de plans et de photographies, ce qui serait cependant la vraie manière, selon moi, de donner une idée de ce superbe édifice.

A l'intérieur et en se promenant dans les galeries aérionnnes qui entourent la coupole, la grandeur du vaisseau et l'harmonie de ses formes sont ce qui frappe le plus. D'un autre côté, on peut dire que tout est de travers dans Sainte-Sophie, car ayant été construite par des chrétiens et

pour eux, l'orientation musulmane n'a point été observée.

La chaire du muphti devant toujours être tournée vers la Mecque ainsi que la ligne médiane de l'édifice, les Turcs ont tracé sur le parvis une ligne rouge qui indique la direction du pôle musulman. Tout dans l'église est coordonné à cette ligne; il en résulte que pour l'œil comme par rapport à l'axe normal de l'édifice entier, tout est de travers, et les rangées de musulmans accroupis, leurs chapelets à la main, font, par leur obliquité, le plus singulier effet.

Evidemment ces braves gens ne se sentent pas chez eux, ils sont chez nous (nous voulant dire chrétiens), et leur manière de se placer indique un provisoire qu'il serait urgent de faire cesser. Du haut de la basilique la vue est merveilleuse, on domine la ville, la Corne-d'Or, le vieux sérail et l'on voit par-dessus ses jardins le bleu d'azur de la mer de Marmara. On plane au-dessus de la *fourmilière humaine* et des baraques turques; la ville d'Orient vous apparaît d'assez haut pour que toutes les vilenies vous en échappent, si bien que l'illusion devient possible, et que l'œuvre de l'homme peut, jusqu'à un certain point, paraître aussi belle que celle de Dieu.

En descendant de Sainte-Sophie, ma pensée dominante était celle d'une profonde amertume et d'une humiliation mal contenue. Chaque fois qu'un chrétien foulera ce sol sacré dont il est banni, un sentiment pareil doit s'emparer de son âme et l'heure de la chute des osmanlis aura déjà sonné pour lui.

Que ne l'est-elle, en effet, et pourquoi ne point aborder franchement une question dont dépend si souvent la paix du vieux continent.

Mais je m'aperçois que je vais entrer dans le domaine de la politique, et que si je puis ici dire à mon aise ce que je pense des Turcs, ce n'est point pour indiquer ce que je voudrais voir à leur place.

La Porte, l'Almédan, la mosquée d'Achmet, le vieux sérail, le bazar et le champ des morts, voilà de bien beaux noms, et qui pourraient servir de titres à plus d'un chapitre intéressant.

Mais j'ai vu tout cela en passant dans une après-midi, comme on voit à vingt ans, cueillant les vives sensations et pensant peu à conserver d'autres souvenirs que ceux d'un insouciant midschipmen.

La Porte est sale, plate, bête, et peut aussi bien mener à une exposition de province qu'au siége du gouvernement ottoman.

L'Almédan a un reste de grandeur qui attriste. C'est une belle place qui servait aux courses, et où quelques débris de sa splendeur du passé ne vous font que songer davantage aux ruines du présent.

La mosquée d'Achmet est vraiment une mosquée; mais n'y étant point entré, je dois me contenter de ce renseignement succinct.

Le vieux sérail est situé dans la plus magnifique position qu'on puisse rêver; il termine l'Europe et finit avec le vieux monde, regardant l'Asie, dont il approche, formant d'un côté la Corne-d'Or et de l'autre le commencement de la mer de Marmara.

Pendant la guerre, nous en fîmes un hôpital. Les blessés de Sébastopol étaient couchés dans les appartements des sultanes, et le palais était gardé par les bonnes sœurs grises, remplaçant avec avantage les noirs eunuques. Il faut que les sultans actuels aient bien mauvais goût pour avoir quitté ce séjour enchanteur et cette situation unique dans le monde. Peut-être la beauté du site et la majesté de ces lieux, témoins des splendeurs de leurs prédécesseurs, leur firent-elles peur; ils se sont comparés à ce que furent leurs ancêtres, et la comparaison faite, ils ont

été cacher leurs jours efféminés derrière un kiosque de carton peint du Bosphore.

Ils se rendent justice, c'est évident, et c'est du reste le sentiment que chacun éprouve en vivant au milieu de ces Turcs dégénérés ; ils semblent avoir conscience de leur avilissement, l'épiderme paraît aussi endurcie que le cœur est ramolli ; toutes ces piqures de l'amour-propre blessé glissent sur leur carapace d'insouciance fataliste et c'est en vérité à grands coups de pied qu'il faudrait un jour enfin les faire repasser en Asie.

Le bazar est une infection, telle est du moins l'impression qui vous saisit *ex abrupto* dès qu'on pénètre dans ces labyrinthes de ruelles couvertes.

Une fois le nez bouché, ôn n'est cependant pas fâché d'y être, et la vue de l'Orient pris au naturel et sur le fait vous récompense de votre courage.

Encore une description à faire, et que je me garderai bien d'émarger ; lisez les mille voyages en Orient et méditez un des jolis tableaux de Decamps, vous en saurez autant et plus que moi. Le grand champ des morts, voilà le triomphe de Constantinople et la réhabilitation des musulmans. Ces gens-là ne savent édifier que des cimetières et des fontaines.

Fleuve de la vie ou ruisseau bienfai-

sant, ils savent les recueillir tous deux. Ils désaltèrent le passant sur la route et lui préparent son dernier caravanserail.

Nous étions déjà avancés dans notre journée quand, renvoyant nos chevaux, nous nous engagions dans les tortueuses allées de ce champ de repos. Dans certaines parties les tombes se pressent les unes contre les autres : il y a là cohue des morts ; ailleurs, au contraire, c'est peu habité et l'herbe en poussant a nivelé les petits tertres qui recouvrent les restes des croyants.

Les pierres sculptées et penchées, surmontées d'un turban taillé dans le roc blanc, sont, comme dans tous les cimetières turcs , du meilleur effet , et se détachent à merveille sur la noire verdure des cyprès.

Certaines tombes sont bien entretenues, les immondices sont exclues de ces grands jardins, quelques rares chiens errent mélancoliquement dans les hautes herbes et semblent moins hargneux que leurs camarades des rues. Evidemment, dans toute ville turque, et à Stamboul comme dans les autres, le seul endroit un peu convenable, c'est le cimetière.

J'ai fini ma tournée de Constantinople par cette dernière visite aux morts : bien

m'en a pris, car c'est un des meilleurs souvenirs que j'ai emporté de l'Orient.

Une heure après, j'arrivai sur le petit vapeur qui devait me mener à Therapia, vis-à-vis Beicos.

Il ventait grand frais : évidemment une tempête affreuse régnait dans la mer Noire, et le vent enfilant le Bosphore, rendait notre navigation très-pénible.

A sept heures et demie, nous mouillons à Therapia ; mais là, impossible, ni pour or, ni pour argent, de trouver un *Caïdgi* qui consentit à me faire traverser le détroit : le temps était trop gros. Le Bosphore était superbe à voir : il se roulait, se tordait dans son lit profond et ses flots furieux semblaient impatients de sortir de ces rives encaissées pour gagner la haute mer.

La vitesse du Rhin au Bingenloch ou sous le pont de Bâle ne saurait même donner une faible idée de la rapidité du courant, et si l'on ajoute à cela que de vraies lames en couvraient la surface, on comprendra facilement que les bateliers turcs reculassent devant une traversée dans de semblables conditions. Faudra-t-il donc coucher à Therapia ?... Mais pas la moindre place dans ses rares hôtels : «les Anglais ont tout pris,» telle est la

réponse stéréotypée que chacun vous donne.

Heureusement un petit vapeur de l'Etat l'Ajaccio était à l'ancre ; je m'y rends et trouve au carré une gracieuse hospitalité pour la nuit.

Le lendemain, retour à bord; nous prenons les dépêches et nous rentrons dans la mer Noire, recevoir la fin du coup de vent qui y régnait depuis plusieurs jours, et revoir encore une fois la terre de Crimée.

Adieu la verdure et les villes : nous rentrons sur le théâtre de la guerre après une petite vacance de trois jours passés en pays civilisé.

XX.

Anapa. — La Circassie au bout d'une longue-vue. — L'affaire du 18. — Branle-bas de combat. — Une morne inquiétude. — Le *Chaptal* retourne en France. — Les Iles des Princes. — L'Ecole navale turque.

En arrivant en Crimée, nous trouvions la situation bien changée; un important et sanglant succès était venu illustrer nos armes. Les ouvrages blancs et le fameux mamelon vert avaient été enlevés ; nous

n'étions qu'à une faible distance de la grosse tour Malakoff.

La prise de ces ouvrages russes avait coûté la vie à bien des braves, et les Anglais, en prenant en même temps les carrières du grand redan, avaient eu aussi de douloureuses pertes à déplorer. Malgré cela, on était dans la joie, le succès qu'on venait de remporter avait monté tous les esprits, et l'on parlait tout haut du prochain et dernier assaut qui devait nous donner Malakoff et la ville.

D'un découragement assez grand et d'une somnolence générale, on était arrivé à un engouement, à une confiance incroyable ; on voulait en finir et chacun croyait qu'un vigoureux coup de collier devait suffire.

Un ordre très-inattendu dirigea le *Chaptal* sur Kertsch, où il devait se mettre à la disposition de l'amiral Bruat, qui reprenant en sous-œuvre sa première expédition de ce côté, la menait tambour battant et ne rencontrait que des succès sur toute la côte de Circassie et dans la mer d'Azof.

Au gros temps des jours précédents avait succédé un calme plat. La mer était aussi bleue que sur les côtes d'Italie ou de Grèce, et nous longions la superbe côte

du midi de la Crimée, comme aurait pu le faire un lord sur son yacht de plaisance.

Dans la matinée du second jour nous rencontrâmes le *Napoléon* qui nous signala de stopper et nous envoya un officier à bord pour nous prévenir que l'amiral Bruat n'était plus à Kertsch, mais bien à Anapa, où nous devions l'aller rallier. Sur quoi, changement de route.

Le soir, nous jetâmes l'ancre devant Anapa. La ville avait été prise la veille, on voyait encore fumer les magasins russes mis à feu par leurs troupes, qui, en se retirant, brûlent tout derrière elles, d'après la vieille tactique moscovite, consistant à ne laisser à l'ennemi qui vous poursuit que la possession d'un désert.

Des bandes de cavaliers circassiens couraient le long du rivage, et leurs vêtements bigarrés, leurs bonnets, leurs casques, leurs chevaux si ardents, tout semblait concourir à leur donner un aspect fantastique.

Je désirais bien profiter des dernières heures du jour, pour descendre à terre et voir de près cette ville abandonnée.

Mais à bord les officiers proposent et le commandant dispose. Je fus de quart jusqu'à la nuit, et vers quatre heures du matin nous recevions l'ordre d'appareiller au plus vite et de rallier Kamiech, où l'on

avait, paraît-il, besoin de toutes les ressources de la flotte pour porter un grand coup. Et c'est comme cela que j'ai vu la Circassie à portée de canon et avec une longue-vue. Du reste, ces sortes de déboires font dans la marine partie du métier, il faut bien s'y faire : d'ailleurs on s'en console un peu, car un ordre subit peut vous envoyer dans d'autres parages encore plus curieux, il faut donc prendre la chose philosophiquement.

L'escadre de l'amiral Bruat ramenait à Kamiech la division d'Autemarre, toute fière de ses succès à Kertch, afin qu'elle arrivât à temps pour prendre part à l'attaque de Malakoff qui, paraît-il, venait d'être décidée.

Le *Chaptal* reçut l'ordre de retourner à Toulon et de partir immédiatement, mais le commandant Missiessy ayant su que le lendemain, 17, l'escadre devait, par une nouvelle attaque des forts, appuyer les mouvements de l'armée, demanda à l'amiral Bruat la faveur de retarder d'un jour son départ et la permission de croiser devant la ville.

L'affaire du 18 juin est trop bien décrite dans l'intéressant ouvragede M. de Bazancourt, pour que j'essaye de raconter les différentes phases de cette journée si terrible pour notre armée.

«A deux heures un quart, sur tous les bâtiments, on fait branle-bas de combat. — C'est une de ces belles nuits calmes et transparentes où les ténèbres ont pour ainsi dire de lumineuses clartés.

«A trois heures, les deux escadres sont sous vapeur.

«A trois heures et demie, des fusées de signaux montent en sillonnant dans l'espace, et leur apprennent que le moment de l'attaque est arrivé ; mais déjà avant ce signal, le bruit de nombreuses détonations s'est fait entendre: sans nul doute, c'est notre artillerie dont les boulets précèdent au combat nos vaillants bataillons.

«Non.... c'est le brave général Meyran qui, trompé par plusieurs bombes à traces fusantes, parties d'une de nos redoutes, s'est lancé à l'assaut avec une héroïque valeur.

«Le *Montebello*, le *Napoléon* et le *Charlemagne* se sont mis en marche : les couleurs sont arborées ; du vaisseau amiral est parti ce signal : «Se préparer à combattre.»

«Le *Friedland* accouplé au *Phlegeton*, n'attend qu'un ordre pour se porter au feu. — Les escadres anglaise et française, auxquelles est venue se joindre la frégate sarde *Carlo-Alberto*, s'avancent devant les forts et se tiennent hors de

portée de canon, prêtes à aller prendre leur poste d'embossage devant l'ennemi.

«Du côté de la terre, le feu est terrible : aux foudroyantes explosions de l'artillerie se joignent les longs déchirements des feux de mousqueterie.

«De lointains retentissements, formidables et réitérés, ne laissent aucun doute sur la part que les vaisseaux ancrés dans la baie du Carènage prennent à la défense de Malakoff.

«D'épais tourbillons de fumée se sont joints à la brume matinale qui, dans ces parages, précède presque sans interruption chaque lever du jour. — Du haut des mâtures même les plus élevées, il est impossible de rien distinguer du côté de Malakoff ; mais une lutte terrible s'est engagée là-bas : la bataille fait fureur, et si les yeux ne peuvent percer le voile épais qui enveloppe le lieu du combat, la pensée inquiète se forge des fantômes tantôt sinistres, tantôt triomphants.

«De même que le jour de l'attaque d'Inkermann, l'angoisse est grande parmi les flottes. Sur les navires des deux escadres chacun est silencieux, attentif, cherchant à deviner dans le souffle de l'air l'issue du combat ; mais des bruits vagues, éloignés, qui tantôt augmentent, tantôt diminuent, frappent seuls les échos. Bien-

tôt le combat semble perdre de son intensité ; puis peu à peu le calme se fait.

«Une morne inquiétude dévore les esprits ; un triste pressentiment semble dire à chacun que le succès n'a pas couronné les efforts de nos intrépides combattants. Le temps s'est dégagé ; la fumée se dissipe ; l'horizon se dessine aux regards avides qui l'interrogent.

«Malakoff n'est pas à nous ! le grand redan appartient encore aux Russes ; le drapeau victorieux des armées alliées ne flotte pas sur les redoutes ennemies !

«Bientôt des nouvelles certaines arrivent ; les troupes, broyées par des orages terribles de fer et de feu, n'ont pu enlever les positions et se sont épuisées contre elles en efforts impuissants...

«A six heures du soir, les escadres combinées jetèrent l'ancre devant Sébastopol, à l'extrême portée des canons de la place.»

Le lendemain, avant de partir, j'eus le temps de descendre à terre et de m'informer de nos pertes.

Elles avaient été considérables, mais aucuns de ceux qui me tenaient le plus à cœur n'ayant été blessés, je partis sans soucis et ne pensant plus qu'au retour en France.

Au moment du départ, mille choses nous retiennent : c'est un courrier à prendre,

quelques passagers à embarquer, etc. ; enfin tout est prêt et, vers sept heures du soir, nous dérapons et glissant entre les mille bâtiments qui obstruent le port de Kamiech, nous mettons le cap au large... Adieu, terre de Crimée, où j'ai passé de si bons et de si terribles moments ! Adieu, petit coin de terre dont je connais les moindres ondulations et qui sera toujours pour moi un endroit aimé ! Là où l'homme a souffert, il s'attache, et j'étais attaché à ces plateaux arides que, selon toutes probabilités, nous quittions pour ne plus revoir : le *Chaptal* revenait en France, pour rallier, disait-on, l'escadre de la Baltique.

Le Bosphore et Constantinople furent revus comme de vieilles connaissances ; je vidai ma bourse dans les mains d'un Arménien du bazar, voulant rapporter aux miens ces milles petits riens dont un voyageur venant d'Orient et qui se respecte ne manque pas de se charger. L'intendant militaire qui centralisait le service, trouvant le *Chaptal* vide de toutes choses, nous colloqua 80 portefaix marseillais qui venaient de travailler à Kamiech pour le service de l'intendance et qu'il fallait rapatrier.

Nous ramenions déjà de Crimée 5 officiers blessés ou convalescents ; et c'est

avec ce surcroît de monde que nous partîmes de Constantinople, contents, pressés d'arriver, et espérant bien que dans huit ou dix jours nous serions à Toulon.

Mais le sort en avait décidé autrement, et ce n'est qu'un mois après que nous devions revoir les côtes de France.

En quittant la Corne-d'Or et entrant dans la mer de Marmara, un grelin, venu je ne sais d'où, s'entortilla dans notre hélice et s'y fourra si bien qu'il nous fallut stopper, mettre à la voile et gagner le mouillage d'une des Iles-au-Prince pour nous en débarrasser.

Je ne m'en plains point maintenant, car sans ce spirituel grelin, je n'aurais point fait connaissance d'un des plus jolis endroits qu'il m'a été donné de visiter.

Les Iles-des-Princes sont des montagnes assez élevées qui sortent presqu'à pic du sein d'amphytrite : sauf quelques endroits cultivés, la plus grande partie en est aride ou médiocrement boisée.

Les principales se nomment Proti, Antigone, Katki et Prinkipo. Dans la plus grande, le gouvernement turc a bâti au fond d'une jolie baie et près d'un petit village une école navale, dirigée par quelques émigrés polonais, et destinée à servir de pépinière pour recruter le corps

si ignorant des officiers de la marine turque.

Mais je doute très-fort que cette école, nouvellement créée, donne jamais de résultats féconds. Le principe d'absolutisme fataliste frappe toutes les œuvres musulmanes d'une stérilité complète.

Le premier barbier adroit n'en deviendra pas moins capitaine de vaisseau, s'il a rasé le sultan un jour de bonne humeur, et quant aux quelques officiers instruits qui pourront se rencontrer, un oubli complet les attend s'ils ne savent faire jouer quelques-unes des cordes toutes-puissantes en Turquie : les protections du sérail, ou celles d'une bourse bien garnie et déliée à propos.

Après avoir parcouru cet établissement et admiré la frégate-école qui sert à l'instruction des jeunes élèves, nous nous mîmes à gravir la montagne qui forme le milieu de l'île.

Mais auparavant deux mots s'il vous plaît sur cette frégate ; voici en quoi elle consiste : trois mâts à demi-grées et un beaupré, le tout enfoncé dans une des cours de l'école. C'est là que les futurs officiers se font au mal de mer, s'habituent à la vie de bord et à la difficile navigation des mers de l'Archipel... Tout est poudre aux yeux dans la nouvelle organi-

sation à l'européenne que veulent se donner les Turcs ; du reste, un seul fait montrera leur incapacité maritime : c'est qu'il fallut installer à bord du vaisseau amiral turc un lieutenant de vaisseau français, pour obtenir une coopération tant soit peu efficace de la part de cette marine de parade.

XXI.

Les îles des Princes. — Une école grecque. — Le couvent de la Panagia. — Un coucher du soleil. — Le rôle de l'antiquité dans l'éducation. — En quarantaine. — Digressions historiques. — Salamine. — Les deniers de l'Etat intelligemment dépensés. — Départ du Pirée. — La navigation à la voile. — Les côtes de Sicile. — Quinze jours à Messine.

Je reviens à notre promenade intérieure : en montant, l'on côtoie des maisons de campagne assez solides, des couvents nombreux et des jardins bien cultivés pour des jardins d'Orient. C'est que ces îles servent de refuge aux gens aisés de Stamboul, quand la peste, le choléra ou l'incendie viennent jeter l'alarme dans la grande cité.

Bâties forcément en échelon et séparées

entre elles par des jardins, ces maisons jouissent toutes de la belle vue et de l'air pur et sain, qui depuis le Bas-Empire ont fait la célébrité de ces îles charmantes.

En passant devant un vieux monastère transformé en une école grecque, nous fûmes tout étonnés de nous entendre interpeller en français par plusieurs des jeunes élèves. Ils voulaient nous donner un échantillon de leur savoir-faire. Ils parlaient et écrivaient passablement notre langue, plusieurs même savaient l'anglais; nous visitâmes leurs classes, et un professeur nous, pria en notre qualité d'officiers d'un corps spécial, de les interroger sur les mathématiques : ils surent assez bien résoudre une équation du deuxième degré, et ils nous étonnèrent surtout par leur promptitude à calculer, par leur facilité à extraire des racines carrées et cubiques, et plus encore, à résoudre quelques problèmes de règle de trois et d'intérêt.

Le génie calculateur et mercantile de leur nation reparaissait là tout entier ; du reste, ils étaient polis, bien mis et avaient tout à fait l'air d'une pension de jeunes Français. C'est, paraît-il, une sorte de collége ou école commerciale, où les fils des principaux négociants grecs de Constantinople viennent faire leurs études.

L'heure rappelant nos camarades à

bord pour leur service, et ce même service n'y exigeant ma présence que pour le quart de minuit, je les laissai redescendre vers la mer, et guidé par un des élèves, je montai jusqu'au sommet de l'île.

Le couvent de la Panagia ou de Saint-Christophe (je ne sais plus bien sous quel vocable il a été fondé) est situé dans une position admirable et je n'eus point à regretter la fatigue de l'ascension.

Quant à l'intérieur, la chapelle avec ses tableaux russes est la seule chose remarquable ; les personnages de ces tableaux sont revêtus de vêtements faits en lames de métal doré ou argenté, selon leur degré de sainteté ; les têtes, les pieds et les mains sont les seules parties à découvert et où l'on voit la peinture.

Quelques-unes de ces têtes, les madones surtout, sont assez belles, bien qu'exécutées par des peintres peu au fait des règles du dessin et de la perspective. En général, l'expression est pure, les figures respirent la foi, la sainteté, et somme toute, ces échantillons de l'art grec ne m'ont laissé que d'agréables souvenirs.

A côté de la chapelle s'étend une petite terrasse naturelle, entourée de cloîtres des trois côtés, et sur laquelle je m'arrêtai pendant longtemps.

Je voyais à mes pieds le groupe des îles des Princes et la mer de Marmara ; en face de moi, Constantinople et Scutari se perdaient dans le lointaiu ; à ma droite étaient le golfe de Nicomédie et la côte occidentale d'Asie-Mineure ; à ma gauche enfin, la haute mer se confondait avec l'atmosphère, et les contours vaporeux des îles du Pape et de Marmara entrecoupaient sa masse imposante.

J'attendis sur ce belvédère le coucher du soleil : bientôt une teinte de feu se répandit sur la mer ; des lignes d'or et de pourpre couvrirent les rivages, tandis que sur les montagnes plus éloignées dominaient de grandes masses d'un violet foncé. Peu à peu les objets se confondirent, les détails se perdirent dans l'obscurité ; je ne distinguais plus que l'ensemble du paysage.

Je me décidai alors à revenir à bord, et me lançant à l'aventure dans le premier sentier qui s'offrit à moi, je descendis vers la mer.

Les ténèbres gênèrent d'abord ma marche, mais bientôt la lune s'étant levée, je fis une promenade délicieuse, parcourant les bosquets de platanes, de figuiers, de grenadiers et de tilleuls, qui s'échelonnent entre le couvent et la petite capitale de l'île. Parfois je perdais ma

route, mais la mer brillant à l'horizon à la vive clarté de la lune, j'apercevais le *Chaptal* à l'ancre, et mon bâtiment me servant de point de repère, je ne tardai point à gagner le petit port, où pour quelque menue monnaie un pêcheur des îles consentit à s'arracher aux douceurs du café pour me ramener à bord.

Mon quart, de minuit à quatre, n'exigeant de moi aucun travail, je m'étendis paresseusement sur un banc, et devant cette belle nature, je me mis à rêver à la France que j'allais revoir, à la Crimée que je venais de quitter.

Des îles des Princes au Pirée, où nous devions prendre les ordres du commandant de la station navale, le voyage est une vraie partie de plaisir ; on parcourt des mers coupées d'îles en nombre incroyable, on entend les noms harmonieux du grec moderne, derrière lesquels se cachent les noms fameux et historiques du grec ancien, et vivant dans cette atmosphère demi-classique, demi-romanesque, on arrive tout prêt à s'extasier devant Athènes, le Pirée et Salamine.

Notre éducation, à nous autres Français, est tellement celle qui convient à faire des rhéteurs, des avocats et des citoyens des républiques de l'ancienne Grèce, que

toute notre adolescence se passe à combattre et détruire les impressions que des élèves de l'école normale se sont efforcés de nous inculquer pendant nos tendres années. Cela est vrai, du moins pour les 80 centièmes de ceux qui fréquentent les cours de l'université, cette bonne mère qui semble ignorer que ce sont en grande partie des négociants et des industriels futurs qui absorbent sa nourriture intellectuelle, et auxquels Calypso, Démosthènes ou le Parthenon ne peuvent offrir qu'un médiocre et inutile intérêt... Mais trêve de réflexions sur ce sujet, on pourrait les trouver déplacées, et je ne prétends point procéder à l'*éreintement* de la belle antiquité ; toutefois, je puis affirmer en toute sincérité que j'ai passé ma vie, depuis ma sortie du collége à observer, — et non sans regret, — que tout ce qu'on m'avait appris dans mes classes ne m'a pratiquement servi absolument à rien, et il m'a fallu, marin et agriculteur, me refaire une instruction complètement nouvelle pour les nouvelles carrières que j'ai dû embrasser.

Toujours est-il qu'en laissant à droite la rade de Salamine, on ne laisse pas de la regarder avec quelque curiosité, à cause du souvenir d'un certain combat naval, livré là jadis, à ce qu'il paraît, entre

les Anglais et les Français de ce temps-là.

Deux petits quinquets qu'on allume la nuit au bout d'une miniature dė Jettée, indiquent l'entrée du fameux Pirée, petit trou de port que nous trouvâmes encombré par la frégate amirale et deux bateaux des Messageries impériales.

Nous mouillons et l'on nous annonce aussitôt que la libre pratique nous est refusée et que nous sommes soumis à la plus stricte quarantaine.

Nous hissons l'ennuyeux pavillon jaune, nous recevons à bord un garde de santé qui veille à ce que personne ne communique avec nous, et nous attendons patiemment les ordres de départ de l'amiral.

Que faire en vue d'un pays plein de souvenirs qu'on brûle de vérifier et qui ne vous est accessible qu'à l'aide de votre longue-vue.

Je montais dans la mâture pour essayer de voir Athènes et surtout l'acropole qui domine la ville ; mais un mouvement de terrain m'en empêchait et mes yeux venaient toujours s'arrêter sur le dernier plan formé par la chaîne du mont Hymeth. Tout cela d'ailleurs nu, triste et raide, et peu fait pour faire songer à Anacréon.

Je tenais cependant à avoir foulé le sol

de la Grèce et à pouvoir dire que je m'y étais promené. Armés d'un pavillon jaune et escortés du garde de santé, le commandant et moi, nous fîmes en embarcation une pointe dans la rade de Salamine ; là, nous prîmes terre dans un endroit bien désert, toujours suivis de notre gardien.

Le sol rocailleux et parsemé de maigres buissons rabougris ne nous donna pas une grande idée de la fertilité de l'île. Du haut d'un petit monticule, nous vîmes assez bien le pays ; nous dominions surtout parfaitement la baie de Salamine, vraiment belle et ne manquant pas de grandeur.

J'aurais voulu m'imaginer que nous foulions le promontoire où Darius établit son trône et sa tente pour présider au combat des deux flottes. Mais tous les érudits plaçant ce point historique précisément de l'autre côté de la rade, je n'eus même pas la ressource de me bercer de cette illusion.

Au coucher du soleil, en revenant à bord, nous admirâmes le panorama formé par les chaînes de montagnes que doraient les feux mourants de l'astre du jour, car on devient très-poétique dans de semblables lieux, et les figures de rhétorique semblent plus naturellement s'offrir à vous dans le pays qui les inventa.

Le lendemain était un dimanche, et nous étions assez près du quai pour bien voir la population dans ses élégants habits de fêtes, pour interpeller même les badauds de l'endroit qui venaient nous regarder; mais nous ne savions même pas le grec ancien, et l'eussions-nous su, personne ne nous eut compris, témoin le commissaire du bord, le plus lettré d'entre nous, qui n'a jamais pu avec ses bribes de grec classique faire entendre un mot à notre gardien qui, tout au contraire, possédait passablement l'italien.

L'àmiral nous donna à remorquer un imperceptible bateau pris à Anapa, sur la côte de Circassie. Il pouvait bien valoir deux cents francs pour bois à brûler et avait déjà peut-être coûté plus de mille francs de charbon aux remorqueurs.

Pris en Crimée, où le bois était rare, cette petite carcasse aurait eu une valeur petite mais réelle.

Mais ce n'est pas tout, et je tiens à montrer comment les deniers de l'Etat sont souvent intelligement dépensés.

Ce bâtiment était un caboteur de la mer d'Azof et renfermait de l'orge destinée à la cavalerie russe.

Or, nous faisions venir à grands frais de l'orge de France, et pendant que nous

nous croisions avec des bâtiments chargés de cette précieuse denrée, nous conduisions en France pour trois ou quatre mille francs d'orge, qui devait être vendue à Marseille aux enchères pour deux, revendue à l'intendance pour quatre et en coûter huit mille rendue à Kamiech.

Je dois cependant ajouter que cette orge très-belle et très-bonne, en passant à Kamiech venant d'Anapa, était déjà à moitié pourrie, et qu'en arrivant à Marseille, ce n'était que du fumier.

Nos dépêches prêtes et notre orge attachée, nous chauffâmes et, après quatre jours de séjour isolé dans le port du Pirée, nous faisions route pour la France.

La nuit suivante, la machine se détraque, nous cassons un collier d'excentrique et nous voilà mettant à la voile sans vents ni brise ; par suite de quoi il nous fallut un grand mois pour arriver à Toulon.

Je fus alors bien contrarié de ce contretemps, mais aujourd'hui j'en suis presque enchanté, car sans cette rupture de la machine, je n'aurais jamais connu la navigation à la voile, et le peu que j'en ai appris, c'est dans cette courte traversée que je l'ai fait.

Le *Chaptal* était mâté et gréé comme un vrai bâtiment à voile, si bien que le

lendemain on aurait pu nous prendre pour un honnête bateau marchand, rentrant en France sur lest.

Le mois de juillet est partout chaud, mais nous eûmes des calmes plats, pendant lesquels nous n'avancions pas d'un mètre dans une nuit; on jetait par son hublot un bout de papier à la mer et le lendemain il était encore à la même place le long du bord.

Partis du Pirée le 28 juin, nous n'étions près des côtes de Sicile que le 10 juillet.

Là, un nouveau calme nous retint. Le jour on n'apercevait pas la terre, mais le soir, le soleil, en se couchant derrière l'Etna, nous donnait le plus beau spectacle possible.

La Sicile nous apparaissait comme une grande pyramide dont Catane était pour nous la pointe de la base et le cratère fumant le sommet.

Le vent finit cependant par venir, mais tout à fait contraire, vent debout enfilant le canal et semblant nous interdire complétement l'entrée.

Mais c'est le calme et non le vent, même contraire, que l'on craint à bord des bâtiments à voile ; nous nous mîmes à louvoyer, et malgré brise et courant, nous arrivâmes un beau matin, au petit jour, à l'entrée du détroit.

Ce n'était pas petite affaire que de remonter l'étroit canal qui sépare la terre ferme de la Sicile. Nous avions, comme je l'ai déjà dit, droit vent debout, et à chaque bordée que nous courions, c'était à peine de quelques mille mètres que nous nous élevions dans le détroit.

Je dois à cette navigation en zigzag de connaître assez bien les côtes de Sicile de Catane à Messine et celles de Calabre jusqu'à Reggio.

La mer étant très-encaissée et profonde jusqu'à toucher terre, nous courions comme une flèche et semblions vouloir nous briser contre le mur de rocher qui forme la côte. Mais l'équipage, aidé des 80 portefaix marseillais, devenus de très-utiles auxiliaires, était au poste de manœuvre, et au moment où un observateur éloigné aurait cru nous voir échouer, un virement de bord subit changeait notre direction et nous éloignant de la rive calabraise, nous rapprochait de Messine et de la rive sicilienne.

Le vent devenant de plus en plus violent, nous avancions très-peu et quelquefois même perdions en virant le peu de terrain que la précédente bordée nous avait fait gagner. Les couvents, les villages et les villas, suspendus aux flancs des rochers, nous servaient de point de

repère et nous indiquaient le chemin que nous avions fait et celui qui nous restait encore à parcourir. Enfin notre dernière bordée nous ayant élevé jusque devant Reggio, qui est vis-à-vis de Messine, nous pûmes vers les quatre heures de l'après-midi donner en plein dans le port et mouiller à cent mètres du quai de la ville.

J'ai passé à Messine quinze jours des plus agréables; c'était la première ville européenne que je voyais depuis mon départ de Toulon, et toutes les aises de la civilisation moderne me semblaient accumulées dans cette première relâche.

Quelques réparations occupant l'équipage, nous n'avions que le service peu fatigant du quart en rade. Nos journées se passaient généralement à goûter les délices d'une sieste prolongée, qu'interrompait agréablement le dîner rendu confortable par le voisinage des marchés de la ville ; après quoi nous allions à la promenade, voir et nous faire voir au jardin public, rempli des élégants et des élégantes de la ville, et là, aux sons d'une excellente musique, se faisait une grande consommation de glaces, sorbets et granits délicieux et pas chers.

Que nous étions loin de notre triste séjour en grande garde devant Sébastopol.

et que ma vie était changée depuis mon départ des batteries !

Il n'y a rien de tel que les contrastes saisissants pour faire vivre vite et à pleins poumons, en passant d'une émotion gaie à une triste, d'une existence pénible et sévère à une douce et molle ; il semble que l'on vit deux fois, ou plutôt tout à la fois dans le passé et dans le présent, sans compter l'avenir qui est toujours, à 20 ans, le séjour favori d'une imagination vagabonde.

Les grandes rues dallées, les pêcheurs du port, les fabricants de statuettes et les dandys galopant à âne sur les larges pierres des rues, voilà un côté du tableau ; les abbés de toutes grandeurs, les moines de toutes couleurs et les yeux toujours noirs des Messiniennes, en voilà un autre.

La nuit, des promenades sur la rade, en canot, pour assister à la pêche aux torches, ou quelques autres promenades au clair de lune, sous les noirs massifs de chênes verts, tels étaient nos plaisirs. Si j'ajoute à tout cela qu'en arrivant à Messine nous avions touché notre solde, vous comprendrez que l'ordre de départ fut accueilli avec une médiocre satisfaction. Il n'est que trop vrai, hélas ! qu'il ne faut jamais laisser une armée à Capone trop

longtemps : Annibal fit cette faute, le commandant du *Chaptal* ne la commit pas.

Il vente au large d'une manière favorable, nous disent des tartanes qui viennent de la côte napolitaine. Sur cette assurance, le *Chaptal* appareille vers le soir pour être à la nuit hors du détroit, profiter de la brise de terre et s'élever ainsi le long de la côte.

XXII.

La pêche de l'espadon. — De Charybde en Scylla. — Un officier napolitain. — Conversations profondes. — Courir des bordées. — Le dôme de Saint-Pierre. — Civita-Vecchia. — L'îlot de Monte-Christo. — L'île d'Elbe. —La Corse. — *Torcher* de la toile. — La terre de France.

En quittant Messine, l'on passe devant le fort de la Lanterne, et l'on laisse à sa gauche des bas-fonds célèbres par la pêche de l'espadon ; cette pêche est trop curieuse pour que je n'en dise pas deux mots, ayant eu d'ailleurs l'avantage de la voir de très-près. L'espadon, en sicilien *perce-spada* ou poisson à épée, est un superbe animal, dont le corps et la queue sont

très-allongés, et qui a ordinairement le dos violet et le ventre blanc.

Sa mâchoire supérieure, prolongée en forme d'épée ou de lame, égale en longueur au moins le tiers de son corps.

Cette lame est extrêmement forte et large de trois à quatre pouces à son origine. Les plus gros de ces poissons, de ceux que j'ai vu du moins, ont cinq à six pieds de long et peuvent peser de 2 à 300 livres; c'est, comme on le voit, un morceau qui vaut le coup de harpon, d'autant plus que la chair en est excellente et ressemble un peu à du veau très-ferme.

L'espadon est vigoureux et agile, aussi nage-t-il avec une vitesse étonnante; des hunes du *Chaptal*, nous les voyons filer comme des flèches et ne pouvions assez admirer l'adresse déployée par les pêcheurs pour s'en emparer.

De distance en distance, une barque que l'on nomme *la Ferriera* est mouillée dans la lagune qui sert de passage à ces poissons voyageurs. Au milieu de cette barque est planté un mât très-élevé, au haut duquel se trouve une plate-forme assez grande pour permettre à un homme de s'y asseoir ou de s'y coucher sur le ventre.

Deux barques longues et pointues par les deux bouts manœuvrent autour de la *Ferriera ;* on les nomme *Luntri;* elles

sont montées chacune par quatre rameurs; un harponneur se tient à chaque bout.

Le pêcheur, doué de la meilleure vue, monté sur le haut du mât de la *Ferriera*, voit passer le poisson, que sa couleur, le peu de profondeur de l'eau et sa course particulière lui permet de distinguer; il le montre alors du doigt à ses camarades des barques, accompagnant ses gestes de cris perçants, les interpellant, leur disant un torrent d'injures sur leur maladresse, et mêlant à tout cela des indications suffisantes pour les diriger.

Les barques vont, viennent, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, jusqu'à ce qu'un coup heureux ait percé le pauvre poisson.

Alors les cris redoublent, les compliments remplacent les injures, et après un instant de repos on recommence.

Cette pêche est tout à fait caractéristique, et nous étions déjà loin que les cris des pêcheurs courant sur la mer à peine ridée arrivaient encore jusqu'à nous.

Une légère brise nous permit d'éviter Garofalo ou Charybde, ou plutôt la place de cet illustre gouffre, car la mer était trop calme pour nous en rien laisser distinguer qui pût en faire soupçonner l'existence.

Mais, comme dit le proverbe, nous devions aller de Charybde en Scylla.

Scylla est un village situé sur le haut d'un rocher très-élevé descendant à pic dans la mer et formant une pointe menaçante qui est le Scylla des anciens.

Pris par le calme et drossé par les courants, nous étions réellement jetés à la côte, et tout en riant de notre bonne fortune poétique, qui nous faisait naviguer selon les règles de Virgile, plutôt que d'après celles de la navigation moderne, nous fûmes obligés de mettre nos embarcations à la mer, afin de nous remorquer; mais ce fut en pure perte, nous perdîmes du temps, et quand l'ancre fut jetée et que nous eûmes évité, c'est-à-dire mis l'avant contre le courant, l'arrière du *Chaptal* n'était pas à vingt mètres de la côte.

Tant que la mer était calme, cela pouvait passer; mais si un vent du large venait à se lever fortement, nous pouvions être en danger. Il fut même question de renvoyer une embarcation à Messine, chercher un remorqueur. Mais les habitants du village qui étaient descendus, nous affirmèrent que la nuit ne se passerait pas sans qu'une brise faible peut-être, mais suffisante, ne s'élevât de terre, et qu'en profitant à minuit du changement de courant, nous pourions gagner le large.

C'était jour de fête dans le village ; les autorités demandèrent à visiter le navire, ce qui leur fut accordé ; et comme chacun dans ces bourgades est plus ou moins parent, toute la population de Scylla envahit bientôt le *Chaptal.*

Les aspirants étaient ce jour-là invités à dîner au carré, ce qui procurait chaque semaine un petit festival et faisait durer le repas un peu plus longtemps.

Nous en étions au café, causant et fumant, quand une bombe, un ouragan se précipita derrière un timonier, et avant que celui-ci eût pu l'annoncer, un officier napolitain, très-jeune et d'une assez bonne tournure, était entré, nous avait serré la main, embrassé et pressé sur toutes les coutures.

La nouvelle qu'un bâtiment de guerre français était à l'ancre sous le fortin où il tenait garnison, lui était à peine arrivée qu'il s'était hâté de venir à bord ; apprenant que nous venions de Crimée, il nous adressait des questions sans nombre dont il n'attendait jamais la réponse.

On le fit cependant s'asseoir, boire et fumer; il était joli garçon, semblait intelligent et dévoré du désir de savoir quelques détails sur le siége de Sébastopol, en même temps que transporté d'admiration pour des gens qui en revenaient.

Ce fut à grand'peine que nous pûmes nous en débarrasser très-tard dans la soirée et non sans être tous passés une dernière fois entre ses bras. Bien qu'habitué à la faconde italienne, je n'avais jamais rien vu qui approchât de l'état d'exhaltation où se trouvait ce brave garçon. Etant de quart, je lui fis rendre les honneurs dus aux officiers, ce qui me valut de nouvelles embrassades et de terribles poignées de main. Il nous disait encore adieu dans le canot qui le ramenait à terre.

A deux heures du matin on met du monde au cabestan, on dérape, comptant sur la brise promise par le maire et les autorités de l'endroit ; elle se leva en effet, mais trop faible. Nous mouillons de nouveau pour ne repartir qu'à sept heures du matin avec un vent à peine sensible, mais cependant suffisant. Il augmenta bientôt, car je lis à cette date (18 juillet) dans mon journal du bord : En vue de Stromboli, grosse houle venant du large. Nous roulons comme une barque vide. On est accosté par des pêcheurs qui nous vendent un demi-espadon. Le commandant fait détacher la lance que l'on cloue à une planche pour la conserver.

Le 19. — Le vent semble s'élever vers le soir; nous sommes à neuf heures par le

travers de Stromboli, qui fume, mais ne flambe pas, et s'élève du sein de la mer comme un cone parfait.

Le 20. — Petite brise, nous filons huit nœuds ; les brises légères sont le triomphe du *Chaptal.* Quand il n'y pas de mer, sa haute mâture et ses formes élancées lui permettent de profiter des moindres souffles d'air. On met le cap sur Naples, et nous allons passer entre Ischia et la terre ferme, pourvu que ce soit de jour et qu'un beau soleil éclaire pour nous cette baie magnifique et si renommée.

Le 21. — Presque calme, nous n'avançons plus ; on se rattrape en causant le soir sur le pont jusqu'au milieu de la nuit ; personne n'a grande envie de gagner sa petite cabine étouffante, car ces maudits bateaux en fer sont des fournaises. Puis l'officier de quart qui n'a rien à faire n'est pas fâché de se conserver de la compagnie, et il use de toute sa rhétorique pour garder les plus intrépides blagueurs autour de lui.

Le commissaire nous explique que Dieu est bon, que Dieu est tout, qu'il aime la femme (lui, le commissaire), qu'il n'y a pas d'enfer, que Fourier était un grand prophète. Le docteur est un matérialiste qui gouaille Fourier et quelque peu aussi mon zèle de fervent catholique ; c'est son droit. Un enseigne, charmant garçon

sorti des maîtres, un peu aigri par son peu d'avancement, mais intelligent, instruit et ayant parcouru la terre dans tous les sens, se montre indulgent pour l'opinion de chacun : sceptique au fond, mais conciliant dans la forme, il a trop vu le clergé des colonies espagnoles, et pas assez réfléchi qu'un mauvais clergé ne prouve rien, si ce n'est qu'il est indigne de sa mission. Il personnifie, du reste, assez bien l'opinion la plus répandue parmi les officiers de la marine sur de semblables sujets.

Quand nous entamons ces profondes conversations, les heures passent comme des minutes, chacun se passionne et nous sommes si heureux d'ergoter que c'est à croire que nous vivons déjà sous la loi de Fourier et que la discusoion est notre dominante.

Le 22. — Jolie brise, nous passons devant Salerne et apercevons Capri et Ischia; ces noms font trotter toutes les têtes de l'état-major, on ne rêve qu'avaries et relâches à Naples; ceux qui y ont déjà été nous font venir l'eau à la bouche, et puis, qui n'a cent fois vu Naples dans ses rêves, qui ne s'est cru avec Lamartine dans la barque du père de Graziella?...

Mais, hélas ! une brume épaisse couvre toute la baie; nous passons à quelques

portées de canon de la merveille de l'Italie, sans nous en douter autrement qu'en pointant notre routier; le soir, on aperçoit Gaëte dans le lointain.

Le 23. — Nous avons dépassé Gaëte, mais le vent est tombé et nous voilà en calme; on met une bonnette basse à la mer et équipage et porte-faix prennent un bain des plus agréables; l'eau est tiède et le soleil vous sèche en un instant.

Isolés comme nous le sommes, et sans nouvelles de France ni d'Orient, nous nous prenons à penser que Sébastopol est pris et qu'on va nous envoyer dans la Baltique. Enfin chacun brode à son aise sur son thème favori. Il fait si chaud que nous restons assez tard couchés ou assis sur des bancs ou le long des bastingages. Pour moi, roulé dans un manteau turc qui m'a bien souvent servi dans la tranchée, je m'endors sur le pont: c'est un peu dur, mais au moins on respire.

Le 24. — A cinq heures du matin, force est bien de me réveiller: l'officier de quart m'annonce qu'on va m'inonder pour laver le pont. Je m'étais couché cependant à l'arrière, juste au-dessus de la chambre du commandant, pensant bien que ce serait le dernier endroit où l'on viendrait briquer et faire du bruit.

Du reste, nous avons avancé pendant

la nuit, et le soleil, dardant ses rayons obliquement, fait reluire au loin le dôme de Saint-Pierre de Rome. Voilà comme on voit les pays quand on est marin. Rome et Naples à l'horizon! et je n'ai pas vu du tout l'un et j'ai seulement aperçu les sommets des monuments de l'autre. Je n'en salue pas moins Saint-Pierre, la grande basilique que j'aperçois un mois après avoir vu Sainte-Sophie, la grande mosquée.

Le vent s'élève, mais c'est le N.-O., le fameux mistral, juste le contraire de ce qu'il nous faut, aussi nous mettons-nous à courir des bordées comme dans le canal de Messine, mais ici nous avons de l'espace et nous gagnons du terrain en les faisant un peu longues.

Le 25. — Nous avançons cependant, et voilà encore une ville qui passe dans ma lorgnette: c'est Civita-Vecchia et la campagne qui s'étend entre cette ville et Rome. Le vent fraîchit, et nous passons le 26 au matin à une portée de fusil de l'îlot de Monte-Christo. On voit des chèvres pâturer les maigres herbes de ces rochers et quelques bateaux pêcheurs à sec sur la petite plage. Par un bonheur fait pour lui, j'ai un Alexandre Dumas sous la main et je puis *de visu* contrôler la fidélité de sa description: elle a du vrai et je con-

sens à accorder qu'il a pu connaître quelqu'un dont un ami avait vu Monte-Christo.

Le 27. — Calme qui nous laisse à une portée de canon de l'île d'Elbe, ce petit monde en miniature où l'on avait cru qu'il y avait place pour le génie d'un homme qui trouvait le vrai monde trop petit. Une jolie baie toute fraîche et riante semble nous inviter à la visiter, et repose nos yeux fatigués d'un horizon de feu et des côtes belles, mais tristes, de la rive italienne.

Nous profitons d'une brise qui se lève pour doubler la Pianosa, île parfaitement plate et à fleur d'eau, et qui présente ainsi un contraste frappant avec les îles qui l'entourent. La Corse est devant nous, et avant la nuit nous voyons briller ses cîmes neigeuses. Je ne croyais point que la Corse renfermât des pics assez élevés pour avoir de la neige le 27 juillet ; mais c'est un fait consigné dans mon journal, et puisque je l'ai écrit, c'est que je l'ai vu.

Le 28. — Nous longeons la Corse, et d'assez près pour qu'un de nos matelots reconnaisse son village ; il prétend même nous montrer sa maison. C'est un vieux pêcheur si expert dans son métier, que son unique spécialité à bord est de fournir de poissons les tables de l'état-major, des malades et souvent de l'équipage. C'est la

troisième fois qu'il est pris par l'Etat, et il ne nous cache pas combien il lui en coûte de passer, sans les voir, si près de sa femme et de ses enfants.

Dure servitude que celle qui soumet les populations des côtes à l'inscription maritime. J'étais marin alors, j'appartenais au grand corps et je n'admettais pas qu'on pût se passer de cet ingénieux mécanisme.

Mais j'ai beau être le descendant de celui qui l'établit, j'ai bien envie de dire : autre temps autres mœurs; ce qui était bon sous Colbert, l'est-il maintenant?

Quoi qu'il en soit de cette grave question, qu'il ne m'appartient pas de résoudre, en remettant le quart de midi à 4 à mon remplaçant, je lui fais observer que nous approchons de la pointe de l'île, que la mer semble venir en sens contraire, que le vent s'annonce comme tout autre, que j'ai fait rentrer les bonnettes, m'attendant à voir la brise fraîchir et varier, et que j'allais serrer les perroquets, quand l'heure du changement de quart est arrivée.

Mais à la manière dont je suis écouté, je comprends que je suis un apprenti et à peine un artilleur passable, et que le marin qui me remplacc en sait plus long que moi. Il sait *torcher* de la toile et saura

bien rentrer à temps ses voiles de perroquet.

Je descends dîner au carré, et vers le dessert, pif paf! voilà je ne sais quoi qui tombe sur le pont; on se précipite hors de la chambre, et à peine le nez dehors, on voit les *perroquets dans le sac*, comme on dit en argot maritime, le gréement en *pagaie* et toute la boutique en *valdrague*.

Le commandant saute sur le pont, et tout en adressant son compliment au malheureux qui sait si bien porter de la toile, fait réparer le dégât, du reste insignifiant; et l'on s'avance avec la forte brise et la grosse mer, que nous avons rencontrée en doublant le cap corse.

Nous avons le cap sur Antibes, et le soir chacun se couche, s'attendant bien à faire bonne et prompte route.

Le dimanche, 29. — Le vent mollit, on aperçoit la côte de Gênes à l'horizon, mais la brise est changeante et nous faisons peu de route.

Le 30. — Un faible courant nous porte sur Cannes. Près de nous, les îles Marguerite et la prison du Marque-de-Fer; à droite, Antibes, dont voici les clochers; à gauche, Fréjus, qu'on aperçoit en montant dans la mâture.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que je revois la terre de France et que je

songe à tout ce qui m'est arrivé depuis mon départ. Vers midi, pendant mon quart, une bonne brise se lève et nous mène près de Porquérolle, l'une des îles d'Hyères ; nous entrerons bientôt dans la rade d'Hyères ; mais tout à coup un vrai coup de vent de mistral nous arrive, nous serrons les perroquets et le recevons avec deux ris aux huniers et un aux basses voiles.

Le 31. — Calme plat succédant au coup de vent ; nous sommes entre Hyères et les îles ; on distingue les maisons de la ville. Enfin, un souffle d'air se lève, et à quatre heures du soir, nous doublons la grosse tour.

Treize mois auparavant, j'étais parti collégien émancipé et enthousiaste, le cerveau rempli de beaux projets et comptant bien ne pas plus manquer à la fortune qu'elle ne me manquerait elle-même. Avais-je raison ? C'est à ceux qui ont lu ce journal de ma vie pendant un an de répondre à cette question.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

